TOME XIV. N° 7 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er JUILLET 1923

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Le Pédant malgré lui

C'EST encore d'un de ces messieurs de Sorbonne que je vais entretenir aujourd'hui mes lecteurs, — non que je radote, mais je crois que pour un Français qui observe ses contemporains, cette institution publique mérite une attention soutenue. Lorsque je passe la frontière, que je sois en Suisse, en Pologne, en Hollande, en Scandinavie, après qu'on m'a demandé le nombre de mes enfants, et ce qui se joue sur le théâtre des Variétés, on me dit d'un air pieux :

— Et... les cours de Sorbonne? Toujours bien intéressants, n'est-ce pas?

Que répondre? J'ai pris un parti. Je réplique : « Passionnants ! » Si mon interlocuteur est un homme de foi, il me croit ; s'il est doué d'ironie, il me comprend ; et personne ne peut dire que je critique mon pays, à l'étranger.

J'ai senti l'importance de la Sorbonne, dès l'âge de dix-huit ans. Je venais de passer dix années dans un collège de la Ville, Rollin, puis dans un lycée de l'État, Henri-IV. Des professeurs m'y avaient appris quelques vagues choses, qui ne semblaient pas toutes remarquables, mais le prix de pension n'était pas cher, et en somme, on en avait pour son argent ;

je sortais en tout cas de ces établissements, me croyant enrichi d'un certain nombre de notions. J'arrive à la Sorbonne, où d'ailleurs je paye encore moins, et je subis là, dans des amphithéâtres ornés de peintures et de statues, l'enseignement supérieur de personnages dont les leçons ne semblent avoir d'autre but que de ruiner en moi le peu que je sais. J'ai entendu, durant mes classes, parler du Grand Condé ; je dis : Le Grand Condé. Aulard ricane : « Grand ! A-t-il trahi?... Alors, laissez ces appellations dangereuses. Il s'appelle Condé ; dites Condé. *Ça, c'est un fait;* le reste n'est qu'épithète. » — On m'a appris qu'il y avait une morale, des lois, des règles. « Des règles ! » Seignobos s'ébroue. « Connais un enfant : on disait cinquante fois par jour : « Ne « mens pas ! Ne mens jamais ! Personne fait ça ! » Un jour, devant lui, sa mère tue son père. Ah !... le lendemain, sa grand'mère maternelle, le bon ami de sa mère, le juge d'instruction lui-même, qui avait dîné dans la maison, ils étaient tous à lui répéter : « Mais mens donc, sacré petit « bonhomme ! On s'acharne à te dire qu'il faut que tu n'aies « rien vu ! » Voilà les règles !... « Comptent pas ! *Y a que des faits!* » Enfin, un jour, que Basch délirant vante en une seule période Thalamas, Dreyfus et l'Allemagne, j'assiste à un chahut conduit par une trentaine d'étudiants, qui refusent de le laisser rouvrir la bouche, et l'accablent de : « A bas Basch ! A bas Basch ! » Insolent, il réplique : « Des mots ! » Les autres répondent : « Ces mots expriment une conviction ! » Et lui, drapé dans sa dignité : « Conviction? Connais pas ! *Connais que les faits!* »

Des faits ! Des faits ! Des faits ! Même voix dans tous les cours. La Science ! Rien qu'elle ! Moi aussi je veux donc être savant ! Et mes examens terminés, je retourne, par curiosité... scientifique, examiner tous ces bons maîtres. De nouveau, j'assiste à leurs cours. Une série de pantalonnades ! Et je l'écris... *parce que ce sont des faits.*

— Halte-là ! me disent alors leurs amis. Ce ne sont pas des faits probants. Vous déclarez tel cours stupide : c'est incontrôlable ! Il faudrait des témoins. Or, il n'y a que vous pour assister à de pareilles choses !

Puisque c'est ainsi, je change de méthode. L'enseignement de ces messieurs se fait par des cours, et aussi par des livres. Après ceux-là, ceux-ci. Un livre, c'est un fait encore ; on peut se reporter à un livre. Je cite ; je donne la réfé-

rence ; chacun peut voir. — A l'époque des étrennes, j'ai déjà indiqué aux lecteurs de *la Revue universelle* l'excellent ouvrage d'un universitaire, qui ne professe pas à la Sorbonne, mais y sera demain sans doute, car il y fait passer déjà l'agrégation. Cet ouvrage n'avait qu'un défaut : il était cher, quatre-vingt-dix francs. Tous ceux pourtant qui, sur ma recommandation, l'ont acheté, en furent bien satisfaits... En voici donc un autre, d'un prix moins élevé : cinquante seulement, mais d'un intérêt qui n'est pas moindre, et j'ai plaisir à le signaler à ceux qui, au mois de juillet, cherchent quelque ouvrage à la fois sérieux et gai, pour la plage ou la montagne.

C'est un livre de M. Ferdinand Brunot : *la Pensée et la langue.* M. Ferdinand Brunot est doyen de la Faculté des Lettres de Paris. Titre éminent, qui impose une admiration d'autant plus grande qu'on ne précise jamais ce qu'il peut bien avoir d'admirable ; mais il n'y a pas là de quoi satisfaire un esprit critique. Avant d'aborder l'œuvre, donnons donc de M. Brunot quelques traits rapides, qui pourraient servir de légendes aux images successives de sa vie, si un jour une imprimerie d'Épinal se chargeait de les établir, ainsi qu'on fit pour Bayard ou Jeanne d'Arc.

Première image. En je ne sais quelle année d'avant-guerre, M. Brunot disait à un ministre éberlué de ses théories abracadabrantes sur l'orthographe et la syntaxe : « Je ne pense pas, monsieur, que vous soyez homme à vous effrayer de faire *du socialisme grammatical!* »

Deuxième image. M. Brunot, professeur, publie une *Méthode de langue française* où l'on trouve cette perle : Exercice 1592, p. 351. *Au lieu du nom* COCHON, *mettez le mot* ENFANT, et changez les mots qui cessent de convenir.

« Les Leroux n'ont pas de chance : leur cochon vient de « crever. Hier, il était pourtant comme d'habitude ; dans la « nuit, on ne l'a pas entendu grogner ; et voilà que ce matin, « on le trouve vautré sur son fumier, les pattes raides, la « gueule ouverte ! On suppose qu'il avait trop de lard et que « la graisse l'aura étouffé ! Comme il avait depuis quelque « temps les boyaux en mauvais état, il a plutôt succombé à « une crise de colique. »

Troisième image. M. Léon Bérard défend le latin, prie en vain la Chambre de l'aider à le défendre, et publie le projet de loi où il est défendu. Des journalistes en mal de copie

courent chez M. Brunot lui demander ce qu'il pense. M. Brunot s'écrie : « Désastre pour la nation ! »

Enfin, quatrième et dernière image demandant une jolie fantaisie. On voit la foule des anciens élèves de M. Brunot en train de rire, et comme légende, simplement : « Ah ! Ah ! Ah ! », car le souvenir de l'enseignement de M. Brunot provoque — c'est un fait — l'hilarité chez la plupart.

Ces images présentées, venons au livre même. *La Pensée et la langue.* Gros volume, un millier de pages, — plus une préface. Que dit la préface? C'est une déclaration de révolte : « Guerre aux pédants ! Et les pires pédants sont les grammairiens, qui représenteraient ce qu'il y a de plus haïssable, s'il n'y avait pas... les grammaires ! Les grammaires énoncent des règles ; toutes les règles sont fausses... En deux temps, moi Brunot, vais vous le montrer. Croyez-vous par exemple, parce qu'on vous l'a appris, que le point d'interrogation veut dire qu'on interroge? Du tout. Si vous émettez quelque phrase prudhommesque, et qu'un gavroche dans la rue vous crie : « Penses-tu? » il y a point d'interrogation, mais d'interrogation point. — Vous me dites que l'article défini s'emploie devant un objet déterminé, l'article indéfini devant un objet quelconque, l'article partitif pour marquer que l'on prend une partie du tout. C'est la règle ; ce n'est pas vrai. Exemple : *L'homme est mortel,* article défini, aucune détermination ! *Un homme s'est présenté :* article indéfini, détermination. — *J'ai mangé de la soupe :* article partitif, même si j'ai mangé le tout. — A quoi sert un possessif? A marquer la possession? Nullement ! C'est la règle ; c'est faux. Quand je dis : « *Mon* pays, » je ne veux pas dire que je le possède, mais que je l'habite, que j'y suis né, etc., etc., tout, sauf ce que dit la règle. — Le futur, qu'est-ce que c'est? Un temps différent du présent? Jamais de la vie ! « *Elle doit venir.* » Est-ce un futur? Pourtant c'est un présent ! — L'impératif, on vous a raconté que c'était le mode du commandement? Ah oui ! Alors : « Tes père et mère honoreras », ce n'est pas un commandement? « Ralentir », ce n'est pas un commandement?

— Mais, direz-vous, qu'est-ce que cela prouve, sinon des exceptions aux règles?

— Cela prouve, s'écrie M. Brunot, qu'il n'y a pas de règles du tout, que la règle est une monstruosité, une invention de cuistres en mal d'enseigner coûte que coûte !

— Mais alors, direz-vous, il ne faut rien enseigner?

— Il faut enseigner *la vie!* réplique M. Brunot, qui pense être lyrique, romantique et qui est réunion publique. Une langue vit, tant qu'on la parle. Quelle absurdité de l'arrêter, de la classer, de l'établir, de la réduire..., de la tuer ! Pédanterie ! La science, la vraie science (*nous y revoilà!*) celle du maître qui se propose un enseignement élevé, est de donner une idée du langage avec ses nuances, ses inconséquences, ses verrues, ses gibbosités, *enfin la mêlée perpétuelle des éléments que des forces naturelles poussent vers la confusion! Plus de règles! Des faits!*

Il fallait bien que nous en arrivions là : c'est le cri de ralliement sorbonnard. Je vois mes lecteurs épouvantés. Dans ce désordre, ils serrent leurs enfants contre eux et ils balbutient :

— Enfin... avant de *leur faire comprendre la vie*, il faut... leur apprendre... quelques... demi-vérités. Il faut tout de même leur enseigner ces misérables choses : l'histoire, la morale, la grammaire, avant qu'ils soient de taille à aborder cette sublime science qui... remplacera tout !

Attendez. Faites crédit à M. Brunot. Je vous dis d'emporter son livre à la plage ou à la montagne, parce que là vous aurez le loisir de le méditer. Un millier de pages, c'est vingt ans d'efforts, de recherches, de tâtonnements. Cours de M. Brunot à l'école de Sèvres ! Il a été refait vingt fois, avant d'être imprimé, devant vingt promotions de jeunes filles ! S'il est exécrable, vous n'êtes pas les premiers à souffrir ! S'il est plein d'éminentes découvertes, prenez garde de ne pas renier trop vite. Comme dit M. Aulard, toujours en ricanant : « Thiers? Homme politique? Pouh ! Il ne prévoyait rien ! Il était l'ennemi des chemins de fer ! » Ne soyons pas l'ennemi de M. Brunot, après une simple préface brunotique. En mille pages il aura peut-être le temps de s'apaiser, de se contredire, d'enseigner à son tour, et de prendre la figure de ceux qu'il attaque. C'est cela qui serait fameux ! Le pédant malgré lui ! Quelle compensation comique ! Abordons-le avec espoir.

Puisque c'en est fini des grammaires, que peut être ce livre où, comme l'annonce M. Brunot, il va « énoncer des faits, rien que des faits »? Un dictionnaire? Ce terme fixe encore trop la langue, en la classant selon des méthodes connues qui sentent le dogmatisme. Non, c'est une *énumération*, voilà le seul vocable qui convienne... à peu près, et si on tient à lui accoler une épithète, il faut dire : « *A la Brunot.* »

C'est le mieux, parce que c'est vague, que c'est *vivant*, et plein d'imprévu, parce que ça permet tout, comme la vie même, qui permet la folie ! Dès la page 6, je trouve d'ailleurs une formule magnifique : *Ce qui importe, ce n'est pas d'étiqueter, c'est de comprendre et d'enseigner à comprendre*, NON SEULEMENT LES ÉTATS, MAIS LES MOUVEMENTS !

« Petit enfant, approche-toi, qu'on t'explique d'abord ce premier principe : tout vit, mon cher petit, tout remue ; donc rien ne peut être saisi. Ne prends pas cet air effaré. Écoute-moi bien... On te dit par exemple : « L'impératif, c'est... » Quand on en est là, tu entends, avant qu'on ait achevé la phrase, tout de suite il faut que tu penses : « L'impératif, c'est aussi le contraire de ce qu'on va me dire. » Alors tu seras un petit enfant scientifique et digne d'être aimé? As-tu bien compris?... Es-tu heureux? Commençons. Regarde, d'abord, mon petit, le titre du premier chapitre de M. Brunot. Comme c'est intéressant ! *Du cri à la phrase.* Pourquoi souris-tu? Parce que j'ai souri?... Es-tu sûr? Tu as dû mal voir... Puis... réflexion faite, va donc jouer un peu ; je vais lire tout seul l'admirable livre de M. Brunot, et je te rappellerai. »

Chers lecteurs, maintenant que nous sommes entre nous, entre grandes personnes, ayons le courage de regarder la vérité, en face, ainsi que fait l'honorable auteur. Cette vérité, hélas, va nous amener tout de suite au doute et à la contradiction. Tenez. Nous commençons par lire (page 1) : « Le mot, premier élément du langage, après le cri, le mot est un élément que l'analyse peut et doit isoler. » Mais pour des yeux de lecteur averti, il y a dans le filigrane du papier un M. Brunot qui ricane en sa barbe, et la page tournée, nous découvrons en effet que la vérité vraie... c'est le contraire ! Car dans une expression comme *la mèche a pris feu*, peut-on isoler le mot *prendre?* Alors? Nous sommes tombés dans un premier piège. L'auteur serait-il satanique?

— Comme la vie ! Comme les faits ! dit M. Brunot.

Résignons-nous. Et puisque dès le début, il n'y a rien de sûr ni de logique, exerçons notre seule mémoire, sans faire appel à quoi que ce soit qui ressemble à notre jugement. Apprenons, récitons les énumérations de M. Brunot. Vous savez déjà jusqu'à la page 6? Bon. Du mot passons à la proposition, et de la proposition à la phrase. Qu'est-ce qu'on va mettre dans la phrase? Vous dites : « Des noms communs

et des noms propres. » Dieu ! c'est encore au moins votre grand'mère qui vous a appris ça quand vous étiez petit? Vous ne sentez pas que c'est une distinction « fragile et conventionnelle »? Qu'est-ce qu'un nom propre? Soi-disant celui qui est particulier à un être, à une ville, à un peuple, tandis que le nom commun s'applique à un groupe de choses et d'êtres? Vous croyez ça? Vous croyez que Paris, Amsterdam, Syracuse sont les noms d'une seule ville ! Apprendre des choses pareilles aux enfants ! M. Brunot, apôtre et soutien de la vérité scientifique, a voyagé, lui, aux États-Unis, — et il écrit, page 39, parce que ce sont des *faits* — qu'aux États-Unis, il a vu d'autres villes qui s'appelaient Syracuse, Amsterdam et Paris ! Inversement, *le paradis*, *l'enfer*, sont considérés comme des noms communs? Y en a-t-il donc plusieurs? Allons ! Je vous dis que tout cela n'a pas de sens ! Ce qu'il faut, c'est *énumérer*, en prenant toutes les précautions possibles, les noms de localités, les noms de personnes, les surnoms, les noms étrangers, les périphrases nominales, les noms héréditaires, les noms nouveaux, etc., etc., etc. Enfin, il faut *apprendre* par cœur... malgré le nombre de pages et la largeur et la hauteur desdites pages. Et mieux, il faut comprendre qu'il y a tant d'espèces de noms, que pour une dernière espèce, M. Brunot a dû créer encore un nom !... désignant... ces autres noms ! Des noms d'ordinaire classés parmi noms ou pronoms, et qui ne sont en vérité ni pronoms, ni noms, mais qui sont... Voilà la première création véritable de M. Brunot :... qui sont... des *nominaux!* c'est-à-dire... des expressions... *nominales!* Exemple :

Quelque chose de bleu qui paraissait une aile.

Vers d'Hugo, mais vers contenant un nominal : QUELQUE CHOSE. Ce n'est pas tout ! Quand on se met à créer, on s'arrête malaisément. Après les nominaux, voici les *nominalisés*, et avec les *nominalisés*, voici le premier symptôme du mal de tête chez le lecteur de *la Pensée et la langue*... Qu'il ne se rebute pas. Qu'il se repose. Dans le désert, il y a des oasis ; chez M. Brunot, après soixante pages ardues, tout à coup on trouve un coin charmant ! Ne voilà-t-il pas en effet que la pensée de cet honorable universitaire, parcourant noms et mots, tombe tout à coup sur le mot : *lavement*, (page 81) et ce mot éveille aussitôt en son esprit tous les noms qui se succédèrent au cours des siècles, à savoir *remède*

clystère, lavage intestinal. Qu'est-ce que tout cela? se dit M. Brunot : Euphémismes !... ou d'une façon plus générale et plus élégante : *Modifications aux dénominations.* D'où titre du chapitre, car M. Brunot, qui fait la guerre aux pédants, veille à ce que ses titres de chapitres soient... Qu'est-ce que je vais conclure là?... Je voulais dire le contraire. Ce sont les surprises *de la vie!* Passons et continuons...

M. Brunot, songeant toujours aux noms, songe bientôt aux genres des noms ; et il commence (p. 85) cette étude spéciale par cette phrase pleine de promesses : « *Un certain nombre d'êtres nous apparaissent comme des mâles ou des femelles* ». Je vous avais promis des coins charmants.

Après avoir étudié, bien entendu, les formes des genres et leurs changements (car tout est mouvement, tout vit, tout grouille, pas de règles, des faits !), il passe aux nombres, aux quantités, comme il convient aux quantités imprécises, et il en arrive à *la notion* de détermination. Il l'analyse. Qu'est-ce qu'il trouve? Ceci : « Tout est déterminatif, et rien ne l'est. » Exemple (un seul suffit !) : *Du tabac à priser.* Quatre mots qui sont déterminés... s'il n'y a qu'une sorte de tabac. Sinon !... sinon, cette étude de M. Brunot commence à devenir compliquée. Ne vous semble-t-il pas vouloir tout classer, après avoir dit que rien ne se classe? Car à force d'énumérer ce qui n'est pas classable, il crée une classe de déclassés. Mais je bavarde, m'attarde. M. Brunot marche. Poursuivons.

De la détermination, il passe à l'appartenance. Attention ! Il s'aperçoit, comme nous l'avons signalé, que le possessif ne possède pas, et une fois de plus égaré, il termine son chapitre par un exemple où, sans raison, le possessif apparaît puis disparaît, mais qui, lui, possède, imprimé à cette place, un sens symbolique. Le voici : *J'y perdrai* MES *cheveux et* LA *raison!*

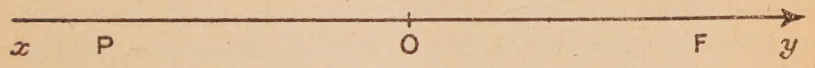
De peur que nous ne perdions les uns en même temps que l'autre, je renonce à suivre l'éminent professeur et créateur dans tous les détails d'une étude si riche. Ce que je viens de faire pour le début, je ne puis pas le continuer. En vacances, vous aurez le temps de tout lire et de jouir de tout. Moi je suis gêné par la brièveté forcée d'un article. Je ne puis donc que signaler le charabia admirable de tant de têtes de chapitres où ce cher M. Brunot, rageant qu'on ait voulu tout expliquer, arrive avec volupté aux choses inexplicables, et

écrit : *Hérédités!* A la bonne heure ! Les mots ont des constructions... héréditaires, comme ils ont des sens également... héréditaires — ce qui veut dire une fois de plus : « Il n'y a qu'à *énumérer.* » Là il est maître ! Il énumère donc les adjectifs, puis les adverbes, puis les adjectifs adverbialisés, puis les adverbes adjectivés, et je me demande si dès ce moment, le lecteur — même celui qui n'est pas en vacances — peut garder son sérieux. Pathos stupéfiant et admirable ! Source éternelle de saine gaieté !

Il y a mieux pourtant, et j'y cours, négligeant maintenant le reste, car au fond, voici bien l'essentiel, voici la grande découverte dans ce livre, voici surtout ce qu'il faut en extraire et présenter à ceux qui n'auront pas les moyens ou le courage d'une lecture complète. L'honorable M. Brunot, page 437, considère les êtres, les choses et les actions *dans le temps.* Et soudain il lui semble que les mots ne lui suffisent plus pour bien s'exprimer. Il est arrivé à un état scientifique si pur que ces vocables qui servent à tout autre chose qu'à la science le rendent défiant : il est gêné, il est inquiet, il cherche, il trouve ! Au lieu du vocabulaire français, il va désormais se servir d'une *figuration*, inédite et... internationale, qui lui donnera à lui toute confiance et à nous une joie bien sincère.

Afin de faciliter, écrit M. Brunot, p. 439, *l'intelligence des observations relatives au temps, on peut représenter la ligne du temps par une ligne indéfinie x y, où le mouvement venant de P (passé) va vers F (futur), O marquant le moment où l'on parle.*

Ce qui s'exprime ainsi :

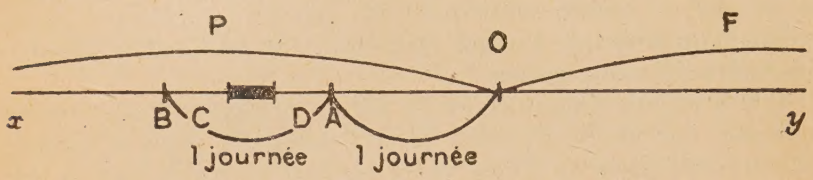


Ah ! jusqu'ici c'est gentil, en restant simple et innocent ! Mais vous allez voir : tout va s'enrichir, et du même coup devenir vraiment beau.

On arrive ainsi, dit l'illustre maître, (toujours p. 439) *à représenter clairement aux yeux la situation d'une action quelconque dans le temps. On peut diviser en effet, suivant le cas, la ligne en portions marquant les minutes, les heures, les jours, les mois, les années. Prenons la phrase :* Pierre est venu me voir avant-hier ; il n'a pas pu rester, il est reparti le soir.

Le point O représentant le moment où l'on parle, je représente sur la ligne x y, en partant de O, la journée d'hier par le segment OA, la journée d'avant-hier par le segment AB. L'action commence après B, en C, et se termine avant A en D, puisqu'elle est contenue tout entière dans la journée BA.

Et nous obtenons ceci :



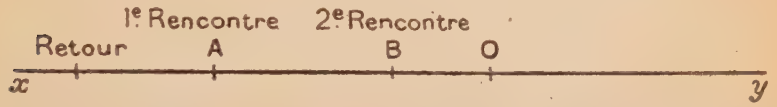
Je demande à mon lecteur, avant d'aller plus loin, s'il ne ressent pas ici comme un étourdissement, s'il n'hésite pas soudain entre la stupeur et l'éclat de rire, s'il ne se décide pas brusquement pour celui-ci. A moi, mon parti est pris : je trouve ça d'une drôlerie... qui dépasse mes espérances ; et quand j'aborde l'Université, je peux dire que je les ai toutes ! Mais avoir réussi, pour expliquer une phrase claire à l'entendement de tout le monde, même d'un enfant de cinq ans, — avoir réussi cet hiéroglyphe compliqué, dans lequel il faut s'absorber longuement pour percevoir enfin des choses dynamiques et subitement complexes... comme la vie ! parbleu ! (Ah ! la vie et ses poussées naturelles !) — c'est, il faut le dire, une nouveauté sans prix, dans un pays où l'ironie est encore goûtée de quelques-uns.

Aussi, je ne puis m'arrêter là. A partir de la page 439 page magnifique, zébrée d'un éclair, — M. Brunot sera incapable de rien raisonner sans que le graphique aussitôt se présente à son esprit pour lui fournir une traduction nouvelle, personnelle, cuistrissime et... irrésistible de ce que les mots expriment à tous avec une suffisante limpidité. Dès lors, le livre change d'aspect. Une fois de plus, comme il est si fréquent dans les études sorbonnardes, voici la farce, la bouffonnerie qui s'installe en maîtresse, en plein milieu du volume. Nous croyions tenir une « étude » sur le langage : nous tenons une « comédie » sur l'auteur. Et je vous laisse juges de dire si j'exagère. Je transcris :

Page 441. Chapitre intitulé : *Les limites de temps.* « *On limite souvent,* dit M. Brunot, *la durée où se placent les actions, soit qu'on en marque le point de départ, soit qu'on en marque*

le terme final. » Jusqu'ici c'est raisonnable : tout homme de bon sens approuve et attend les exemples. Les exemples aussi seront raisonnables. Premier exemple, où on marque le point de départ : *Depuis son retour d'Athènes, je l'ai vu deux fois.* Deuxième exemple, où on marque le terme final : *Il aura encore quelques poussées de fièvre jusqu'à sa complète guérison.* Vous avez compris? C'est facile. Vous croyez et vous êtes convaincus. Eh bien, il faut croire que M. Brunot, qui pourtant a fourni les exemples, est le seul qui n'ait pas saisi, car à lui il faut des graphiques ; lui, il va *dessiner* ces deux phrases. Et les voici, en leur figuration copiée dans le volume même :

Depuis son retour d'Athènes, je l'ai vu deux fois :



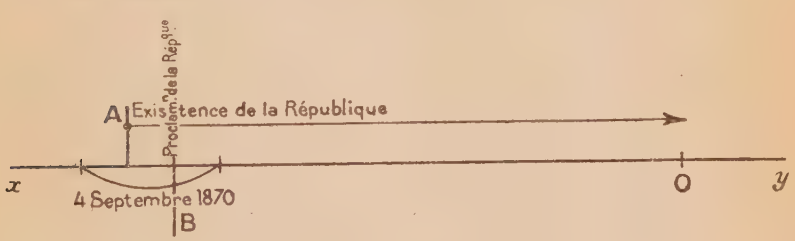
Il aura encore quelques poussées de fièvre jusqu'à sa complète guérison :

Cette fois vous avez vraiment envie de rire n'est-ce pas? Riez, et pourtant, il y a mieux, toujours mieux. Ah ! cette Sorbonne, qu'elle est riche !

Continuons de feuilleter, doucement. Car voici une merveille dès la page 445.

S'il s'agit, dit M. Brunot, d'exprimer une action dont le début a précédé le temps dont on parle, on se sert du mot DÉJA. Exemple : Le 4 septembre 1870, avant qu'elle fût proclamée à l'Hôtel de ville, la République EXISTAIT DÉJA virtuellement.

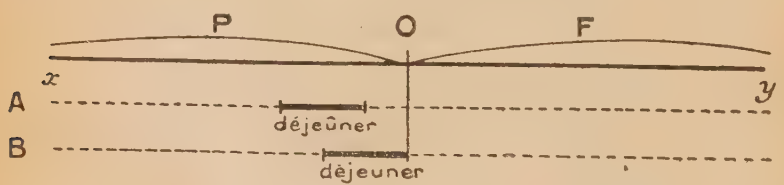
Et en dessous cette délicieuse chose :



Là, il faut s'arrêter pour savourer car, tout est beau :

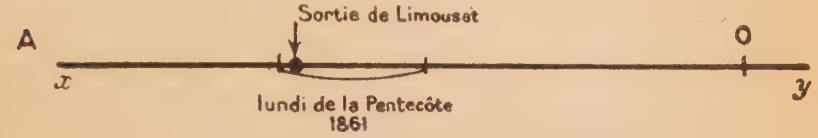
cette existence de la République représentée par une flèche qui se perd dans le vide ; cette proclamation qui la traverse de part en part ; ce 4 septembre qui contient tout, le virtuel et le réel : je ne me lasse pas d'un pareil spectacle, presque trop plein, trop instructif ! Car songez que cette figure est du doyen ! du doyen de la Faculté des Lettres de Paris ! Que cet homme, avec la plupart de ses confrères, ne soupçonne pas une minute le ridicule prodigieux de ce genre de « science », qu'il fait ainsi du comique parfaitement involontaire toute l'année, comme un autre fait de la buée en respirant au mois de janvier ; qu'il a consacré, dépensé, usé sa vie, sa chère vie, la vie, cette merveille, cette splendeur, cette chose sacrosainte depuis les éternels principes, enfin qu'il l'a donnée à des besognes d'une telle puérilité ! Songez que des étudiants, des professeurs, des étrangers, vont copier cela, soit qu'ils aient à passer des examens, soit qu'ils cherchent à tuer le temps, soit que, sans feu ni gaieté native, ils ne comprennent rien à rien, ce qui est encore fréquent dans une humanité dont les progrès ne sont pas considérables comme certains esprits utopiques aimeraient à le faire croire ; songez à tout cela, et vous ne pourrez plus tourner les pages de cet étonnant bouquin sans accompagner votre lecture d'un vaste rire, écho de Rabelais.

Nous voici page 461, où M. Brunot nous entretient de l'infinitif composé avec *avoir*. Il prend cette phrase : « A l'heure qu'il est, il doit avoir déjeuné. » Et il écrit : *On ne sait pas si cela veut dire qu'il a fait l'action antérieurement, ou qu'il est dans l'état qui suit.* — Ou qu'il est dans l'état qui suit ? Qui suit quoi ? Quel état ? Vous avez compris ? Pas moi ! Mais chut ! M. Brunot n'a pas compris davantage. Alors... à nous les graphiques ! Que je voudrais savoir, quand il commande un déjeuner, s'il donne un graphique au garçon ! Revenons à notre phrase : Voici son petit dessin :

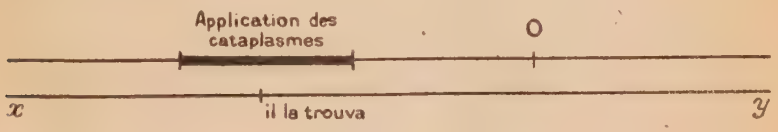


Agréable, n'est-ce pas ? Vous y prenez goût ? Vous en voulez d'autres ? Il n'y a que l'embarras du choix ! Page 475,

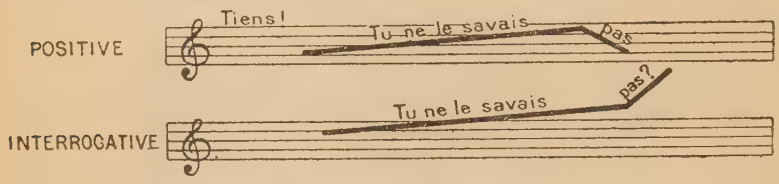
formes des passés : *Il faut considérer si la période du temps dont on parle dure encore ou non; le passé simple n'est possible que si cette période est écoulée.* Exemple : « Le lundi de la Pentecôte de l'année 1861, à quatre heures du matin, le compagnon Limouset sortit de chez lui ». Un autre s'arrêterait là ; mais *la Pensée et la langue* est un livre illustré, texte et croquis de M. Brunot. Alors, la phrase est accompagnée de cette petite invention pittoresque :



Ce qu'il y a de bien, vous le sentez comme moi, c'est que... tout est bien, les traits et le texte ! Tout à l'heure cette « existence de la République » était une trouvaille. Maintenant, cette « sortie de Limouset » est une chose gaie par elle-même, rien que par les mots. Et plus on avance dans l'ouvrage, plus on se dit : « Ce Brunot est magnifique ! » Remarquez qu'on le lui dirait à lui, il ne le croirait pas. Il se rebifferait ; il se mettrait en colère. Refusant de considérer de quelle utilité est le rire pour la santé publique, il répéterait : « Je ne suis pas drôle ! Et ne veux pas être drôle ! » Alors que c'est sa destinée, qu'il ne peut pas être autre chose. Je prévois même qu'il dirait comme Paul Souday : « De quoi ce mêle ce Benjamin? Est-ce que ces matières d'enseignement regardent ce malheureux? Il est incompétent ! » Comme si les pontifes qui enseignent pouvaient être jugés par d'autres que les malheureux qui sont enseignés. Moi, je suis enseigné, donc je juge ; le livre est fait pour moi, et pour mes semblables ; il n'est pas fait exclusivement pour ceux qui pensent avec la profondeur, et l'inconscience de M. Brunot ; ce serait trop commode !... Et voilà pourquoi, page 772, je m'amuse aussi librement et sans plus de remords que tout à l'heure, lorsque je lis : *Il y a des formes de phrases où l'imparfait ne saurait être remplacé.* Exemple : « Il la trouva qui mettait des cataplasmes à une vieille dame », phrase qui s'exprime par l'illustration ci-dessous.

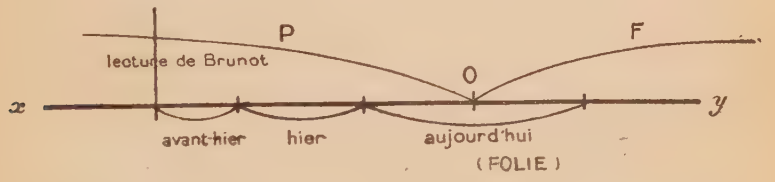


Je pourrais vous en transcrire encore vingt pages, trente pages ; il y en a trop ; je ne sais que choisir ! — Page 489, ne voilà-t-il pas un *graphique musical!* Après avoir fait cette constatation tout ordinaire que l'interrogation est souvent dans le ton, complètement obsédé par sa sublime découverte, dont en un rien de temps, il a fait une manie, voici ce qu'il nous offre ce Brunot délectable !



Après cela, moi, j'ai envie de ne plus rien écrire non plus, mais de peindre mon état d'âme par quelques douzaines de points d'exclamation. Ce qui est étonnant, c'est que ce doyen — puisque doyen il y a — n'ait pas vu là qu'un amusement singulier et purement subjectif. Hélas ! C'est un livre *d'enseignement.* Alors, à qui s'adresse-t-il? Aux jeunes étudiants français ! Non ! Ils auraient une anémie cérébrale avant d'arriver à la page 439, et à partir de là, ils deviendraient irrespectueux. — Est-ce fait pour leurs professeurs? J'en doute, car la préface signale (p. XXIII) que cette sublime nouveauté n'a jamais réussi qu'à un seul, M. Frey, professeur au lycée Michelet. S'il y en avait un autre, nous le saurions : M. Brunot imprimerait son nom avec volupté. — Est-ce donc pour les étrangers? Les malheureux s'y laisseraient bien duper ; ils viennent étudier ici en toute confiance ; ils ne peuvent pas, comme nous, saisir la valeur comique des nouveautés émises là dedans ; ils en cherchent au contraire le côté sérieux ; ayant la foi, ils se persuadent qu'ils le trouvent ; et ils pâlissent dans les bibliothèques au-dessus de leurs cahiers sur lesquels ils transcrivent, avec componction, ce qui leur semble le plus étrange dans un pareil ouvrage. Sincèrement je crois que c'est là pour M. Brunot la clientèle la plus sûre. Résultat impayable... autant que désastreux. Impayable, parce que c'est réjouissant une minute de penser que le succès de nos professeurs sorbonnards atteint son maximum auprès de ceux qui ne savent pas le français ; désastreux, parce que le renom de la France à l'étranger finit par s'étayer sur un certain nombre de choses bouf-

fonnes, dont il nous est impossible de parler sérieusement avec nos voisins, quand nous passons les voir. Lisez Brunot, vous serez comme moi. Après avoir vu tous ces graphiques, et des chapitres qui s'intitulent : *les Ligatures conséquentielles héréditaires*, ou *la naissance des ligatures causales*, après avoir terminé ce livre qui n'est ni une étude pyschologique, ni une grammaire, ni un dictionnaire, mais simplement *de la science* sans but, dans le vide, vous ne pourrez plus, la frontière passée, parler avec sérieux de la Sorbonne ni de ses maîtres — Brunot ! Il a raison d'écrire quelque part. « Il y a des noms propres devenus des types : on dit : *Une Diane. Un Sedan.* » J'engage mes lecteurs à dire : *un Brunot!* Nous saurons tous maintenant ce que ces deux mots veulent dire. Et heureusement encore que nous sommes quelques-uns à avoir assez de santé pour réagir par le rire. A Berlin, ces graphiques-là seraient publiés sur vélin, sur japon, sur chine ! Mais je prétends qu'il n'y a que deux extrêmes : ou on rit et on est sauvé ; ou on croit, et... alors, c'est le commencement d'un état grave. État qui d'ailleurs peut se traduire par la phrase suivante : *Le sieur X... lisait Brunot depuis huit jours; aujourd'hui, subitement, il est devenu fou.* Ou mieux encore par la figurine que voici :



RENÉ BENJAMIN.

Les nouveaux aspects du Problème indien

Quelle que soit la vigilance de la diplomatie britannique, il est reconnu que les Anglais, en tant que peuple, se laissent généralement surprendre par les événements. Leur inaptitude à prévoir l'avenir, surtout quand il s'agit de races étrangères, est la rançon de leur empirisme. Mais peu de situations nouvelles les auront étonnés autant que celle qu'a créée dans l'Inde la violence du mouvement national depuis 1919.

Loin de pressentir les changements qui s'annonçaient dans l'opinion indigène, les Anglais aux Indes, avant la guerre, revivaient de plus en plus l'histoire passée. Ayant restauré à leur profit l'Empire mogol du dix-septième siècle, ils ne voulaient voir de l'Inde que le cadre impérial légué par leurs prédécesseurs musulmans. A mesure que l'impérialisme romantique se substituait chez eux au mercantilisme traditionnel, ils ressuscitaient jusqu'au décor de l'ancien État timouride. Les héros de Rudyard Kipling, les hautains coloniaux dont lord Curzon restera à jamais le prototype, conservaient, « sous les déodars » de Simla, l'esprit de seigneurs de la cour d'Aurengzeb... Que pouvait d'ailleurs leur reprocher l'Inde? Jamais, même aux époques d'Açoka et d'Akbar, elle n'avait possédé de gouvernement plus bienfaisant. De l'aveu de tous, ils administraient l'Inde non seulement au mieux de leurs intérêts, mais pour le plus

grand bien matériel de l'Inde elle-même. Et, de bonne foi, ils s'étonnaient que l'opinion indigène ne leur sût aucun gré de leurs efforts.

Ce malentendu s'expliquait par la psychologie des acteurs en présence. Aucun peuple, disions-nous, n'est plus fermé que le peuple anglo-saxon à l'esprit des autres races. Son splendide isolement est surtout un isolement psychologique. Vivant sur le fond moral un peu étroit et pauvre du puritanisme, et préservé par la prépondérance de sa vie physique de toute inquiétude métaphysique ou sentimentale, l'Anglo-Saxon ne possédait ni la curiosité intellectuelle ni l'émotivité artistique nécessaires pour « faire effort vers l'âme indigène ». Lecteur assidu de la Bible, il avait cependant oublié que l'homme ne vit pas seulement de pain, — ni même d'hygiène physique et morale, — mais aussi d'idées et d'espérances. Et voici qu'il avait affaire au peuple à la fois le plus cérébral et le plus émotif de la terre, peuple qui, dès l'antiquité, avait créé la pathétique philosophie affective du bouddhisme et qui, au haut moyen âge, avait poussé l'investigation métaphysique jusqu'aux analyses infiniment délicates du criticisme *mâdhyamika* ou çankarien. La race qui avait exprimé ses doutes, ses rêves, ses aspirations dans les *Upanishads*, le *Védânta* et le *Yogâcâra*, se voyait régie par des *businessmen;* les théoriciens de la douleur et de la pitié universelles obéissaient aux honnêtes mais très simplistes agents du Civil Service. Des expressions incroyablement nuancées, complexes et inquiètes de l'âme indienne, ceux-ci ne pouvaient à peu près rien saisir. L'âme et l'opinion indiennes ne les intéressaient pas. Quant à l'existence éventuelle d'une « nation indienne », ils ne voyaient là qu'un mythe.

Cette dernière opinion ne manquait pas de fondements. Unité ethnique, linguistique, religieuse ou morale, tous les éléments constitutifs d'une nation moderne paraissaient faire défaut à la terre de Brahma. Sur cet immense territoire de plus de 4 millions de kilomètres carrés, toutes les races, — Aryas et Dravidiens, Afghans et Bengalis, Mahrattes et Tamouls, — se coudoyaient sans se mêler, chacun ayant sa langue propre et la conscience de son individualité historique. A ces antagonismes ethniques s'ajoutait le duel millénaire de l'hindouisme et de l'Islam. Depuis Mahmoud le Ghaznévide, la lutte contre le « paganisme » hindou restait

pour les musulmans une guerre sainte. Quant aux Hindous, opprimés dix siècles par les Taghlak et les Aurengzeb, ils nourrissaient contre leurs anciens maîtres d'inexpiables rancunes. Enfin, dans la société brahmanique elle-même, le régime des castes élevait de nouvelles barrières. La véritable patrie de l'Hindou, c'était sa caste. Et comme il existait à peu près autant de castes que de professions, l'Inde se trouvait partagée en une infinité de compartiments à cloison étanche rendant difficile toute formation d'un grand courant national.

En somme, l'Inde semblait n'avoir d'autre unité que celle que lui conférait sa situation géographique. Ce qui maintenait la notion d'une entité indienne, c'était seulement la barrière de l'Himalaya, avec la double fosse de la mer d'Oman et du golfe de Bengale. De même, ce qui, au dix-huitième siècle, avait maintenu la notion d'une entité italienne, c'étaient seulement les Alpes et les deux mers. Comme l'Italie de 1789, comme l'Allemagne du Saint-Empire, l'Inde n'était plus qu'une expression géographique : on disait « les Indes », comme, au temps de Comines, après la disparition de l'unité germanique, on avait dit « les Allemagnes ». C'était bien ainsi que l'entendaient les Anglais. L'Inde, pour eux, était une entité administrative n'existant qu'en fonction des intérêts britanniques.

Mais l'œuvre accomplie par les fondateurs d'empires dépasse toujours leurs intentions. L'aristocratie romaine, qui, au deuxième siècle avant notre ère, subjugua les États hellénistiques, ne se doutait pas qu'elle travaillait ainsi à l'unification et à l'expansion politiques de l'hellénisme dans le monde, et que ces Græculi méprisés, devenus les orgueilleux Byzantins du moyen âge, hériteraient un jour du labeur accompli par Rome. Plus près de nous, lorsque la Révolution française et Napoléon Ier apportaient l'ordre et la simplification dans le chaos germaniques, ils ne soupçonnaient point qu'ils préparaient — contre leur propre pays — la naissance du patriotisme allemand et de l'unité allemande. De même, les Anglais, en opérant « le rassemblement de la terre indienne », entendaient seulement faire à leur profit, d'une « expression géographique », un empire cohérent. Mais les conséquences de leur politique allaient se retourner contre eux. En constituant, de l'Himalaya au Carnate, dans le cadre préparé par la nature, cette vaste

unité administrative, il leur arriva, sans y avoir pensé, d'unifier, avec le sol, les hommes. En créant l'Empire des Indes, ils se trouvèrent avoir, bien à leur insu, préparé la création d'une nation indienne.

Ce qui avait maintenu jusque-là le morcellement du pays, c'était d'une part son immensité, d'autre part l'incompréhension des races. Le Tamoul de Madras, le Sikh de Lahore, le Mahratte de Bombay et le Bengali de Calcutta étaient séparés par de telles distances géographiques, par de telles différences mentales qu'ils ne se sentaient nullement compatriotes. Or le rail et le télégraphe rapprochaient Bombay de Madras et Calcutta de Lahore à l'heure où la centralisation britannique imposait une vie commune au Mahratte et au Tamoul, au Bengali et au Sikh. Le développement de l'industrie contribuait en même temps à abaisser les barrières des castes : les docks et l'usine faisaient accepter les contacts interdits. Enfin l'administration britannique travaillait, encore au nivellement général en faisant commander des Brahmanes ou des Râjputes par des diplômés de basse extraction.

* * *

De tous les peuples de l'Inde, celui qui se trouvait le mieux préparé aux temps nouveaux était sans doute le peuple *parsi*. Descendants des vieux Mazdéens réfugiés dans le pays lors de la chute de l'Empire sassanide, les Parsis ne constituaient qu'une infime minorité, 100 000 âmes environ, groupée dans les centres commerciaux du Konkan et du Gujerate. Mais cette minorité était une élite. Souples, ouverts, à l'affût des idées et des modes de l'Occident, les Parsis, dans la présidence de Bombay, remplissaient les carrières libérales et possédaient le haut commerce et la grande industrie. Ayant adopté en bloc la civilisation anglo-saxonne, leurs millionnaires faisaient élever leurs fils à Londres, avaient à Bombay leur club qui ne le cédait en rien à celui des résidents britanniques, et couvraient la ville de fondations scolaires et d'établissements de charité. Les Anglais, si intransigeants sur la question de couleur, les regardaient presque comme des Européens : deux gentlemen parsis, Dadabhai Naoroji et Mancherjee Bhownaggree, furent envoyés à la Chambre des Communes par les électeurs londoniens

en 1892 et 1895. Selon la remarque de Métin, « les Parsis auraient fait de l'Inde un Japon ou du moins une colonie autonome, s'ils y avaient été autre chose qu'une petite minorité ». Ils devaient fournir au mouvement national indien ses premiers états-majors.

La société parsie était un parc anglais, entretenu avec soin. La société hindoue restait la forêt primitive. Cependant, là aussi, la hache des réformateurs pratiquait de vastes avenues et des clairières commençaient à apparaître. D'elle-même, comme nous l'avons montré ailleurs (1), la pensée hindoue se rapprochait lentement des conceptions occidentales. Le réformateur bengali Râm Mohan Roy (1774-1833), fondateur de la secte du *Brahmo-samâj*, et son successeur Késhab Chander Sen (1833-1884) avaient jeté les bases d'un large syncrétisme religieux, fondé sur le vishnuisme philosophique et le christianisme. La secte de l'*Arya-samâj*, fondée en 1875 par Dayânanda Sarasvati et propagée par Svâmi Vivekânanda, se dirigeait dans des voies analogues. Tous ces réformateurs cherchaient à débarrasser le brahmanisme des superstitions de l'hindouisme médiéval, pour le ramener à la pureté du védisme originel, le *Vêda* étant d'ailleurs interprété par eux dans un sens théiste. C'était en se fondant sur le Vêda qu'ils protestaient contre la rigidité des castes, inconnue des Aryas primitifs, et contre tant de coutumes barbares introduites au cours des siècles, comme le célibat des veuves enfants. Un publiciste bengali, Bose, donnait la formule même de ce mouvement quand il proclamait que « l'individu, désormais, ne se doit plus uniquement à sa caste ». Une telle parole montrait la portée de la révolution en cours. Ce n'était pas une révolution superficielle et verbale à la manière de l'Occident, c'était une révolution morale, en profondeur. Et cela, dans le pays de la pétrification sociale, chez le peuple qui, par le régime des castes et la transmigration, avait projeté les inégalités de classes de ce monde dans l'éternité. L'audace des réformateurs dépassait même les frontières de la société hindoue. « L'hindouisme et le mahométisme, déclarait Bhandarkar, renferment tous deux une part de vérité et sont également inspirés par Dieu. » Dans un pays où la religion

(1) René Grousset, *Histoire de la philosophie orientale*, 1 vol. in-8°, Paris, *Nouvelle librairie nationale*, juin 1923.

primait la race et remplaçait la patrie, le rapprochement des confessions annoncé par Bhandarkar était le prélude du rapprochement des races.

Bien que moins embarrassés de préjugés sociaux que les Hindous, les musulmans se montraient plus réfractaires à ce rapprochement. Restant en minorité par rapport aux Hindous (66 millions contre 217), ils n'en constituaient pas moins une masse imposante principalement groupée dans le Nord (Penjâb, Doâb, Bengale), et fière de son passé d'ancienne race impériale. Ayant, au temps d'Aurengzeb, régné du Cachemire au Carnate, ils ne pouvaient se consoler de leur déchéance. Il leur était dur, surtout, de voir des gradués Tamouls ou Bengalis, leurs anciens *raïas* devenus leurs supérieurs par la vertu des diplômes, les administrer, les imposer, les juger. Moins ouverts que les Hindous aux idées nouvelles, moins souples, moins capables de s'adapter, ils restaient figés dans leur orgueil d'anciens conquérants et boudaient aux fonctions publiques. Les plus cultivés d'entre eux, comme le Seyyed Ahmed, se montraient les plus hostiles à toute alliance avec le « paganisme » hindou. Le *Muhammedan anglo-oriental College*, fondé par le Seyyed à Aligarh en 1883, allait devenir, en face du nationalisme hindou, la citadelle de la dissidence musulmane. Bien entendu, le gouvernement anglo-indien avait vite compris les avantages qu'il pouvait tirer de cette situation. Plus les Hindous devenaient nationalistes, plus il se rapprocha des musulmans. Devant la « reconquête hindoue », Anglais et musulmans ne se sentaient-ils pas solidaires? « Les intérêts des musulmans sont les nôtres, déclarait sir Strachey. Ils préféreront toujours notre domination à celle des Hindous. » « C'est notre désir ardent, répliquait le Seyyed Ahmed, que le régime anglais demeure éternellement dans l'Inde. » C'était l'époque où « le Collège d'Aligarh valait à l'Angleterre quatre corps d'armée ».

Mais Aligarh était une exception, comme l'Islam indien était une minorité. L'influence des grandes universités indiennes s'exerçait dans un sens tout différent. Ces universités, alors au nombre de cinq (Calcutta, Bombay et Madras créées en 1857, Lahore et Allahabad, créées en 1882 et 1887), ne peuvent être mieux comparées qu'aux anciennes universités russes. Chaque université fondée par le tsar fabriquait automatiquement des « nihilistes ». Chaque univer-

sité fondée par le vice-roi fabriqua des nationalistes. La jeune Inde sortie des Facultés de Droit pouvait, selon l'affirmation de Métin, « penser à l'anglaise ». Elle pensait à l'anglaise à la manière des Irlandais. Un tel résultat était inévitable. Ce qu'apprenaient tout d'abord les élèves des universités indiennes, c'étaient les doctrines du libéralisme anglo-saxon. Révélation dangereuse. « Pour l'étudiant qui apprend par cœur les apostrophes enflammées de Burke et de Fox à la liberté, quel réveil quand il se brise sous le joug de fer de S. M. le roi empereur des Indes ! » Mais ce n'était pas seulement à l'absolutisme politique de l'Angleterre que se heurtaient les intellectuels indiens. C'était aussi, d'un point de vue plus personnel, à la morgue de la « caste britannique ». Les Anglais, en effet, qui, dans les vertueuses homélies de leurs puritains ou dans les déclarations de leurs libéraux professionnels, ne cessaient de condamner le système des castes, n'avaient fait que superposer à la pyramide indienne une caste supérieure, plus fermée que les autres, la leur. Pour prix de leur anglomanie fervente, les jeunes intellectuels hindous n'obtenaient de la race impériale qu'une approbation dédaigneuse. Les diplômes n'y faisaient rien. C'était une question de peau. Pour le dernier des *civilians*, les plus nobles penseurs de l'Inde, un Malabari, un Rabindranath Tagore, restaient des « hommes de couleur », quelque chose comme des Bochimans ou des Papous. « Dans un hôtel, note Métin, on refuse de recevoir un brahmane, gradué d'université anglaise ; dans une gare, on interdit à un indigène de noble condition la salle d'attente réservée aux gentlemen. » De telles humiliations et sur leur propre sol, en donnant plus douloureusement aux élites indiennes la « sensation de l'étranger », ne faisaient que hâter chez elles l'éveil de la conscience nationale.

De cet état d'esprit sortit le *Congrès des Indes*. Le premier Congrès se réunit à Bombay, en 1885, sous la présidence du Bengali Bonnerjee ; il ne rassembla que 70 délégués. Le Congrès de 1886, tenu à Calcutta, sous la présidence du Parsi Dadabhai Naoroji, en compta 436 ; le troisième (Madras, 1887), présidé par le musulman Tyabij, arriva à 607 membres et le cinquième (Bombay, 1889), à 2 000. Il ne faut pas se dissimuler que ces premières assemblées ne représentaient guère qu'elles-mêmes. Quel lien entre cette poignée d'avocats élevés à l'anglaise, et la masse indienne,

aussi illettrée, aussi passive, aussi incapable d'une idée politique quelconque que les moujiks russes? Et cependant la création du Congrès marquait une véritable révolution, le fait le plus considérable de l'histoire intérieure de l'Inde depuis Akbar. Pour la première fois depuis le grand empereur, Hindous, musulmans et Parsis, ou du moins les chefs les plus représentatifs de ces divers groupes, se tendaient publiquement la main. « Le jour où ces États généraux de l'Inde furent réunis, on put entrevoir dans l'avenir une nation indienne. L'opinion indienne organisée avait désormais un foyer, une tribune. Le Congrès fut sa conscience politique. »

Cette patrie indienne, les leaders du Congrès ne la concevaient d'ailleurs que sur le modèle anglo-saxon. Formés à l'école du parlementarisme britannique et délibérant en langue anglaise, ils mettaient toute leur coquetterie à rivaliser avec les grands debaters d'Ottawa et de Sidney,voire de Westminster. Aussi bien leur unique objectif, à cette époque, était-il d'élever leur patrie à la dignité de *Dominion*, d'en faire une nouvelle démocratie anglo-saxonne, semblable aux autres par les institutions, la mentalité, le loyalisme envers l'Empire. Et tout de suite, ils réclamèrent pour l'Inde le privilège essentiel des *Dominions :* le vote de son budget par des assemblées élues. Tout ce qu'ils obtinrent, ce furent les Réformes de 1892, qui adjoignirent aux Conseils Législatifs un certain nombre de membres indigènes nommés par divers corps de notables. « Réforme au compte-gouttes » qui causa d'amères désillusions. Le Congrès réclamait en outre l'accès des indigènes aux fonctions administratives. Théoriquement, celles-ci leur étaient entièrement ouvertes. Dans la réalité, cette assertion n'était qu'une hypocrisie, car les examens avaient lieu en Angleterre, ce qui en écartait d'office presque tous les candidats indigènes. En 1893, Dadabhai Naoroji obtint de la Chambre des Communes que les examens pussent être passés également dans l'Inde. Mais le vice-roi refusa de sanctionner cette loi, qui resta lettre morte.

L'indifférence témoignée par le gouvernement aux réclamations du Congrès ne tarda pas à modifier le point de vue des nationalistes. Les premiers d'entre eux s'étaient placés sur le terrain de l'opposition loyaliste. Lorsqu'ils furent bien convaincus que pour anglicisés qu'ils fussent, la Grande-

Bretagne ne les considérerait jamais comme ses fils, ils se détachèrent d'elle. La direction du mouvement national avait appartenu jusque-là aux modérés de la nuance de Dadabhai Naoroji. A partir de 1900, l'influence des radicaux ne cessa de croître jusqu'au Congrès de Surate, en 1907, où se produisit la rupture entre les deux tendances. Le chef du parti radical, Tilak, devint l'homme le plus en vue de l'Inde nouvelle. Originaire de la région de Pouna, Tilak (1855-1920), cherchait à lier le mouvement national au souvenir des grands insurgés mahrattes de 1700. Ce que Sivaji et les héros de la première « Reconquête hindoue » avaient fait contre la domination mogole, leurs petits-fils devaient l'entreprendre contre les nouveaux maîtres étrangers. « Ce n'est que par la Révolution, écrivait Tilak, qu'une nation asservie recouvre sa liberté. Une poignée de policiers et de soldats ne pourra résister au torrent révolutionnaire ! » Ses journaux, *the Maratha* et *Késhab* (le Lion), faisaient au gouvernement, notamment sur la question de la famine, une telle opposition que Tilak fut condamné à six années de déportation en Birmanie.

En présence de cette désaffection, dont sa dureté bismarckienne était en partie responsable, le vice-roi, lord Curzon, recourut à la vieille méthode de ses prédécesseurs : il mit aux prises l'hindouisme et l'Islam. Il divisa le Bengale en deux circonscriptions et, par un découpage arbitraire, livra l'une d'elles aux musulmans (1905). Comme il l'avait prévu, les Hindous protestèrent avec violence. Il y eut de sanglantes bagarres entre les deux partis et l'Angleterre, ayant réussi une fois de plus à diviser ses sujets, sembla n'avoir qu'à régner sur eux. Mais deux grands événements extérieurs étaient en train de rendre vaines les combinaisons locales du gouvernement : la victoire des Japonais sur la Russie et la révolution russe de 1905.

Par une rencontre bien curieuse, la défaite de la Russie avait été machinée par ce même lord Curzon dont le proconsulat aux Indes marquait l'apogée de l'impérialisme britannique. Dans le temps qu'il gouvernait les Indiens comme des Cafres ou des Papous, le vice-roi préparait l'écrasement de la plus grande puissance européenne par un peuple asiatique. L'histoire se chargera plus tard d'expliquer par la psychologie politique un peu courte des Anglo-Saxons ces fautes étranges dont les conséquences se feront

encore sentir au bout de plusieurs siècles. Les impérialistes anglo-indiens ne tardèrent d'ailleurs pas à ressentir aux Indes même les répercussions immédiates de leur politique mandchourienne. En nulle autre contrée de l'Asie, la défaite des Russes, non en tant que Russes, mais en tant qu'Européens, et la victoire des Japonais, non en tant qu'alliés de l'Angleterre, mais en tant qu'Asiatiques, n'excitèrent un tel enthousiasme. Les étudiants bengalis et mahrattes illuminèrent. Elle était donc dissipée, la légende de l'invincibilité des Européens, de leur primauté naturelle parmi les races humaines ! Le canon de Tsoushima annonçait au monde que le droit divin de l'homme blanc en Asie avait pris fin.

La révolution russe de 1905 compléta la leçon de la victoire japonaise. Il existe entre l'âme russe et l'âme hindoue des affinités que l'on n'a point assez remarquées : même passivité orientale, même résignation millénaire, avec, soudain, de terribles réveils. Le terrorisme russe produisit dans l'Inde une véritable contagion. L'année 1908, notamment, fut marquée par une série de grèves et d'attentats, perpétrés par les procédés les plus « modernes ». Grèves des chemins de fer et des autres services publics, sabotages, bombes, rien ne manqua aux Indes de ce qui se passait en Russie. L' « Intelligence » hindoue procurait aux hauts fonctionnaires britanniques la même existence pleine d'émotions que l' « Intelligence » russe aux ministres du tsar. En novembre 1909, à Ahmédabad, attentat contre le nouveau vice-roi, lord Minto ; en décembre 1912, à Delhi, attentat contre le vice-roi suivant, lord Hardinge. Les conspirateurs demeuraient impunis et venaient relancer leurs adversaires jusque dans les murs de Londres.

L'Angleterre estima qu'il fallait aux Indiens quelques satisfactions d'amour-propre. En décembre 1911, George V vint se faire couronner empereur des Indes à Delhi, dans le décor d'une féerie mogole. Comme don de joyeux avènement, le monarque annonça le transfert de la capitale de Calcutta à Delhi, mesure destinée à flatter l'orgueil des musulmans, car l'empire anglo-indien paraissait ainsi continuer l'empire timouride. D'un autre côté, George V annonça aux Bengalis qu'il rendait à leur province mutilée son unité administrative. Par le ton affectueux de ses discours, il s'efforça de persuader aux Indiens qu'ils possédaient en lui un empereur vraiment national, distinct du roi d'Angleterre. Et après

avoir « salué avec respect cette civilisation plus ancienne que la nôtre », il donna à ses sujets indigènes « ce mot d'ordre : Espérance ! » Ce dernier trait était d'une psychologie profonde : comme au temps d'Akbar, l'Inde attendait le *Millenium*.

Le Millenium parut se réaliser avec la guerre européenne. Connaissant la situation, l'Allemagne avait spéculé sur une révolte aux Indes comme sur une révolution en Russie. C'était devancer les événements. L'Inde, comme la Russie, entra dans la lutte aux côtés des Alliés. Le Congrès national et l'*All Moslem League* furent d'accord pour prêcher le loyalisme. Le plus irréductible des nationalistes, Gandhi, participa à des conférences de guerre avec le vice-roi et organisa un corps d'ambulanciers pour le front de la Somme. L'Inde fournit à l'Empire britannique plus de 900 000 hommes. Ce furent en grande partie ces contingents indiens qui firent la conquête de la Mésopotamie.

Mais si l'Inde se montra loyale pendant la guerre, c'est qu'elle avait pris à cœur le programme de libération mondiale publié par les Anglo-Saxons. En aucun pays l'Évangile wilsonien des Quatorze Points, le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, n'excitèrent pareille dévotion. Depuis trente ans le Congrès des Indes ne réclamait pas autre chose. L'Angleterre, on le sait, avait pris les armes, non pour se débarrasser de la concurrence allemande, conserver l'empire des mers et garder le contrôle des Flandres, mais pour faire triompher *in abstracto* le « Droit des peuples ». Ce droit, pouvait-elle en refuser le bénéfice à ses propres sujets? Partout les peuples opprimés étaient affranchis, les nations assassinées ressuscitaient du tombeau. Une immense espérance traversa la terre indienne.

En présence de l'agitation qui se propageait, le gouvernement impérial chercha une arme dans les lois d'exception édictées au cours de la guerre. Après la fin des hostilités, ces lois, connues sous le nom de *Defense of India Act*, furent donc maintenues sous la forme des *Rowlatt bills :* la dictature militaire continuait en pleine paix.

C'était heurter de front le sentiment national à l'époque où la mystique wilsonienne l'exaltait jusqu'au délire. Dès février 1919, les membres du Conseil législatif demandèrent solennellement le retrait des lois d'exception. Le gouvernement s'y étant refusé, l'émeute éclata. En mars, à Delhi,

la foule entra en collision avec la police et des meetings insurrectionnels furent organisés à Bombay. Le 10 avril, au Penjâb, la population de Lahore se souleva, chassa les Anglais et resta trois jours maîtresse de la ville. Le même jour, à Amritsar, la ville sainte des Sikhs, la foule incendia l'hôtel de ville, la gare, les banques, et détruisit la voie ferrée.

Cette insurrection spontanée, dépourvue d'organisation et d'armes, fut réprimée sans peine, mais le commandement britannique résolut de faire un exemple. Le 13 avril, le général Dyer, qui venait de reprendre Amritsar, apprit que, malgré sa défense, un meeting était organisé dans l'enclos du *Jallianwalla Bagh*. La foule, évaluée à 6000 personnes, se composait de citadins sans armes, dont beaucoup de curieux. Le général Dyer pénétra dans l'enclos avec 150 soldats, et, sans sommations, fit ouvrir le feu. « Dix-huit cent cinquante coups de feu, dit sir Valentine Chirol, furent tirés sur cette masse grouillante d'hommes pris comme des rats dans un piège, cherchant en vain une sortie ou se jetant à plat ventre par terre pour échapper à la pluie de balles que le général Dyer dirigeait personnellement sur les coins les plus denses. » Au tableau, 379 morts et près de 1 200 blessés. Le général Dyer fut félicité par ses supérieurs et acquitté par une commission d'enquête.

Dans l'Inde entière, ce fut une stupeur. A l'heure où le pays attendait l'application des principes proclamés à la face du monde par les hommes d'État anglo-saxons, il se voyait traité comme la Belgique l'avait été par l'Allemagne. Amritsar égalait Louvain. Le Congrès national se rendit acquéreur de l'enclos du *Jallianwalla Bagh*, devenu un lieu de pèlerinage pour tous les Indiens.

Le gouvernement britannique venait de s'aliéner irrémédiablement l'opinion hindoue. Dans le même temps, par son attitude dans la question turque, il s'aliéna l'opinion musulmane. Durant la guerre, malgré la rupture entre l'Angleterre et l'Empire ottoman, les musulmans de l'Inde étaient restés fidèles. Ne leur avait-on pas répété que les Anglais faisaient la guerre non au khalife mais au sultan ou plutôt à ses conseillers germanophiles, la question religieuse restant hors de cause? Et voici qu'une fois l'Empire ottoman abattu, l'Angleterre s'attaquait à l'Islam ! L'Anatolie, patrimoine incontesté de la race turque, on la livrait à la

minorité grecque. Stamboul, la ville sainte du khalifat, on en faisait un autre Gibraltar. Le khalife, on le mettait en tutelle, avec l'arrière-pensée de transférer la dignité pontificale à l'émir du Hedjaz. Les musulmans de l'Inde furent d'autant plus indignés que c'étaient les troupes indiennes qui, sur les champs de bataille de Mésopotamie et de Palestine, avaient abattu l'Empire ottoman.

Les musulmans avaient été jusque-là les plus fidèles soutiens, « les mameluks » de l'Angleterre aux Indes. Se voyant joués, « ils se rapprochèrent violemment » des Hindous. Les leaders musulmans Mohammed et Shaukat Ali et le leader hindou Gandhi se mirent d'accord sur un programme commun. Les Hindous adoptèrent les revendications des musulmans concernant l'intégrité de la Turquie et l'indépendance du khalifat. Spectacle sans précédent, on vit des Hindous haranguer la foule dans les mosquées, des musulmans prêcher l'union nationale dans les pagodes. Le Congrès national qui se réunit à Amritsar, la ville martyre, en décembre 1919, affirma la solidarité de l'Inde avec la Turquie, la Perse et l'Égypte. Le Congrès suivant, tenu à Nagpur en décembre 1920, décida, sous l'influence de Gandhi, le boycottage des produits et entreprises britanniques. « Plutôt mourir que de continuer à faire partie d'un empire souillé de sang ! » s'écriait un des orateurs de la majorité, Lajpat-Raï. Pour diriger la lutte entreprise, la session annuelle du Congrès était insuffisante. A côté de cet organe intermittent, les nationalistes créèrent une permanence de huit membres, le Comité exécutif, assisté d'un conseil, également permanent, de cent commissaires. Enfin, pour garder le contact avec les masses, des congrès régionaux furent convoqués dans l'intervalle des sessions du Congrès national. L'agitation sociale se joignit à l'action politique. Le développement pris par la grande industrie anglo-indienne avait créé un milieu favorable à la propagande révolutionnaire. En janvier 1920, Bombay comptait 200 000 grévistes. Grèves et sabotages continuèrent durant toute l'année dans les chemins de fer, les P. T. T. et les autres services publics. Le Congrès des Trade-Unions, tenu à Bombay en novembre 1920, sous la présidence de Lajpat Raï, montra, avec la force du mouvement syndical, l'influence acquise par les idées bolchevistes.

Le gouvernement anglais, une fois de plus, sentit la

nécessité de concessions. Depuis plusieurs mois, le cabinet Lloyd George préparait une constitution indienne, œuvre laborieuse, car il s'agissait de donner aux Indiens l'impression de la liberté, sans désarmer le vice-roi. Il s'arrêta à un régime bâtard, la *Dyarchie*, intermédiaire entre l'administration coloniale et l'autonomie. La Constitution octroyée sur ces bases en novembre 1920 prévoyait pour l'ensemble des provinces annexées deux assemblées, siégeant à Delhi auprès du vice-roi : 1° une Assemblée Législative, de 144 membres, dont 41 nommés par la couronne et 103 élus pour trois ans, suivant un suffrage censitaire, par un pays légal d'environ 2 millions de votants ; 2° un Conseil d'État nommé pour cinq ans et composé de 27 membres choisis par le vice-roi et de 33 membres élus. Pour l'ensemble des États vassaux, une Chambre des Princes, siégeant à Delhi, avec voix consultative. Un article de la Constitution, — d'une saveur spécifiquement lloydgeorgienne, — prévoyait que l'Assemblée législative et le Conseil d'État connaîtraient de toutes les questions que le gouvernement leur transférerait. Inutile d'ajouter que le gouvernement ne leur transféra que des questions d'intérêt secondaire.

Malgré cette restriction, il est certain que la Charte de 1920 introduisait vraiment le régime constitutionnel dans l'Inde. Le duc de Connaught, qui vint la promulguer à Delhi en février 1921, la présenta d'ailleurs comme « un commencement de *swaraj* (autonomie), comportant les plus larges possibilités pour marcher vers la liberté complète dont jouissent les autres *Dominions* ». Et les desiderata des Indiens eussent été satisfaits, si leur but eût été encore de fonder un *Dominion*, si leur idéal était toujours resté un idéal de liberté anglo-saxonne. Mais il y avait longtemps qu'ils avaient dépassé la phase du libéralisme et de l'anglomanie ou même de l'européanisme. Tels les bolcheviks, lorsque le prince Lwow leur parlait de parlementarisme et de liberté. Avant même que la Constitution anglo-indienne n'ait vu le jour, les nationalistes la répudièrent. Ils boycottèrent en masse les élections, si bien que le premier Parlement indien fut élu au milieu de l'indifférence générale par une minorité de votants. Quel besoin avait l'Inde des Chambres octroyées par la couronne? Sa représentation existait déjà ; c'était le Congrès national avec le Comité exécutif qui en était l'émanation. A côté du gouvernement

officiel, les nationalistes indiens, comme les Sinn Feiners irlandais, possédaient maintenant leur gouvernement à eux, — le gouvernement du *Swaraj*, — avec leur président reconnu, leur Valera : Mohandas Karamchad Gandhi.

*
* *

Gandhi, surnommé le *Mahâtma*, la grande âme, est né au Kathiawar en 1869. Comme son prédécesseur Tilak, il a reçu une instruction européenne suffisante. Après avoir fait son droit en Angleterre, il exerça la profession d'avocat à Londres, puis à Bombay. Appelé par une plaidoirie en Afrique Australe en 1893, il fut frappé de la situation des travailleurs hindous, traités en esclaves par le gouvernement du Cap. De ce jour date son apostolat. Renonçant au barreau et à la vie européenne, il se voua au relèvement de ses compatriotes. Pour être plus près d'eux, il distribua ses biens et se mit à travailler de ses mains comme tisserand ou comme savetier. Emprisonné plusieurs fois, il avait, avant la guerre, créé un mouvement d'opinion qui avait forcé le vice-roi à intervenir en faveur des Indiens de l'Afrique Australe. Depuis 1919, il employait dans la mère patrie les méthodes de propagande qui lui avaient réussi au Cap.

Le secret de l'influence de Gandhi réside dans le caractère religieux, mystique, ascétique de sa prédication. L'Inde est religieuse comme la Grèce était artiste, comme Rome était juridique, comme le monde anglo-saxon est utilitaire. Tout, jusqu'à l'athéisme, y affecte une forme mystique. Or, l'œuvre de Gandhi allait justement consister en ceci : transformer le nationalisme en religion, l'incorporer aux plus vieilles croyances de la race. Son éducation anglaise n'avait même pas effleuré en lui la *bhakti*, la dévotion brahmanique. Nul n'était plus pénétré des deux dogmes fondamentaux de l'hindouisme : immanence du *Brahman* au sein de l'*âtman*, de Dieu au fond de l'âme humaine, d'où supériorité de la vie contemplative (*yoga*) et vanité de l'« agitation » occidentale ; et doctrine du *samsâra* ou de la transmigration, entraînant le respect de toute vie et la condamnation de toute violence. Cette mentalité, qui en plein vingtième siècle rappelait les ascètes de jadis, constituait dans la politique anglo-indienne un fait nouveau. Le prédécesseur de

Gandhi à la tête du nationalisme, Tilak, avait été un homme d'action, doublé d'un savant, avec lequel le gouvernement britannique eût, à la rigueur, pu s'entendre. Avec Gandhi, aucun contact possible. Bien qu'ancien avocat, c'était un simple et un saint, à la manière de Tolstoï. A l'exemple de Tolstoï, il avait rompu avec le « Progrès », avec la civilisation occidentale qu'il dénonçait comme inutile, perverse et satanique. Pour remonter le courant de l'industrialisme, il invitait ses disciples à brûler les cotonnades anglaises et à ne se vêtir que de l'étoffe indigène (*khadi*) tissée de leurs propres mains. Comme Tolstoï, il prêchait l'abandon de l'usine et du rail, le retour à la simplicité patriarcale de l'époque védique, la non-résistance au mal, l'invincible douceur, et s'il combattait les pouvoirs établis, c'était par la force d'inertie, le refus de toute collaboration, la grève permanente. Mais la douceur de cet apôtre était plus redoutable aux maîtres de l'Inde que les violences des politiciens, car elle fanatisait les masses.

Lord Reading, le souple Israélite à qui le cabinet Lloyd George confia en 1921 la vice-royauté des Indes, pénétra mieux que ses prédécesseurs la psychologie de l'apôtre. Feignant le plus grand respect pour ses idées religieuses, il entreprit de le duper, ou, tout au moins, de le compromettre. Dans les entrevues qu'il eut avec lui à Simla en mai 1921, il sut mettre à profit le pacifisme de son interlocuteur pour obtenir de lui la condamnation des émeutes. Le Mahâtma ne réprouvait-il pas toute violence? Comment laissait-il ses disciples recourir à la révolte armée? Pris au piège de ses propres doctrines, Gandhi désavoua l'agitation extrémiste. Bien mieux : à la demande de lord Reading, il obtint semblable désaveu des leaders musulmans, Mohammed et Shaukat Ali.

Le prophète indien comprit trop tard qu'on s'était joué de sa simplicité. Il avait perdu dans l'aventure une partie de son prestige. Les frères Ali se trouvaient de même, à l'égard du parti musulman, dans une situation impossible. Hindous et musulmans doutaient de nouveau les uns des autres. Le bloc national se désagrégeait. Mais on n'arrête pas un mouvement profond avec de petites habiletés de politicien. Un événement inattendu, la révolte des Moplahs, métis indo-arabes du Malabar, vint, à l'été de 1921, brouiller les combinaisons du vice-roi. Au début, celui-ci crut n'avoir

qu'à se féliciter : musulmans fanatiques, les Moplahs se livraient à mille violences sur la personne des brahmanes. N'était-ce pas la démonstration de la thèse britannique, à savoir que la présence de l'Angleterre empêchait seule Hindous et musulmans de s'entr'égorger? Mais pour dompter les Moplahs, il fallut employer la force, et les autorités militaires renouvelèrent à cette occasion les cruautés d'Amritsar. Le parti musulman protesta avec violence, si bien que lord Reading dut faire arrêter les frères Ali, qui furent condamnés à deux ans de prison (septembre 1921).

C'était la fin de la Trêve de Simla. Gandhi, que les brutalités gouvernementales déliaient de ses imprudentes promesses, prit fait et cause pour les frères Ali, considérés comme des martyrs. Le patient travail de dissociation entrepris par lord Reading se trouva perdu. Le bloc hindou-musulman se reconstitua et l'agitation reprit aussi violente qu'au lendemain d'Amritsar. Le Comité du Congrès des Indes, qui se réunit sur ces entrefaites à Delhi (novembre 1921), décida, sur la proposition de Gandhi, l'application intégrale de la « non-coopération », c'est-à-dire la désobéissance civile aux autorités britanniques.

Ce fut dans cette atmosphère de révolution que se produisit le voyage du prince de Galles. Le débarquement du prince à Bombay (17 novembre) donna lieu à une formidable émeute d'ouvriers et de « non-coopérateurs ». A Allahabad, Gandhi fut mieux écouté : au passage du cortège, les rues de la ville étaient entièrement désertes, pas un Hindou, pas un musulman n'ayant consenti à venir saluer le futur empereur. En vain le gouvernement fit-il jeter en prison deux des chefs du mouvement, Lajpat Raï et Motilal Nehru. Dans la plupart des grands centres, en dépit du déploiement de forces, la visite du prince dut être écourtée devant l'attitude menaçante de la population. C'était ainsi que jadis le tsar visitait ses bonnes villes.

La question turque, alors à l'état aigu, avivait la querelle. Sur ce terrain, extrémistes et modérés étaient d'accord. Le chef des Musulmans modérés, l'Aga-khan, fondateur de l'*All Moslem League*, essayait en vain de faire entendre raison à M. Lloyd George. Le vice-roi lui-même, lord Reading, crut devoir adresser au cabinet de Londres un télégramme demandant le respect du khalifat et l'intégrité du patrimoine turc (mars 1922). Mais M. Lloyd George,

devenu le dictateur de l'Europe, s'obstinait dans sa politique orientale. Il renvoya son ministre pour l'Inde, M. Montagu, coupable d'avoir rendu publique la lettre de lord Reading. Et le 10 mars 1922, il fit arrêter Gandhi, qui fut condamné à dix ans de prison.

*
* *

A l'étonnement des observateurs superficiels, l'arrestation du Mahâtma n'a été suivie d'aucun trouble sérieux. Ni émeutes, ni coups de main. Un calme surprenant. Ainsi la Russie après l'exil des chefs de la révolution de 1905. En réalité, le mouvement, comprimé en surface, se développe en profondeur, dans le domaine moral. Le *Swaraj* est en train de devenir une religion, la religion de 300 millions d'hommes. C'est ainsi que jadis ont mûri toutes les grandes révoltes de l'âme asiatique, l'Islam entre autres. Selon le mot du Père Lammens, l'islamisme de Mahomet fut surtout du panarabisme. Le panindianisme du *Swaraj* représente de même une furieuse réaction nationale, transportée dans le domaine de l'Absolu. Les pouvoirs politiques sont peu de chose devant ces lames de fond surgies du gouffre des siècles.

Il faut le reconnaître. Après une période d'européanisation relativement brève, l'Intelligence indienne et, derrière elle, l'Inde entière, reviennent au passé mystique et contemplatif de la race. Elles ne rompent pas seulement avec la domination européenne, mais avec la civilisation occidentale ou, selon la terminologie consacrée, avec le progrès. C'est là, dans l'évolution de l'humanité, un fait singulièrement grave. Déjà avec Tolstoï, puis avec le bolchevisme, l'Intelligence russe a, elle aussi, divorcé avec la civilisation occidentale et ramené le monde slave à ses origines asiatiques. Après les 130 millions de Russes, voici que les 217 millions d'Hindous rétrogradent vers le passé millénaire. Ce qu'on appelle en Russie communisme intégral n'est, à bien des égards, que le retour du Cosaque au temps des hordes scythiques et tartares. Et dans l'Inde, le Swaraj, suscité par la déclaration wilsonienne du Droit des peuples, ramène l'Inde au temps des *Vêdas*. De Gandhi à Rabindranath Tagore, des derniers théosophes à Ananda Coomaraswamy, tous les directeurs de la conscience indienne

se détournent de l'Occident. Il y a là un phénomène en profondeur qui rappelle ce qui se passa lors du déclin de l'hégémonie hellénique en Orient au cinquième siècle de notre ère, quand la Syrie et l'Égypte, rejetant la tutelle morale de la Grèce et de Rome, revinrent à la vieille culture araméenne et copte. Et ce découronnement intellectuel de l'hellénisme avait précédé de bien peu la chute politique de la domination byzantine...

*
* *

Notons d'autre part que les conséquences de la « débritannisation » de l'Inde se font déjà sentir dans la politique générale. L'hégémonie britannique en Orient est fonction de l'Empire indien. Que le pivot indien soit ébranlé, cette hégémonie est remise en question. De 1915 à 1919, le loyalisme de l'Inde et l'appoint de contingents indiens ont permis aux Britanniques d'abattre l'Empire ottoman, d'occuper la Mésopotamie, le Kurdistan, la Perse et la Transcaucasie. De 1919 à 1922, la « sécession morale » de l'Inde a largement contribué à leur faire perdre l'une après l'autre toutes ces conquêtes. C'est en partie parce qu'ils n'osaient plus compter sur leurs troupes indiennes en Perse et en Turquie, qu'ils ont dû renoncer au programme grandiose de lord Curzon. Enfin la campagne indienne pour le Khalifat n'a certainement pas été étrangère à la décision par laquelle le cabinet de Londres, *antérieurement au désastre grec*, a admis le principe de l'intégrité du patrimoine turc (conférence de Paris, 22 mars 1922) : avant même d'avoir obtenu sa propre libération, l'Inde, par son opposition tenace et son alliance avec l'Islam, a fait perdre à l'Angleterre la domination du moyen et du proche Orient...

René Grousset.

Poèmes

Premier Printemps.

Heure recommençante, arbres, léger feuillage,
Charme des mois nouveaux,
Qui ne laissez tomber qu'à peine un peu d'ombrage
De vos tendres rameaux,

J'aime par-dessus tout les nuances tissées
De cent sortes de verts
Qui viennent divertir à vos cimes pressées
Vos bourgeons entr'ouverts.

Ne vous hâtez point trop, arbres récents, d'éclore
Au soleil par milliers;
Ah! puissiez-vous longtemps en rester à l'aurore
De vos jours printaniers.

Déjà, même à travers votre jeune abondance,
Je vois peser là-bas
La chaleur indolente, et l'été qui s'avance
Nous quitter pas à pas,

Puis, dès l'été, la chute et le suprême automne
Où doit toute beauté
Disperser promptement la mortelle couronne
De sa maturité.

Puisque vous ne sauriez durer plus d'une année;
Puisque votre destin
Ne connaît comme nous qu'une seule journée
Et qu'un même matin;

Vous qui du moins, après avoir fini votre âge,
Allez reverdissant,
Tandis que toujours plus nous subissons l'outrage
De ce front vieillissant,

A votre mol éclat combien mon cœur préfère
Ce timide moment
Qui n'est pas tout à fait ni la saison première
Ni l'hiver inclément.

Une brume insensible alors à votre écorce
Hésite et transparaît;
Vous n'êtes que promesse, attente, faible force,
Pressentiment secret.

Vous retardez ainsi la pointe encor lointaine
Du rapide printemps;
Ainsi, vous balancez la lenteur incertaine
Et la fuite du temps.

Autant en emporte le vent.

Le jour est couleur de jonquille;
Un sillage pourpré,
D'un feu de roses diapré,
Sous les vagues scintille.

Si limpide, à fleur de rocher,
Si proche qu'il te semble,
De la main et des yeux ensemble,
Que tu vas la toucher,

Penchante à demi sur la rade,
Dans le matin nouveau,
A peine, au sommet du coteau,
S'éveille la bourgade.

Il n'est pas jusqu'à ce moulin,
Et sa voile inutile,
Qui ne reste encore immobile
Sur l'azur opalin

Où pas une brise ne bouge
Pour délivrer ses bras,
Ni ventiler même tout bas,
Maison blanche et toit rouge,

Ce troupeau de foyers serrés
Qui, vers la cime étroite,
De la pente toujours plus droite
Gravissent les degrés.

Sans regrets et sans résistance,
Ne ferait-il pas bon
Là-haut poursuivre à l'abandon
Une lente existence?

Tu n'y nourrirais de désirs
Que l'ombre et la lumière
Où va la saison printanière
Partager ses loisirs,

Et, le soir, de cette terrasse
Qui regarde la mer,
Légère comme un souffle d'air,
Qu'une voile qui passe.

Pourtant, qu'ils sont déjà nombreux,
Ces endroits de la terre
Où, las de ton propre mystère,
O cœur aventureux,

Tu voudrais, ne fût-ce qu'une heure,
Faire halte, et changer,
Partout à toi-même étranger,
Pour une autre demeure,

Le poids du sort quotidien
Qui te suit à la trace,
Et jamais, quel qu'il soit, n'embrasse
Le meilleur de ton bien.

Mais l'abri du mur, et la treille
De transparent muscat,
Qui tord un sarment délicat
Sur la tuile vermeille;

La sueur du verre irisé
A la fraîcheur laiteuse
Où flotte l'âme capiteuse
De l'arome anisé;

Ce n'est pas cette fois encore
Que leur charme, et le pain
Par la meule tiré du grain
Qu'on lui porte à l'aurore,

Tu le goûteras, ni l'amour
Qui t'attendait peut-être,
Sous le pampre, sans te connaître,
Sur la fin d'un beau jour.

Va, reprends ta vaine amertume
Et ton cours décevant;
Autant en emporte le vent,
Et la mer, et l'écume.

François-Paul Alibert.

Stendhal en 1814

(d'après des documents inédits)

Le 26 décembre 1813, M. de Beyle, auditeur au Conseil d'État, adjoint aux Commissaires des guerres, inspecteur du Mobilier et des Bâtiments de la Couronne, revenant de sa chère Italie, où il était allé se remettre de la « fièvre nerveuse accrochée dans son intendance de Sagan » et surtout revoir Angela Pietragrua, recevait brusquement l'ordre d'accompagner à Grenoble, sa ville natale, le vieux sénateur comte de Saint-Vallier que l'Empereur venait d'y nommer Commissaire extraordinaire, avec pleins pouvoirs pour « organiser la défense nationale ».

Les circonstances, on le sait, étaient critiques et déjà presque désespérées. Le territoire venait d'être envahi. A l'heure où Stendhal courait la poste sur les routes de Bourgogne, le général autrichien comte de Bubna s'emparait de Genève, d'où il poussait des partis sur Grenoble et sur Lyon... M. Arthur Chuquet, dans son précieux volume sur *Beyle-Stendhal*, a retracé une partie du rôle que le futur écrivain a joué dans cette courte mais pénible campagne. Il a publié la correspondance du comte de Saint-Vallier avec les ministres de la Guerre et de l'Intérieur — correspondance qui est tout entière de Beyle et non seulement de sa main, mais de son style et de sa pensée. Le chef de Stendhal n'était qu'un homme du monde aimable et spirituel. Jean-Denis-René de La Croix de Chevrières, comte de

Saint-Vallier, appartenait à une ancienne famille du Dauphiné, distinguée par de grands emplois, de nobles alliances et de hautes dignités. C'était là son titre principal au choix dont il venait d'être l'objet. Dans une heure de trouble et de désarroi, son nom, sa personne, ses relations pouvaient ramener à l'Empire l'aristocratie de sa province et réaliser devant l'ennemi l' « union sacrée ». Cette espérance ne devait du reste pas être déçue. Mais l'Empereur ne pouvait se faire aucune illusion sur la valeur de son envoyé. Cette valeur, ni au point de vue militaire, ni au point de vue civil, le comte de Saint-Vallier n'avait recherché l'occasion d'en donner la preuve. Maréchal de camp avant la Révolution, il n'avait pas servi depuis l'ancien régime. L'Empire en avait fait un sénateur, sinécure dorée qui n'aurait pu, quand bien même il l'eût désiré, l'initier à la pratique des affaires. Le plaisir semble avoir été sa principale étude. Il avait appartenu dans sa jeunesse, avec l'oncle maternel de Stendhal, Romain Gagnon, à cette élite galante de don-juans grenoblois que l'on appelait alors les « roués ». A cinquante-huit ans, on peut admettre avec Henri Brulard qu'un tel homme dût être plutôt fatigué et même « absolument sans énergie » (1).

A ce personnage surtout décoratif, il fallait adjoindre un collaborateur jeune, capable, entreprenant, et l'auditeur de première classe au conseil d'État Beyle, qui venait de faire dans l'intendance les campagnes de Russie et de Silésie, qui avait été et demeurait candidat à une préfecture, Beyle, dans toute la vigueur de ses trente et un ans, patronné par un homme aussi influent que le comte Daru, avait fort bien pu apparaître comme ce factotum indispensable. Il a raconté lui-même, dans la fameuse préface de la *Vie de Napoléon*, qu'avant son départ, l'empereur l'avait reçu et lui avait donné en personne ses instructions détaillées. Est-il certain qu'il n'y ait eu là de sa part qu'une vantardise, comme M. Chuquet l'a supposé? Observons-le : Beyle n'était pas si indigne d'une telle faveur, il n'était pas si fort au-dessous de son chef dans la hiérarchie spéciale et d'ailleurs éphémère qui venait d'être créée, puisqu'il devait contresigner tous ses arrêtés...

Ce qui est sûr, c'est que, vite accablé par son rôle de

(1) *Vie de Henri Brulard*, éd. Champion et Debraye, t. II, p. 319.

proconsul, M. de Saint-Vallier se déchargea entièrement sur son « brillant second », non seulement de sa correspondance, mais de toute l'immense tâche administrative que l'on n'avait pas craint de lui confier. Du 6 janvier au 15 mars 1814 on peut bien dire que ce fut Beyle qui fit tout, le préfet de l'Isère — un des meilleurs de l'Empire pourtant, le baron Fourrier — mesurant sans doute mieux que lui l'étendue du désastre et la vanité des expédients que l'on tentait pour le conjurer, a peut-être mérité le reproche de mollesse que lui adressa plus tard l'irascible écrivain. L'extraordinaire activité dont le futur romancier dut faire preuve avait à s'exercer dans tous les domaines et le manque de ressources était complet : il n'y avait ni hommes, ni argent, ni armes, ni munitions. Il fallait former les gardes nationales, amalgamer avec les débris des armées d'Espagne et d'Italie les rares soldats des dépôts et les malheureux conscrits qui, engagés seuls, ne purent d'abord que lâcher pied. Il fallait réclamer des fusils à Lyon ou à Saint-Étienne, réquisitionner le plomb, fabriquer les cartouches, faire rentrer les impôts, rassurer les populations, combattre les agents des Bourbons et couper court à la campagne de « défaitisme » dont on peut dire qu'ils profitaient plutôt qu'ils ne la suscitaient, tant les esprits étaient las et le pays épuisé.

Ce sont donc d'éminentes, d'exceptionnelles qualités d'administrateur que Beyle dut déployer — qualités imprévues, semble-t-il, chez le jeune homme prétentieux et fantasque, analyste obstiné de lui-même, le voyageur et l'amateur d'art encore très ignorant, quoique très fin, le soupirant candide et fat des faciles beautés milanaises, que nous ont révélé les séries diverses du *Journal* et la *Vie de Henri Brulard.* Mais ce personnage, cet homme intérieur qui nous est maintenant familier, les contemporains le soupçonnaient-ils? Ils ne voyaient sans doute en « monsieur de Beyle » que le jeune fonctionnaire impérial de mise recherchée, important, ambitieux et tranchant à la façon du maître, souvent courbé, d'ailleurs, sous le poids d'un énorme travail, c'est-à-dire l'homme que nous avons aujourd'hui le plus de mal à nous représenter. C'est le fonctionnaire, l'aspirant préfet et le patriote qui se montre à nous en 1814 lorsque, tout ému du péril couru par le pays, il se dépense sans compter pour repousser l'invasion et se hausse parfois jusqu'à l'héroïsme :

« Ce fut peut-être, a dit avec raison M. Arthur Chuquet, le moment le plus noble et le plus intéressant de la vie de Beyle, et c'est de ce moment qu'il a le moins parlé » (1). Rien, en effet, n'est plus curieux : cet homme qui nous a conté par le menu toute sa vie, sans nous laisser ignorer une seule de ces prouesses qu'il appelait des « victoires », sans même nous faire grâce de certaines de leurs fâcheuses conséquences, s'est borné à quelques mots insignifiants dès qu'il s'est agi de son rôle dans cette période tragique. C'est à peine s'il rappelle qu'il avait le « feu sacré », qu'il ne songeait qu'à repousser l'ennemi et que lui, si friand pourtant d'histoires de femmes, écoutait alors d'une oreille distraite celles que lui contait M. de Saint-Vallier (2).

Cette période de sa vie qui lui fait le plus d'honneur se trouve ainsi de beaucoup la moins connue ; elle gagnera certainement à l'être d'une manière plus complète. M. Chuquet nous laisse à l'instant où, malade, mais surtout las, dégoûté des railleries de ses compatriotes, qui ne lui pardonnent pas d'avoir mis la particule devant son nom, Beyle est prêt à abandonner son poste et demande la permission de rentrer à Paris. Sa lettre est du 22 février 1814. Le comte de Saint-Vallier, tout en rendant justice à ses efforts et à son mérite, ne peut qu'appuyer une requête fondée sur son état de santé. Mais les troupes françaises, après avoir évacué presque sans coup férir toute la Savoie et reculé jusqu'à l'ancienne frontière du Dauphiné, ont repris l'offensive. Sous l'énergique impulsion des généraux Marchand et Dessaix, que Beyle a contribué à faire placer à leur tête, elles réoccupent d'un coup la plus grande partie de la province perdue. L'auditeur au Conseil d'État qui, déjà, avait dû préparer l'évacuation de Grenoble, sent alors la fièvre le quitter. Le départ est ajourné, la fatigue s'évanouit. Plein d'ardeur, ignorant le repos, debout jour et nuit, le voilà qui ravitaille les troupes, forme les convois de munitions et dirige, en un mot, toute l'intendance de l'armée. En même temps que ce rôle militaire, il assume d'importantes initiatives civiles. Tansporté à Chambéry où le comte de Saint-Vallier se morfond, loin de son « aimable société de Grenoble », il y prend rapidement une série de mesures

(1) *Beyle-Stendhal*, p. 139.
(2) *Vie de Henri Brulard*, éd. Stryienski, p. 65.

contre les autorités savoyardes, dont certaines s'étaient compromises avec l'ennemi. Enfin, il se rend sur le front, à Carouge ; il a hâte de voir reprendre Genève et s'efforce dans ce but de procurer aux généraux les moyens matériels qui leur manquent. Lorsqu'il retourne à Paris, il peut croire l'ennemi repoussé, la France sauvée, la paix certaine.

Un grand élan d'enthousiasme, de ferveur patriotique, une juvénile dépense d'énergie, le déploiement soudain de facultés multiples, à la fois d'intendant militaire et de préfet, voilà donc ce qui distingue cette deuxième période, plus captivante encore que la première. Il nous reste à dire comment nous l'avons connue. Tous les documents qui la font revivre sont aux archives de l'Isère, dans les dossiers politiques de 1814, qui contiennent, entre autres, la correspondance des commissaires extraordinaires (1). Il y a là vingt à trente lettres ou rapports, arrêtés ou minutes d'arrêtés de la main de Beyle et tout entiers de lui, quoique la plupart du temps signés Saint-Vallier. Nous le retrouvons avec son écriture fine et penchée, souvent presque illisible, son orthographe capricieuse, son style décousu, ses redites, mais aussi avec la rapidité de sa pensée, la netteté de sa décision, et de plus, une expérience administrative, un sens politique tout à fait inattendus.

Après un Beyle hâtivement occupé d'assurer l'évacuation de Grenoble, requérant le général Marchand de « tenir le plus longtemps possible » sur les hauteurs de Domène (qu'il écrit Domaine), pendant qu'on déménage fébrilement les derniers canons et les derniers quintaux de poudre, nous voyons l'adjoint du comte de Saint-Vallier reprenant possession de Chambéry dans toute l'ivresse d'une victoire dont il ne pouvait soupçonner le caractère fugitif. Les lettres ou les courts billets qu'il échange chaque jour, souvent même plusieurs fois par jour, avec le préfet de l'Isère nous le montrent suivant et favorisant de tout son pouvoir les progrès de l'armée. Ces nouvelles du front, il prie parfois le baron Fourrier de les communiquer à sa famille, non à son père, avec qui pourtant il s'est réconcilié, mais presque toujours à M. Mallein, conseiller à la Cour, dont le fils Alexandre, contrôleur des contributions directes, épousera

(1) *Série Z*, 1814. Correspondance des ministres et des commissaires extraordinaires.

l'année suivante sa plus jeune sœur Zénaïde — la fameuse « Zénaïde rapporteuse » de la *Vie de Henri Brulard.*

Le 2 mars, à sept heures du soir, « M. de Beyle » signale dans la Haute-Savoie un engagement heureux qui va mener nos troupes jusqu'aux portes de Genève :

Le général Deseix [*sic*] a engagé hier une affaire en avant de Frangy. M. le général Marchand a blâmé cet engagement. On se battait avec acharnement et on n'était pas sans crainte, quand 1 500 hommes du général Bardet sont arrivés à Frangy, on ne peut plus à propos. Il y a lieu d'espérer le meilleur résultat de cette jonction. Le général Marchand demande 150 000 cartouches le plus vite possible.

Les lettres de Paris annoncent un armistice. Il y a à Barraux, assure-t-on, 700 quintaux de plomb venant de Pesay (?).

Le lendemain, 3 mars, nouveaux détails sur l'avance de l'armée. Les Autrichiens de Zeichmeister ont été battus à Saint-Julien :

Le 1er mars, à la suite d'un combat très vif près de Saint-Julien, nous avons fait 24 prisonniers à l'ennemi. Le général Bardet, après avoir pris de vive force le fort Lécluse, s'est établi à Farge (1), d'où il s'est mis en communication avec le général Marchand et a poussé des partis jusqu'à trois lieues de Genève. Le général Musnier a dû arriver ce soir à Nyon par le Jura, dont les neiges le retarderont peut-être un jour ou deux. Les Autrichiens, à la suite du combat de Saint-Julien, détruisent tous les ponts sur l'Arve. Ils n'ont plus que 50 hommes à Carrouge *(sic)*.

Je vous prie de faire publier ces nouvelles.

Le général Marchand demande aussi vite que possible des cartouches et des vivres. Le maréchal duc de Castiglione désire que tout ce qui est disponible à Grenoble soit emmenée *(sic)* en Savoye. Je vous prie, Monsieur le baron, de faire tout ce qui dépendra de vous pour l'exécution des mesures désirées par le général Marchand et le maréchal Augereau.

Je vous dirai pour vous seul que si nos troupes qui sont devant Carrouge *(sic)* ne prennent pas Genève, c'est faute de munitions. Prenez donc dans la vallée de l'Izère *(sic)* tous les moyens de transport pour nous *envoyer jour et nuit* des cartouches et des gar-

(1) Pour *Farges*, au nord-est de Bellegarde, sur la ligne de Gex.

gousses. C'est la dernière réquisition que votre département aura à fournir pour la guerre.

Ici se retrouve l'expérience du commissaire des guerres, qui a fait les campagnes de Wagram et de Russie :

Je vous prie, Monsieur le baron, de vous concerter pour le prompt transport des cartouches, des gargousses et des pièces, avec M. le baron Fiereck (1), sur l'activité duquel je compte beaucoup. Je vais expédier en poste au général Marchand toutes les cartouches existant à Barraux. Nos troupes n'ont de cartouches que *pour une heure de combat.* Vous sentez l'extrême urgence des transports. Invoquez le zèle des maires de la vallée [Envoyez-y un commissaire pour hâter les transports.] (2). Cent cinquante mille cartouches seraient à peine suffisantes, me dit le général Marchand, qui est réduit à s'applaudir de ce que l'ennemi, intimidé, coupe tous les ponts de l'Arve. L'ennemi, ayant à craindre d'être coupé par Ugines, Genève sera attaquée aussitôt l'arrivée de nos cartouches et gargousses. Il faudrait envoyer quelques caissons en poste jusqu'ici, d'où je les ferai filer de même sur Saint-Julien. Genève pris *(sic)*, nos troupes ont ordre de pénétrer en Suisse.

P.-S. — Je préviens MM. les maires de Barraux, Lambin et Chapareillan que probablement ils vont recevoir un commissaire par vous, pour mettre en réquisition les bœufs et chevaux pour transporter les cartouches, que, je pense, vous établirez des postes de bœufs et chevaux à

LUMBIN
CHAPAREILLAN

relais de poste, que les caissons marcheront jour et nuit.

Je pense, Monsieur le baron, que vous trouverez convenable de demander à M. Fiereck l'état : 1° de ce qu'il peut faire partir sur-le-champ ; 2° l'état de ce qu'il pourra faire partir tous les jours.

Vous en feriez prévenir vos relais et les caissons marcheraient jour et nuit jusqu'à Chambéry. Je vais organiser une mesure semblable dans le Mont-Blanc.

Nous sommes sûrs de l'activité de M. Didier, sous-préfet, vous pourriez peut-être l'envoyer comme commissaire dans la vallée. Il devra mettre une grande activité dans les transports, faire donner du vin aux conducteurs, de l'avoine aux chevaux, payer même ce

(1) Colonel d'artillerie en retraite, que Beyle avait fait remettre en activité.
(2) Ajouté de la main de Saint-Vallier.

qui est indispensable. Il faut bien se souvenir qu'on transporte de la poudre et être très prudent. J'écris aux maires que c'est le dernier effort que leur demandera la guerre et que nous allons pénétrer en Suisse. Vous requerrez, si c'est nécessaire, sur la rive gauche de l'Izère *(sic)*.

Saint-Vallier joint à cette lettre un billet personnel et autographe pour le préfet :

Croyez, mon aimable préfet que je regrette beaucoup Grenoble. J'habite le plus triste pays du monde. On n'y aime pas plus qu'il ne faut la France. Tout me paroît étranger à Chambéry. On y a commis des fautes graves pendant l'occupation des troupes autrichiennes et il paroît que beaucoup de gens croyoient retourner sous la domination du roi de Sardaigne. De là beaucoup de décorations étrangères, des titres, des actes répréhensibles. Je vous avoue que je suis embarrassé sur ce que je dois faire, mais il est des choses par trop fortes que je ne puis tollérer *(sic)*. Il me faudroit tout votre esprit pour me tirer de là...

Je vous écris ma lettre administrative ci-jointe que j'ai dictée à M. de Belle (sic), *il a une mauvaise écriture, mais bien de la facilité.*

Un autre billet de la main de Beyle, daté du lendemain 4 mars, montre combien toute l'initiative, en matière militaire comme, d'ailleurs, en matière civile, émanait de lui : son style bref, nerveux, précis, contraste étrangement avec les incertitudes et le ton plaintif de son chef :

Monsieur le Baron,

Je vous recommande de nouveau de tout employer pour nous faire arriver promptement des cartouches et des gargousses. Il faut prévoir le cas d'un engagement sérieux sur le bord du lac de Genève.

Je vous recommande particulièrement les soldats du train pour les 4 pièces de 12 que j'ai demandées. Au combat de Saint-Julien, l'ennemi en a montré 15 ou 20 de ce calibre, qui ont rendu inutiles nos pièces de 4. Hier à onze heures du soir, j'ai fait partir en poste les munitions arrivant de Barraux.

Je prie le brave colonel Fiereck de faire confectionner jour et nuit, s'il est possible, des cartouches et des gargousses. Faites partir chaque jour ce qui aura été confectionné la veille. Il faut prévoir un engagement sérieux sur les bords du lac. Je n'ai pas de nouvelles de notre petite armée aujourd'huy *(sic)*.

Recevez, etc.

En même temps, Beyle tranchait avec une extraordinaire promptitude le cas des autorités savoyardes qui s'étaient compromises ou qui avaient paru se compromettre avec l'ennemi. Cette affaire, qui semblait si épineuse à son chef, ne paraît pas l'avoir le moins du monde embarrassé. Par un arrêté en date du 4 mars, il statue d'abord sur le cas du maire de Chambéry, le marquis d'Oncieu, qu'il innocente ou qu'il excuse, après des considérants multiples, et qu'il maintient en fonctions (1).

Le Sénateur, etc.

Considérant :

1° Que la conduite des agents de l'administration qui ont opéré pendant l'occupation du département du Montblanc par l'ennemi doit être examinée sévèrement ;

2° Qu'il résulte de tous les renseignements pris sur la conduite de M. d'Oncieu aîné, maire de Chambéry, que ce fonctionnaire a obtempéré aux ordres du général ennemi baron de Zechmeister, dans ce qui a rapport aux subsistances et aux fonds qui devaient être appliqués à ce service,

Mais que M. d'Oncieu a refusé avec une énergie remarquable, en présence du général Zechmeister, de reconnaître comme gouverneur général nommé par le roi de Sardaigne le Sr de Sonnaz auquel le général en chef autrichien comte de Bubna donnait ce titre et qu'il avait ordonné de faire reconnaître en cette qualité,

Que le général Zechmeister ayant fait insérer dans le *Journal du Montblanc* une adresse du Sr de Sonnaz aux habitants de la Savoie, M. d'Oncieu a fait appeler le rédacteur de ce journal et l'imprimeur, les a blâmés d'avoir inséré une pièce aussi contraire à la fidélité qu'ils devaient à leur souverain. S. M. l'empereur Napoléon a fait retirer les exemplaires qui étaient déjà à la poste et en a fait brûler la totalité en sa présence.

Que M. d'Oncieu a répété plusieurs fois en public au général ennemi Zechmeister ce principe qu'il avait pris pour sa conduite : « Je suis militaire. Après avoir servi vingt-huit ans, je ne veux pas manquer à l'honneur. Jamais l'occupation d'un pays par un corps d'armée

(1) La minute originale de cet arrêté, tout entière de la main de Beyle, est sur un cahier de huit feuilles de grand format, papier vergé, dont quatre feuillets seulement ont été remplis. Écrits au recto et au verso, ils sont numérotés par Beyle de 1 à 7. Cette pièce est écrite d'un jet, avec quelques renvois à la marge et de peu nombreuses ratures.

quelconque n'a suffi pour délier les sujets du serment de fidélité prêté à leur souverain. »

Que la résistance pleine d'énergie apportée par le maire de Chambéry aux projets de levée du Sr de Sonnaz, projets dont l'exécution était impérieusement ordonnée par le comte de Bubna, a empêché la formation (1) de régiments savoyards.

Que, par suite de ce système de conduite, M. d'Oncieu a empêché quelques gens égarés d'arborer la cocarde bleue et la croix du ci-devant souverain de la Savoye *(sic)*, que le maire de Chambéry a empêché ainsi que les sieurs Delaunay [et d'Etiolaz] (2) et Sonaz *(sic)* fils, trouvassent des imitateurs parmi leurs compatriotes,

Que le général Zechmeister persistant dans le projet de faire des levées, le maire a présenté sur-le-champ sa démission, ce qui est constaté par la réponse du général ennemi (A).

La lettre A annonce un renvoi aux deux alinéas suivants, qui sont ajoutés en marge

A. Qu'il a refusé formellement de reconnaître le Sr de Sonnaz en sa prétendue qualité de gouverneur général de la Savoye *(sic)*, qu'il a arrêté tous les passeports délivrés par le Sr de Sonnaz au nom du roi de Sardaigne et présentés au visa de la mairie.

Que le prince de Löbenstein envoyé par le général Bubna pour installer le Sr de Sonnaz ayant fait appeler le maire pour convenir du mode de cette installation, celui-ci a représenté à cet envoyé, en présence du général Zechmeister (renvoi page 5), que cette installation aurait les suites les plus funestes pour le département, dans lequel elle allumerait la guerre (retourner au point B, page 4).

B. Que les justes reproches à faire au maire de Chambéry se réduisent à avoir pris des mesures pour rassembler des fonds destinés au payement *(sic)* des subsistances consommées par les troupes ennemies [que le maire, pour éviter que les Croates et autres soldats indisciplinés de l'ennemi ne pillassent ses concitoyens, a engagé une partie de sa fortune pour le payement des denrées qu'on leur distribuait dans les cazernes *(sic)*] (3).

Que si M. d'Oncieu a reçu chez lui, une seule fois, le général ennemi et ses officiers principaux, il a obtenu par ces égards, condamnables d'ailleurs, que l'ennemi renonçât au projet de s'emparer du

(1) Il y avait d'abord *levée*.
(2) Pour *De Thiollaz*. Ce nom a été barré.
(3) Passage biffé.

plomb et des sels existant à Moustier *(sic)*, projet d'une exécution d'autant plus facile qu'un négociant genevois était à Chambéry et offrait une somme de 47 000 francs payée comptant pour le prix des sels de Moustier, [et que c'est en gagnant la confiance du général ennemi que le maire l'a engagé à ne pas frapper les contributions de guerre dont il menaçait chaque jour] (1).

Que le général ennemi a plusieurs fois adressé de vifs reproches à M. d'Oncieu [au maire de Chambéry] (2) du peu d'égards qu'on témoignait à ses troupes et des propos qui étaient tenus, et que ce général a fini par faire braquer des canons sur la ville de Chambéry.

Que c'est à l'insu du maire que le général Zechmeister [a fait paraître quelques exemplaires d'une protestation signée de ces mots : le marquis d'Oncieux *(sic)*] (3).

Qu'enfin il résulte de tous les renseignemens que M. d'Oncieux *(sic)*, homme de la plus haute probité, a voulu par-dessus tout empêcher en Savoye le rétablissement du souverain qui avait renoncé à ce pays par un traité, et sauver ses concitoyens des vexations que les soldats ennemis auraient commises s'ils avaient été logés dans les maisons particulières [qu'il a engagé pour ce noble but une partie de sa fortune] (4).

Que l'ensemble de sa conduite doit faire pardonner quelques erreurs de détail, telles que d'avoir demandé des moyens aux maires ses collègues pour pourvoir à la subsistance de l'ennemi et d'avoir reçu chez lui une seule fois les officiers ennemis.

Qu'enfin M. d'Oncieux *(sic)* est environné de la reconnaissance de ses concitoyens.

Arrête :

Article 1er. — M. d'Oncieu aîné continuera à exercer ses fonctions de maire de la ville de Chambéry ; sa conduite est approuvée dans son ensemble.

Art. 2. — M. le préfet du Montblanc est chargé de l'exécution du présent arrêté, qui sera adressé à S. E. le ministre de l'Intérieur.

Après avoir réglé le cas du maire, Beyle tranche par l'arrêté suivant, celui du clergé :

(1) Ajouté en surcharge.
(2) Mots biffés.
(3) Passage biffé et remplacé par le suivant, d'une autre écriture : « a fait insérer diverses pièces dans le *Journal du département du Montblanc* ».
(4) Passage biffé.

Chambéry, le 6 mars 1814 (1).

Considérant que la haute piété de M. le baron Dessoles, évêque de Chambéry, et la pureté bien connue de ses intentions le met à l'abri de tout reproche relativement au *Te Deum* chanté dans la cathédrale de Chambéry pendant l'occupation du Montblanc par l'ennemi et aux mauvais conseils donnés par le clergé de la Maurienne aux conscrits qui passaient dans cette vallée.

Mais qu'il importe d'éloigner de ce respectable évêque les membres du clergé qui, au mépris de leur devoir et de leur serment, n'ont pas gardé à Sa Majesté la fidélité qu'ils avaient jurée,

Arrête :

ART. PREMIER.

Le Sr Détiolaz (2) [et Bigex cesseront] (3) s'abstiendront à compter de ce jour de ses [leurs] fonctions de grand vicaire dans l'étendue de l'évêché de Chambéry. Il quittera cette ville dans les vingt-quatre heures et se rendra à Lyon où il se présentera devant M. Saulnier, commissaire général de police, sous la surveillance duquel il est placé.

ART. 2.

Le Sr Rey, chanoine honoraire, qui se trouve actuellement en surveillance à Chambéry, se rendra également à Lyon, sous la surveillance de M. le commissaire général de police.

ART. 3.

Le Sr Bigex s'abstiendra à compter de ce jour de ses fonctions de grand vicaire dans l'étendue du département du Montblanc. Il se rendra à (4)..., où il aura à se présenter tous les jours à M. le maire, sous la surveillance duquel il est placé.

[ART. 4 (5)].

[Le sieur Lazzari, qui a paru à Chambéry avec la croix de l'ancien souverain de la Savoye, *(sic)*, pendant l'occupation du Montblanc par l'ennemi, se rendra dans les vingt-quatre heures (6) à Lyon, où il restera à la disposition de M. le commissaire général de police.]

(1) Minute de la main de Beyle.
(2) Pour *De Thiollaz*.
(3) Mots biffés.
(4) En blanc dans le manuscrit.
(5) Article barré.
(6) Il y avait d'abord « sera conduit par la gendarmerie ».

ART. 5 [4].

Les autorités civiles et militaires de la 7e division militaire sont chargées de l'exécution du présent arrêté, qui sera adressé à LL. EE. les ministres de la Police générale et des Cultes.

Saint-Vallier-Beyle informe ensuite par la curieuse lettre suivante l'évêque de Chambéry des mesures qu'il vient de prendre

Chambéry, le 6 mars 1814.

MONSEIGNEUR,

C'est avec le plus profond regret que je me suis vu forcé de prendre l'arrêté que je vous envoye *(sic)* ci-joint. Il est très essentiel au bien de la religion, monseigneur, que vous choisissiez de nouveaux grands-vicaires, parmi les membres les plus sages de votre clergé.

Le général commandant à Turin m'a mandé qu'il avait les plaintes les plus graves à former contre les curés de la Maurienne. Tous les rapports sont à leur charge.

Rapelez-les *(sic)* au sentiment de leur devoir et à l'exécution des serments qui les lient à notre souverain.

Agréez...

En communiquant ce même arrêté au duc de Rovigo, ministre de la Police, l'adjoint du commissaire extraordinaire ajoute d'intéressants détails et des justifications précises

A Son Excellence Monseigneur le ministre de la Police.

Chambéry, le 6 mars 1814.

MONSIEUR LE DUC,

D'après les renseignements que j'ai eu l'honneur de transmettre avant-hier à Votre Excellence et tous ceux qui me sont parvenus depuis, j'ai cru nécessaire au service de Sa Majesté de prendre l'arrêté dont copie est ci-jointe.

J'envoie en surveillance à Lyon MM. d'Etiolaz *(sic)*, grand-vicaire ; Rey, chanoire honoraire, déjà en surveillance ici, et le sieur Lazzari, qui a porté ici, pendant l'occupation, la croix de Saint-Maurice. C'est un mauvais sujet qui n'a jamais obtenu cette croix, il s'est servi de celle de son père. On l'accuse d'avoir invité le peuple, dans les rues de la ville, à baiser cette croix qui leur *(sic)* annonçait la fin de tous leurs maux. J'ai envoyé le Sr Bigex, aussi

grand-vicaire, en surveillance à La Tour-du-Pin, bourg de 2 000 habitants très tranquille et où nous avons un bon sous-préfet. Le Sr Bigex est animé du plus mauvais esprit, mais il s'est conduit pendant l'occupation avec une entière prudence. J'ai cru devoir mettre une nuance entre sa punition et celle des Srs d'Etiolaz et Rey. Le Sr d'Etiolaz ne se trouve point à Chambéry et est peut-être à Genève avec le curé de cette ville, qui a travaillé à faire déclarer la Savoye en faveur du roi de Sardaigne pendant l'occupation. Le Sr d'Etiolaz a porté par ses conseils le Sr Delaunay à trahir son souverain. Enfin c'est un des prêtres qui ont le plus contribué à donner au clergé de Savoye le mauvais esprit qui l'anime. Il est très probable que, dans l'opposition de M. d'Oncieux *(sic)*, maire de Chambéry, les curés seraient parvenus à fournir un régiment ou deux à M. le comte de Sonnaz, qui était à Chambéry gouverneur général au nom du roi de Sardaigne et qui y est mort la veille de notre entrée.

Je prendrai demain un arrêté pour faire venir au séminaire de Chambéry les sept à huit curés dons nous avons le plus à nous plaindre. Je laisserai au respectable M. Dessoles la faculté de les employer partout, excepté dans les cures d'où je les aurai tirés.

J'enverrai peut-être à Lyon un ancien officier au service du roi de Sardaigne auquel on a à faire les mêmes reproches, dit-on, qu'à M. Lazzari ; on est occupé à prendre des informations.

Enfin, j'ai fait arrêter et je vais faire passer à un conseil de guerre un paysan nommé *Foliet*, habitant aux Marches, près Chambéry, accusé et probablement avec raison, d'avoir répandu la proclamation de l'ennemi. Un espion arrêté par ordre de nos généraux arrivera aujourd'hui à Chambéry.

Il est très heureux pour nous que le général ennemi baron de Zechmeister n'ait pas eu plus d'activité et se soit laissé détourner du projet de lever des régimens en Savoye...

Dans le même temps qu'il règle les affaires civiles, Beyle continue à correspondre activement avec le quartier général et à suivre avec la plus grande attention les affaires militaires. Il écrit au comte Marchand :

Chambéry, le 6 mars 1814.

Monsieur le Comte,

J'ai vu ce matin un colonel ayde-de-camp *(sic)* de M. le ministre de la guerre qui a quitté Sa Majesté à Arcis-sur-Aube, qui a vu avant-hier M. le duc de Castiglione à Lons-le-Saulnier et qui va à Turin hâter l'arrivée de 8 à 10 000 hommes demandés à S. A. I. le prince Camille.

J'ai conclu de divers renseignemens qu'il m'a donnés que le maréchal Augereau a ordre de se rapprocher de Besançon et, pour peu qu'il y trouve jour, de marcher sur le pont de Bâle. Ce projet a, ce me semble, fait arrêter le mouvement du général Musnier, qui doit être arrêté dans ce moment à Moret *(sic)* (1).

Des lettres particulières de Paris feraient croire que Sa Majesté ne veut accorder d'armistice aux coalisés qu'autant qu'ils repasseront le Rhin. Dans ce système, l'armée de notre maréchal devrait hâter leur retraite en les inquiétant pour leurs derrières. Ce que le prince Camille pourra donner au brave maréchal Augereau passerait rapidement le Rhône et se porterait au nord de Lons-le-Saulnier.

D'après ces considérations, nous pourrions être exposés à Genève. Si on entre dans cette place, comme il y a lieu de l'espérer, il faudra peut-être songer à nous y bien garder, et peut-être même à résister à un coup de main du général Bubna.

Si l'on ne peut pas prendre Genève actuellement, on pourrait peut-être profitter *(sic)* dans quelques jours du passage près de cette ville du corps envoyé par le prince Camille et du détachement de 800 à 1 000 hommes que le vice-roi doit aussi nous envoyer.

Recevez, etc.

Le lendemain le préfet Fourrier reçoit la lettre suivante, toujours de la même source et de la même main :

Chambéry, le 7 mars 1814, à 5 heures.

Rien de nouveau sous Genève. On se tâte toujours. Hier on a tiré de Genève deux coups de canon sur Carrouge *(sic)* dont on est venu faire sur-le-champ des espèces d'excuses. Nous avons enfin des nouvelles de la division arrivant d'Italie.

Le général Wedel *(sic)* (2) qui la commande a écrit au commandant de Chambéry d'arrêter des domestiques, qui allaient le joindre à Turin. L'arrivée du général Wedel paraît très prochaine.

A ce bref billet est joint le post-scriptum suivant :

M. Beyle a l'honneur de présenter ses respects à M. Fourier et de recommander à l'obligeance de M. Lepasquier la lettre ci-jointe qu'une ordonnance pourra porter.

Rue de Bonne
Maison Lavalonne.

(1) Pour *Morez.*
(2) Pour *Vedel.*

Enfin, Beyle se rend sur le front. Le 8 mars, Saint-Vallier informe le préfet de l'Isère qu'il a fait partir « ses deux auditeurs » (Beyle et Delamarre) pour le quartier général : « Ils seront de retour de Carrouge *(sic)* demain, ajoute-t-il, et j'aurai par eux des détails intéressants sur les projets de nos généraux. »

Le séjour de Stendhal au Q. G. fut plus long que Saint-Vallier ne le présumait. Notre homme ne paraît avoir été de retour à Chambéry que le 12 mars et il devait en repartir presque aussitôt pour Paris. En mandant au préfet Fourrier que son « exil » de Chambéry allait prendre fin, le sénateur commissaire extraordinaire lui faisait, en effet, prévoir le départ prochain de son auditeur préféré, à la valeur et aux services duquel il rendait spontanément un nouvel et dernier hommage : « Je crains, disait-il, de ne vous pas ramener M. de Belle *(sic)*; il a une si grande envie de retourner à Paris que je seret *(sic)* obligé de lui en laisser la faculté. Ce sera une grande perte pour moi, qui ne sera pas remplacé par M. Sirot, sous-préfet de Chambéry, que je prendret *(sic)* probablement pour remplacer M. de Belle. »

Du séjour de Stendhal sur le « front de Savoie », il nous reste un document unique, mais des plus curieux : c'est un récit, destiné à la propagande, des atrocités commises par les Autrichiens. A la demande du comte de Saint-Vallier, il parut en tête du *Journal du département de l'Isère*, dans le numéro du mercredi 13 mars 1814. On ne reconnaît pas dans ce morceau d'éloquence abondant, parfois surchargé d'épithètes, la précision et la sécheresse voulue qui sont les caractéristiques habituelles du style de Stendhal. Il semble que sur un thème original assez sobre, on ait brodé une riche guirlande d'adjectifs, bien dans le goût du jour et destinés à porter sur l'opinion. Est-ce Beyle lui-même qui s'est chargé de ce soin? On pourrait le croire — n'était-il pas l'écrivain en chef de la troupe? Cela donnerait une idée assez imprévue de sa souplesse, mais M. Paul Arbelet a déjà démontré que Stendhal n'était pas incapable de ces corrections à la Chateaubriand qui arrondissent une phrase et la rendent plus harmonieuse. Quoi qu'en décident les Aristarques, le futur auteur de *la Chartreuse* a officiellement assumé, avec son collègue Delamarre, la paternité de ce récit, tout vibrant d'une patriotique indignation. C'est très probablement le premier échantillon de la prose

de Beyle que ses compatriotes aient eu l'occasion de lire :

Extrait du rapport adressé le 10 mars à M. le comte de Saint-Vallier, commissaire extraordinaire de Sa Majesté dans la 7e division militaire, par MM. de Beyle et Delamarre, auditeurs attachés à la commission extraordinaire et envoyés en mission au quartier général de l'armée de M. le comte Marchand.

Monsieur le Comte,

Notre imagination, frappée des tristes récits que nous avons entendus pendant cette tournée sur la manière atroce et barbare avec laquelle l'ennemi s'est comporté durant le séjour qu'il a fait dans cette partie de la 7e division et au moment surtout où il a été forcé de l'abandonner, nous en retrace encore trop vivement les affreux détails pour que nous ne cherchions pas à vous les faire connaître et à vous intéresser en faveur de ces malheureux habitans qui ont eu trop long-tems à en souffrir.

Vous aurez occasion de remarquer, monsieur le comte, que si cet ennemi farouche, pour sa propre sûreté et dans la crainte d'irriter une trop grande masse d'individus rassemblés, conserve encore dans les grandes villes quelques ménagemens et ne se livre pas à tous les excès, il s'en dédommage amplement dans les bourgs, dans les hameaux où ses cruels soldats, ne connaissant plus de freins, s'abandonnent sans réserve à toute la férocité de leur caractère.

Il n'est d'ailleurs peut-être pas inutile de faire voir à quelques personnes égarées s'il en est encore d'assez simples et d'assez crédules pour ajouter foi aux promesses trompeuses des chefs de Croates, de Kalmoucks et autres barbares, ce qu'elles doivent en attendre et de leur montrer quelle est la confiance que doivent inspirer leurs vaines protestations d'amitié et de générosité. Alors, que ces personnes viennent, qu'elles lisent, qu'elles écoutent, elles frémiront bientôt.

Nous les prévenons avant tout que nous n'écrivons pas d'après de simples paroles, de stériles discours, mais bien d'après des faits, des preuves dont l'authenticité ne peut être mise en doute, puisqu'elle est constatée par la signature des maires et des principaux habitans de ces mêmes communes où les événemens se sont passés.

Le rapport signale d'abord trois méfaits commis par les Autrichiens dans la commune de Thoiry : le maire et un habitant sont maltraités l'un à coups de crosse, l'autre à coups de sabre ; un conseiller municipal est complètement

dévalisé, dépouillé de son portefeuille, de sa montre et de ses vêtements.

A la même époque et pour se venger apparemment de la honte qu'ils ressentaient de leur défaite à Saint-Julien où, occupant des positions superbes et pourvues d'une nombreuse artillerie, ils ne purent résister à l'impétuosité et à la valeur de nos jeunes conscrits, ils mirent en se retirant toute la commune au pillage et incendièrent tous les meubles et effets qu'ils ne purent emporter. Les maisons appartenantes *(sic)* au sous-préfet de Thonon et au Sr Pinet, boulanger, sont celles qui ont le plus souffert ; il n'y est rien resté.

Le Sr Roussey, fils d'un notaire très estimé des environs de Carouge, étant allé voir sa belle-mère dans un village voisin encore occupé par l'ennemi, est arrêté comme espion et conduit au commandant de la troupe, homme dur et féroce. Celui-ci l'interroge, n'écoute pas ses raisons et ordonne qu'aussitôt il soit fusillé. Le malheureux jeune homme, bien innocent du crime qu'on lui impute, voyant qu'on ne veut rien entendre pour sa justification, cherche au moins à obtenir de la pitié de son juge ce qu'il n'espère plus de sa justice ; il se jette à ses pieds, les mouille de ses larmes et lui demande grâce ; mais tout est inutile, le barbare demeure inflexible, le repousse et fait exécuter à l'instant la sentence fatale qu'il a prononcée.

Enfin, monsieur le comte, les femmes, les enfans en bas âge, les êtres faibles et sans défense n'ont pas été même à l'abri des insultes et des menaces de ces forcenés. Plusieurs d'entre eux, logés à Carouge chez Mme H..., femme du commissaire des guerres, l'ont si fort épouvantée, en la menaçant, à différentes reprises, de la faire périr, elle et ses trois petits enfans, uniquement parce que son mari était employé dans l'armée française, que cette dame n'a pu résister à de si violentes secousses, et est tombée dans un état de dépérissement tel qu'il fait craindre pour ses jours.

Mais il est tems, monsieur le comte, de détourner vos yeux d'un tableau aussi triste et de mettre fin à l'énumération de tant d'horreurs. Ce n'est pas qu'il ne nous en reste beaucoup à dire, mais nous vous les épargnons, persuadés que celles-là suffisent pour vous affliger profondément et vous faire, comme nous, gémir sur le sort des malheureux habitans de notre belle France qui n'ont pu être garantis de l'invasion de l'ennemi.

Si quelque chose dans la mission que vous nous avez confiée a pu nous consoler des tristes spectacles qu'elle nous offrait à chaque pas, c'est de voir avec quel zèle et quel empressement les habitans des départemens du Mont-Blanc et du Léman accueillent nos troupes,

les reçoivent et leur portent tout ce qui peut leur être nécessaire, soit pour leur subsistance, soit pour les aider à supporter plus facilement les fatigues et les privations auxquelles elles sont naturellement exposées dans une saison aussi rigoureuse. Ils sont bien persuadés que d'elles seules dépendent aujourd'hui leur sûreté, la conservation de leurs biens et enfin leur tranquillité, aussi nous croyons pouvoir vous assurer qu'il est désormais inutile de le leur faire sentir et demeurons convaincus que l'Empereur n'a nulle part des serviteurs plus dévoués et la France de plus braves défenseurs.

Agréez, monsieur le comte, l'assurance de notre profond respect,

Signé : De Beyle et Delamarre.

Pour extrait conforme :

Le comte de Saint-Vallier.

Au moment où cet article paraissait, Beyle partait pour Paris. Quel était l'objet de son retour précipité? Il espérait évidemment recevoir la récompense qu'il sollicitait depuis si longtemps, non pas seulement la croix, que M. de Saint-Vallier avait demandée pour lui, mais la préfecture qui lui avait été promise et qu'il avait manquée l'année précédente. Il l'a raconté lui-même : « En 1814, j'allais être nommé préfet du Mans » (1). La protection du comte Daru n'avait pas cessé de l'accompagner. Bien qu'il en ait eu un instant la crainte, ses escapades, son long congé en Italie, trois ans plus tôt, n'avaient nullement refroidi à son égard ce parent et ce patron fidèle. Le secrétaire d'État impérial, ministre de l'administration de la guerre, avait manifesté sa sollicitude pour lui dès le début de sa mission à Grenoble et nous en trouvons une marque dans le post-scriptum autographe qu'il ajoutait à une lettre adressée par lui à M. de Saint-Vallier : « Permettés, monsieur le comte, que j'ajoute ici les remerciemens que je vous dois pour les bontés dont vous honorés M. Beyle » (2).

Plus tard, dans une de ces notices biographiques destinées surtout à justifier des demandes de places ou de décorations, Beyle a prétendu que son retour avait eu un tout autre but. Il serait rentré de désespoir, parce qu'il voyait bien qu'il

(1) *Vie de Henri Brulard*, éd. Stryienski, p. 274.

(2) M. Beyle et non M. de Beyle. On a dit que c'était le comte Daru qui avait imposé la particule à son protégé. On peut voir là une preuve du contraire.

n'y avait rien à faire et que les généraux étaient décidés à ne pas prendre Genève. Il a même parlé de trahison. C'est là une explication arrangée après coup. Le général Marchand était un des meilleurs divisionnaires de la Grande Armée et bien que son état de santé l'eût amené à se retirer momentanément dans sa famille, il fut bien loin de faire preuve de mollesse ni de mauvaise volonté. Si Beyle affecta par la suite de lui préférer Dessaix, c'est sans doute que ce dernier était plus libéral et surtout plus bonapartiste. Il est vrai que ce général était plus audacieux que son chef, mais cette qualité était poussée chez lui jusqu'au défaut .Elle lui fit commettre des fautes graves, comme celle que Beyle avait relevée lui-même et qui lui avait attiré le blâme de Marchand à Frangy. Plutôt qu'à leur attitude en 1814, l'hostilité de Beyle envers Marchand et Fourrier ne tient-elle pas à celle qu'ils eurent l'année suivante, au retour de l'île d'Elbe, lorsque, malgré la défection déjà complète des troupes, ils refusèrent de livrer Grenoble à Napoléon et préférèrent s'en aller plutôt que de se rallier à lui? On n'oublie pas combien, chez Stendhal, la rancune politique — sans parler de la rancune personnelle — était vive et tenace.

Quoi qu'il en soit, lorsque, entre le 15 et le 20 mars 1814, l'auditeur au conseil d'État roulait sur la route de Paris, il se berçait des plus folles illusions. Ignorant les défaites de l'Empereur à Laon et à Arcis-sur-Aube, et la marche générale des alliés sur Paris, il pouvait croire que ses vœux allaient être bientôt comblés et sa préfecture « décrochée ». Il s'attendait à la conclusion de la paix que les plénipotentiaires alliés discutaient à Châtillon avec le duc de Vicence. Mais le 18 mars, les alliés avaient rompu les pourparlers et, le 31, leurs armées s'emparaient de Paris. Stendhal, comme on sait, n'arriva dans la capitale que pour assister à leur entrée.

La chute de l'empire portait à ses ambitions un coup mortel. On se souvient que, malgré son « adhésion empressée » à l'abdication de Napoléon, et les démarches qu'il ne craignit pas de faire plus tard, invoquant même, dans le besoin, le dévouement de son père à l' « auguste maison de Bourbon », la Restauration refusa toujours de l'employer. C'est ainsi que, rejeté vers le tourisme et la littérature, M. de Beyle, d'aspirant préfet, devint M. de Stendhal écrivain. Pouvons-nous le regretter?

PAUL BALLAGUY.

Un solécisme par ministère d'huissier

Nous attendions une nouvelle lettre de M. Nordmann mécontent. Nous l'avons reçue. Nous attendions aussi, avec une tranquille certitude, que la correspondance de ce professeur de style, de ce redresseur de prétendues fautes de français, nous apportât un solécisme. Le voici. Quand on se mêle de corriger les autres, on ne doit pas s'embrouiller dans les singuliers et les pluriels. On ne doit pas écrire : « La majorité... se sont. » Il aurait fallu, pour que la phrase fût correcte : « Les professeurs, en majorité, se sont... »

Nos lecteurs étaient déjà renseignés sur les procédés de M. Nordmann qui sollicite *un article au nom de relations courtoises et impose ensuite des réponses au nom de la loi. On sera en outre édifié sur sa syntaxe : il lui restera la ressource de la faire approuver par les tribunaux. Quant à ses autres imputations, il nous suffira de les dédaigner. Le débat est clos pour nous et nous ne nous laisserons pas entraîner dans une nouvelle discussion.*

(N. D. L. D.)

Monsieur le Directeur,

Si cette histoire vous amuse... Je me vois contraint de répondre par une nouvelle mise au point à votre nouvelle agression. Je ne soupçonnais pas qu'il s'agissait de préparer celle-ci lorsque vous me faisiez demander par votre avocat l'autorisation (que j'accordais aussitôt) de retarder jusqu'à votre numéro du 1er juin l'insertion de ma réponse. Étais-je assez naïf ! Votre nouvel article appelle des rectifications de fait. Voici les plus urgentes : Votre récit de ma conversation de fin 1921 avec M. Bainville n'est pas, comme vous l'imprimez, « exactement semblable » à ma version. Sur ce point, sur le sens de cette conversation et sur diverses autres allégations publiées par vous, les rectifications nécessaires ont été faites dans la plaidoirie de mon éminent avocat et ami Me Paul Weill, dans le réquisitoire de M. l'avocat général Mancel et dans l'arrêt de la Cour. Ces derniers documents, que je ne peux reproduire dans la présente réponse, limitée légalement à deux cents lignes, sont à la disposition de vos lecteurs qui seraient soucieux d'être vraiment renseignés.

Vous publiez une lettre où je suis attaqué, signée d'un certain M. Darmois, de Nancy, dont le nom ne m'était auparavant jamais parvenu. Il s'érige en censeur des hommes de science, en régent de la moralité universitaire avec une autorité assurément justifiée par l'éclat de ses découvertes et de sa notoriété. Il répondra devant les tribunaux de cette lettre diffamatoire et, avec ou sans sa permission, nous invoquerons de nouveau la loi, suprême sauvegarde jusqu'à nouvel ordre de l'honneur des citoyens ; mais je ne résiste pas à l'envie d'empiéter sur l'espace restreint qui m'est imparti pour reproduire après vous cette phrase de M. Darmois :

« *Lorsque le critique reste dans le domaine des faits et des raisonnements logiques, mathématiques ou autres, les erreurs qu'il relève et établit avec évidence ne peuvent entraîner de discussion. Il reste seulement à l'auteur critiqué le droit de s'excuser ou de se taire.* » Un polyglotte de mes amis m'a traduit en français ce texte qui signifie : « Lorsque moi, Darmois, ou quelqu'un des miens, a émis du haut de son infaillibilité une opinion qu'il déclare évidente, celui qui est d'un avis contraire n'a « que le droit de s'excuser ou de se taire » (*sic*).

Admirable conception de cette « libre discussion », derrière laquelle on se cache pour dresser une petite cabale !

Mais *paulo majora canamus*. Vous publiez une « protestation » qui me vise. Son texte, tel qu'il a été versé aux débats et lu au tribunal, diffère de celui qui a été soumis aux signataires. Un de ceux-ci, M. Houllevigue, m'a spontanément signalé une de ces divergences qui porte sur un point important. M. Darmois s'est chargé de faire circuler ce texte et de le faire parvenir jusqu'au tribunal A quel moment et par qui a-t-il été falsifié ?

En ne faisant circuler que dans les Facultés de province *exclusivement* cette « protestation » afin qu'elle fût ignorée de moi avant l'audience où elle devait produire un effet irrésistible sur les magistrats, en se gardant — dis-je — de faire circuler ce factum à Paris, ses auteurs ont jugé eux-mêmes leur procédé plus sévèrement que je ne saurais le faire.

M. l'avocat général Mancel a fait justice de cette « protestation » dont il a souligné le caractère intempestif et injustifié. J'ai été presque peiné d'entendre cette leçon de rectitude logique et de méthode scientifique tomber de la chaire d'un haut magistrat sur la joue des auteurs de cette machination.

La majorité des professeurs des Facultés des sciences de province se sont refusés, malgré la pression exercée sur eux, à s'y associer ; elle n'émane donc que d'une minorité, et qui a été trompée ainsi qu'on va pouvoir en juger. Nombre de ceux dont on avait surpris la signature (par des moyens qu'on appréciera d'après ce qui va suivre) et dont vous avez publié les noms, ont désavoué leur protestation après avoir connu les faits ; je rends hommage à leur courage et à leur loyauté.

L'espace me manque, hélas ! pour donner ici le texte de tous ces désaveux et des appréciations très nettes que beaucoup de ceux qu'on avait vainement tenté d'associer à la chose ont émis sur le procédé employé à mon égard. Choisissons donc au hasard. Sur la liste des signataires que vous avez publiée, les trois premiers noms sont ceux de MM. Rouyer, Verain et Muller. Or, voici ce que m'ont écrit MM. Rouyer et Muller :

« Je considère comme un devoir élémentaire de vous assurer que, mieux informé, je regrette d'avoir signé un peu légèrement une protestation sur le sens de laquelle je m'étais

mépris. — Rouyer, professeur à la Faculté des sciences d'Alger. »

« J'ai pu constater que j'avais été induit en erreur sur le sens exact de la protestation dont il s'agit et si j'avais connu, alors qu'on me l'a présentée, les faits tels que vous les relatez, je ne l'aurais évidemment pas signée. — Muller, professeur à la Faculté des sciences d'Alger. »

Voici quelques autres témoignages :

« Quand j'ai été invité à signer la pétition qui motive votre lettre, il m'a été dit que les droits de la critique allaient être violés... Malgré une certaine répugnance, due à mon ignorance de ce dont il s'agissait vraiment, j'ai eu la faiblesse de céder à un mouvement de camaraderie et d'utiliser la plume qui m'était tendue. Je le regrette vivement ; on poursuit à tout âge son éducation. — Cotte, professeur à la Faculté des sciences de Marseille. »

« La « protestation » que j'ai signée de très bonne foi va précisément contre le but que j'avais en vue en la signant. Ma conclusion est simple et très catégorique : il m'est impossible d'admettre que quelqu'un, attaqué dans une revue ou un journal, n'ait pas le droit de répondre sur le même ton à celui qui l'a attaqué. Par conséquent, veuillez considérer ma protestation comme nulle en ce qui vous concerne. — Daniel, professeur à la Faculté des sciences de Rennes. »

« Je ne résignerais plus la « protestation » en question. — P. Weiss, professeur à la Faculté des sciences de Strasbourg. »

« Vous ne faites, en agissant comme vous l'avez fait, qu'user du droit que chacun possède, *d'exiger* une « insertion de réponse quand *on l'a refusée* à une demande courtoise. — Couvreur, professeur à la Faculté des sciences de Lyon. »

« Cette « protestation » enguirlandée par vos observations devient très amusante. C'est l'histoire du monsieur qui donne un coup de poing et qui crie à l'assassin. — Boutan, professeur à la Faculté des sciences de Bordeaux. »

« Vos explications manifestent que les signataires ont été mal renseignés et, personnellement, en pareil cas, j'aurais exactement agi comme vous. — Mathieu, professeur à la Faculté des sciences de Bordeaux. »

« J'ai refusé de m'associer à cette « protestation », la jugeant intempestive et mal motivée. Je trouve tout à fait légitime qu'un individu attaqué ne néglige aucune arme

légale pour se défendre. Il n'y en a pas tant. — CHAPELON, professeur à la Faculté des sciences de Lille. »

« Je connaissais l'existence de cette « protestation » et, sollicité de la signer, j'ai refusé. Si, en effet, toute œuvre peut et doit être discutée, la critique doit être sereine et impartiale. J'estime que vous avez eu parfaitement raison de protester contre celle-là. — BOUTARIC, professeur à la Faculté des sciences de Dijon. »

« J'avais connu, en effet, la « protestation » de quelques collègues de Nancy ; mais le peu de succès qu'elle a trouvé à Bordeaux me faisait espérer que ses auteurs ne la mettraient pas en circulation. J'approuve hautement les procédés que vous avez employés pour assurer la critique *scientifique* des productions scientifiques. — GUINCHANT, professeur à la Faculté des sciences de Bordeaux. »

« J'ai rencontré notre Doyen. Il convient que lui et ses collègues ont agi à la légère en signant la fameuse « protestation » et que leur bonne foi a été surprise ; M..., un des signataires, est un homme parfaitement loyal. Il est au désespoir de s'être laissé fourvoyer. Au total, si quelqu'un sort de cette aventure disqualifié, ce n'est pas vous. — GONNESSIAT, directeur de l'Observatoire d'Alger, professeur à la Faculté des sciences. »

Bornons là pour aujourd'hui ces citations. Une dernière remarque pourtant. Vous avez écrit que cette protestation représente « le jugement du monde savant ». On voit ce qu'il en est. Mais les auteurs ont négligé, et pour cause, de la soumettre aux membres précisément les plus éminents de ce monde savant et qui sont — nul ne le contestera, je pense — les membres de l'Académie des sciences. Voici, entre beaucoup d'autres semblables, l'opinion de quelques-uns d'entre eux que je m'excuse d'avoir dérangés un instant de leurs travaux pour ce que plusieurs ont appelé « cette invraisemblable histoire » :

« J'estime que vous avez eu parfaitement raison de défendre votre droit de réponse qui me paraît incontestable. — JOUBIN, de l'Académie des sciences. »

« Mon avis n'est pas douteux ; je vous le donne surtout comme directeur d'un journal scientifique et technique. Puisque l'on niait votre droit incontestable de répondre à une critique dans le journal même qui l'avait formulée, vous n'aviez qu'à vous adresser aux tribunaux. Je ne puis donc

qu'approuver hautement le seul moyen qui vous restait de vous faire rendre justice. — Viala, de l'Académie des sciences. »

« En voilà une histoire ! Du moment que *la Revue universelle* se refusait à insérer votre réponse, vous avez bien fait de l'y forcer par un jugement. — Maurice Leblanc, de l'Académie des sciences. »

« J'estime : 1° que vous ne pouvez être blâmé pour avoir agi comme vous l'avez fait ; 2° que les auteurs de cette « protestation » ont agi avec précipitation et non conformément à la justice et à la vérité. — Bigourdan, de l'Académie des sciences. »

« Cette « protestation » va exactement à l'encontre du droit à la libre discussion qu'elle prétend défendre. Elle n'a pu être signée de bonne foi que par des hommes qui ignoraient tout de la question qu'ils entendaient trancher. — Paul Painlevé, de l'Académie des sciences. »

Je dois arrêter là, faute d'espace, ces citations. Mais il ne faut pas désespérer de vous voir me fournir une occasion de les compléter. Ce qui précède aura suffi, d'ailleurs, pour montrer aux lecteurs de *la Revue universelle* quelques-unes de ces parties de la vérité qu'on avait négligé de mettre sous leurs yeux. Et, si cette histoire vous amuse...

Charles Nordmann.

La Reine évanouie [1]

XV

Edmée décida aisément René à l'emmener avec lui.

L'important, c'était de se rendre jusqu'au tombeau d'Alain. Rien de plus facile en automobile ou par le train au cours de la journée où René verrait à Perpignan les personnes qu'il avait à y voir. Un guide avait renseigné Edmée : tout se combinait parfaitement.

Le jour du départ fut enfin fixé. René devait être rentré à Paris au début de mars, pour assister à un conseil d'administration :

— Si vous voulez bien, nous partirons le 19 février, un dimanche soir... Je pourrai ainsi passer une journée avec les enfants et nous serons revenus le mardi de la semaine suivante.

Puis il montra, lut et remit à sa femme un magnifique « tableau-horaire » qu'il avait fait dactylographier en double exemplaire à son bureau. Ce tableau, depuis le départ, à 21 h. 30, quai d'Orsay, jusqu'au retour, le 28 février, à 8 h. 11 au même endroit, indiquait, train par train, toutes les étapes du voyage. Edmée apprit ainsi qu'elle arriverait à Perpignan le lundi 20 février à 1 h. 33, pour y rester jusqu'au mercredi matin. C'était donc le mardi qu'elle irait à Port-Vendres.

Pendant la semaine qui précéda son départ, jamais Edmée n'hésita à partir, jamais elle ne remit en question sa décision, mais une sorte d'engourdissement, d'apathie se saisirent d'elle. Le vide, le silence

(1) Copyright by Jean-Louis Vaudoyer 1923. Voir *la Revue universelle* des 15 avril, 1er et 15 mai, 1er et 15 juin 1923.

se firent dans son cœur. Ces huit jours furent huit jours de « relâche ».

La perspective d'être prochainement près de la tombe d'Alain avait en effet chassé les songeries incertaines qui jusqu'à présent occupaient Edmée sans la contenter. Là-bas, elle le savait, l'émotion à laquelle elle céderait serait justifiée, expliquée par les circonstances. D'ici là, toutes les pensées qu'elle pourrait accueillir seraient vaines, inutiles, dissolvantes. Elle était pareille à un voyageur qui s'est fixé un but et qui se dit : « C'est là seulement que je m'arrêterai... »

Mais si Edmée considérait, en quelque sorte officiellement, ce voyage comme un devoir, elle distinguait obscurément en lui une promesse de repos. Une fois qu'elle aurait été à Port-Vendres, une fois qu'elle aurait prié sur la tombe d'Alain et qu'elle aurait donné à Mme Maréchal un indiscutable témoignage de compassion, elle espérait, sans se l'avouer expressément, qu'elle serait un peu tranquille. Certes, elle n'oublierait pas Alain ; mais le souvenir d'Alain n'envahirait plus sa vie. Elle lui donnerait la place qu'il devait avoir, c'est-à-dire une place dans le passé. Elle allait là-bas à la fois pour s'acquitter vis-à-vis de sa conscience et pour préparer à cette conscience, demain, une paix définitive, une sécurité salubre que rien ne troublerait plus.

*
* *

Le soir du départ, la parfaite tranquillité d'Edmée ne cachait aucune appréhension, aucun trouble. Mais Thibernes était fort agité ; il malmenait le valet de chambre et blâmait sans raison précise les compagnies de chemins de fer. Sa femme pensait que le voyage serait peu agréable, si cette humeur devait durer.

Ils dînèrent dans l'appartement vide : les enfants étaient déjà chez leur grand'mère. En passant, avant de partir, devant leur chambre fermée, Edmée eut hâte d'être dans le train.

Sur le quai, elle laissa René « repérer », comme il disait, leur sleeping. Après s'être un peu disputé avec le contrôleur, Méridional jovial, résolu depuis le berceau à prendre les choses par le bon côté, René renonça à attaquer un adversaire qui refusait si gaiement le combat ; il revint près de sa femme, ayant remplacé son air grognon par un sourire. Il fut même tendre et évoqua leur voyage de noces :

— Vous verrez que ce voyage-ci ne va pas être moins agréable que ce vieux voyage-là !...

Edmée gagna le couloir du wagon. Elle regarda les deux couchettes déjà préparées. A ce moment, elle ne pensait plus du tout à Alain

Maréchal, mais à son mari. La perspective d'être seule avec lui pendant une semaine lui causait un plaisir qu'elle ne distinguait pas.

Elle dormit toute la nuit comme une enfant et se réveilla seulement entre Montauban et Toulouse. Par les glaces du wagon, lorsque les stores furent relevés, elle aperçut un ciel gris qui la désappointa. Elle s'était fait l'idée d'un Midi ensoleillé, chaud et fleuri. A la gare de Toulouse, René alla chercher une grosse touffe de violettes qui ne sentaient rien et une branche de mimosa qui embaumait. Cette belle branche duveteuse et légère fut pour Edmée une sorte de promesse. Elle pensa alors à la tombe d'Alain, et se représenta les environs de Port-Vendres pareils à un grand jardin rempli d'arbres dorés.

Le long de la Garonne, quelques amandiers étaient déjà épanouis. L'agrément de traverser une contrée nouvelle fit oublier un peu à Edmée la raison spéciale de son voyage. La cité de Carcassonne, vue du train, lui plut ; et aussi la perspective d'y revenir dans quelques jours. Puis la nature changea : la voie s'engagea sur une étroite chaussée, entre des étangs dont l'eau, sous le soleil, prenait des tons de rose et de nacre. René expliqua que ces colorations particulières provenaient des sables qui formaient le lit de ces eaux sans profondeur. Au loin, des montagnes sombres et découpées limitaient l'horizon. Une mélancolique impression de solitude se dégageait de ce spectacle. Un vent assez fort se mit à souffler. Edmée songea brusquement que le train qui, moins de cinq mois plus tôt, avait conduit à Port-Vendres le cercueil d'Alain Maréchal, était passé par ce chemin. Elle devint silencieuse. René lui demanda si elle ne s'ennuyait pas.

— Pas du tout ! répondit-elle en s'efforçant de sourire.

Elle essaya d'écarter Alain. Elle venait de découvrir qu'il lui était peu agréable de penser à Alain, maintenant qu'elle se trouvait seule avec René, loin de sa vie habituelle.

Ils arrivèrent à Perpignan. Au-dessus de la ville, le ciel était haut, vaste et bleu. A l'hôtel, un gros monsieur que l'hôtelier investissait de prévenances, attendait Thibernes. Ce personnage important fit de jolis saluts démodés à Edmée, qui regretta un peu de ne pas accepter son invitation à dîner ; mais René l'avait priée d'être très réservée :

— Je veux d'abord savoir à qui j'ai affaire.

On les logea dans une chambre immense, dont les trois fenêtres s'ouvraient sur une petite rivière prise entre des quais surélevés. René alla bientôt à ses rendez-vous. Seule, Edmée se trouva fort désemparée. Elle se demanda pourquoi elle était venue ici. Elle eut presque envie de renoncer à un projet qui lui paraissait maintenant absurde. Pourquoi avait-elle parfois tant de peine à se représenter

Alain Maréchal? Elle s'y appliquait en vain. Elle tenta de se rappeler des passages des cahiers. Mais sa mémoire refusait de rien livrer. Elle se dit : « Si j'étais à Paris !... Si je pouvais aller quai du Louvre ! » Puis elle remarqua combien un pareil souhait, formulé dans une chambre d'hôtel, à Perpignan, était ridicule. L'idée qu'elle pouvait avoir eu tort d'être venue ici l'irritait contre elle-même. Machinalement, elle s'occupa de ranger sur la commode et sur une toilette exiguë des flacons et des brosses. Elle trouva dans un casier de sa malle les photographies de ses enfants ; elle les plaça sur la cheminée. Elle chercha ensuite un vase, pour les violettes et le mimosa. Elle sonna ; la servante apporta une étonnante urne de verre rose, d'une hauteur démesurée. Découragée, Edmée mit les fleurs dans un verre à dents.

Dans cette chambre, la solitude l'accablait. Elle sortit. Pour la première fois de sa vie, elle se promenait seule dans une ville où elle n'était jamais venue. Elle se laissa distraire par le plaisir de la découverte et par l'appréhension de se perdre. Elle s'engagea dans des rues étroites, bien achalandées, où allaient et venaient sans hâte des gens qui avaient l'air heureux. Elle arriva sur une place toute en longueur et y admira passivement de vieux monuments. Tout à coup, au tournant d'une rue, elle crut reconnaître Mme Maréchal. Naturellement, ce n'était pas elle. Néanmoins la rencontre eût pu se produire. Edmée savait qu'il ne faut pas une heure, par le train, pour aller de Port-Vendres à Perpignan. Demain, ne prendrait-elle pas elle-même peut-être l'un de ces trains-là?... Demain ! Oui, à cette heure-ci, demain, elle aurait accompli son pèlerinage ! Elle se dit : « Mais tout cela est extravagant ! » Elle se sentit brusquement seule au monde. Que faisait sa fille, sans elle? Certainement, Lucienne allait tomber malade, et on le lui cacherait !... Les pavés des rues lui faisaient maintenant mal aux pieds ; et ces grands platanes nus, sans une feuille, avec leur écorce grise et jaune, comme ils étaient laids ! Ils ressemblaient à des serpents, à des monstres...

Pour regagner l'hôtel, elle dut demander son chemin. En route, elle s'aperçut que la lumière diminuait. Il n'y avait plus de soleil dans la ville. Cependant le ciel restait frais et clair au-dessus des maisons. Cette pénombre du sol et cette transparence de l'air la pacifièrent un peu, mais la rendirent triste. Ce fut alors qu'Alain reprit son pouvoir. Elle ralentit le pas ; elle se dit qu'elle aurait aimé se promener ici avec lui. Mais à quoi pensait-elle? Les malades comme Alain ne sortent pas, en ces fins de journées qui leur sont pernicieuses ! Elle revit enfin celui pour lequel elle était venue ici. Un fantôme l'accompagna quelques instants, respectueux, soumis et muet. Parfois, il

tournait la tête. Edmée distinguait alors un visage au regard ardent et concentré ; la force de ce regard s'amplifiait comme la sonorité d'une cloche. Edmée reconnut le regard qu'elle n'avait affronté qu'une fois, quai du Louvre, dans la chambre où Alain allait mourir. Comme naguère, elle frissonna de la tête aux pieds.

Ce frisson, elle voulut l'attribuer au froid : en rentrant à l'hôtel elle demanda du thé. Ce thé ressemblait si peu à celui qu'elle prenait d'habitude ! Elle dut faire effort pour le boire. La nuit était tombée. Son mari ne revenait pas. Allait-il vraiment la laisser, pendant tout le voyage, aussi seule? Elle songea à ressortir, pour envoyer une dépêche à Mme Maréchal. Mais fallait-il aller là-bas? Certes oui, il le fallait ! Pouvait-elle renoncer à accomplir l'acte qui motivait son voyage? Pourtant René allait peut-être apporter des projets nouveaux. Non : elle n'enverrait pas de dépêche.

Elle s'étendit sur le lit. La chambre qu'on leur avait donnée se trouvait au premier étage. Edmée entendait les passants, qui causaient sous ses fenêtres ; un moment, le garçon de l'hôtel eut une brillante discussion avec le cocher de l'omnibus. Comme les bruits de Perpignan ressemblaient peu à ceux de Paris ! Ici, tout le monde, en parlant, avait l'air de chanter, ou de se préparer à rire ! Alain, si grave, si pathétique, faisait-il partie de ce peuple si gai?

René rentra. Edmée vit tout de suite, à son air, qu'il était content. Il annonça à sa femme qu'il irait le lendemain passer la journée à Narbonne et à Béziers, où le gros monsieur important l'emmenait dans sa voiture pour étudier des questions plus importantes encore. Grâce à ce gros monsieur, qui s'appelait Sériail, Edmée aurait le lendemain, pour faire sa promenade sur la côte, une excellente automobile de louage avec un chauffeur tout à fait sûr. Cela ne valait-il pas mieux que le train?...

— Mais il paraît qu'il faut que vous emportiez un repas froid avec vous... Ce Sériail doit vous envoyer demain matin un excellent pâté... Il n'y a pas eu moyen de refuser...

Pendant tout le dîner, Thibernes parla de ses affaires. Il eut à plusieurs reprises le sentiment que sa femme l'écoutait peu :

— Vous avez sommeil, n'est-ce pas?

Elle se coucha de bonne heure ; mais elle ne s'endormit pas tout de suite. Elle aurait voulu être au lendemain soir. Les rideaux des fenêtres fermaient mal ; la lumière d'un réverbère, placé devant l'hôtel, éclairait vaguement la pièce. René était vite tombé dans un sommeil profond. Parfois, elle le regardait, étendu dans le lit voisin ; elle regrettait de ne pas s'être confiée à lui, le jour même où Mme Maréchal était venue la voir. Maintenant il n'y fallait plus penser : tout

était devenu beaucoup trop compliqué. Et elle acceptait de nouveau cette idée libératrice : « Une fois que j'aurai été là-bas, tout changera !... » Elle était partie, poussée par un sentiment de bonté, de charité : pour acquitter une dette qu'elle considérait encore, deux jours auparavant, comme presque sacrée ; mais ce soir, elle ne pensait plus qu'à elle-même ; elle était ennuyée, parfois honteuse de la situation où elle s'était placée de son plein gré.

A la veille de s'approcher du tombeau d'Alain, le grand amour d'Alain ne comptait presque plus pour Edmée ; l'émotion que cet amour avait suscité en elle s'était momentanément endormie.

Son mari s'en alla fort tôt. Elle ne partit qu'à dix heures. Outre le panier préparé par l'hôtel, elle trouva dans la voiture le pâté offert par M. Sériail.

Dès qu'elle fut sortie de la ville, Edmée commença à éprouver une sorte de malaise fait à la fois d'impatience et d'appréhension. Tour à tour elle désirait arriver à Port-Vendres le plus tôt possible, ou projetait au contraire de s'attarder longtemps en chemin. Seule au fond de la voiture, dans l'air vif qui lui coupait le visage, sous un soleil doré et chaud comme un soleil d'été, Edmée se faisait à elle-même des peurs enfantines : « Si je mourais d'un arrêt du cœur, près du tombeau d'Alain ! » Et elle s'effrayait du scandale que causerait une telle mort. Ou bien elle se disait : « Ce chauffeur connaît peut-être Mme Maréchal ; il racontera, en revenant, que j'ai été la voir, René le saura... »

Tant que l'amour d'Alain n'avait rien changé aux apparences de sa vie quotidienne, Edmée s'en était fort bien accommodée. Mais, à présent, elle menait, à cause de cet amour, une existence qu'elle n'avait jamais menée et où elle ne se sentait plus maîtresse de rien. Hier encore, elle choisissait ; elle pouvait faire ou non telle ou telle chose. Son appartement était comme un havre où elle se savait à l'abri, protégée par mille petites habitudes familiales et domestiques ; maintenant, sur ces routes, dans ce pays inconnu, elle était la proie d'une aventure, qui, à ses yeux, prenait des proportions extraordinaires, menaçantes. Les conséquences de cette aventure pouvaient être infinies.

La pauvre Edmée ressemblait à un cheval de manège auquel on impose tout à coup une inconcevable liberté et qui s'effare, loin de la piste tracée, loin des quatre angles de sa rassurante prison.

A Elne, le chauffeur assura que sa voiture ne pouvait pas atteindre le sommet de la petite ville, où se trouvent l'église et le cloître. Il offrit à Mme Thibernes de chercher quelqu'un qui pût l'accompagner.

Edmée refusa et visita seule les beautés du lieu. Elle était parfaitement insensible à ces beautés-là. Elle trouva le cloître « pittoresque », mais triste et mal tenu. Elle s'y laissa guider par un garde champêtre jovial et familier qui lui désignait, avec des propos gaillards, les sculptures un peu vives de certains chapiteaux ; mais Edmée parut ne point comprendre les uns, ne point distinguer les autres, ce qui fit que le garde champêtre classa cette visiteuse dans une catégorie méprisable. Elle resta cinq minutes à peine dans l'église ténébreuse et, debout, regarda un peu la vue. Elle se demandait si elle irait voir Mme Maréchal avant de se rendre au cimetière, ou après.

Elle retrouva la voiture sans son chauffeur. Celui-ci, Edmée l'apprit par un gamin, avait été, non loin de là, « porter le bonjour à un ami ». Il revint bientôt. Dans un journal, il tenait des beignets de carnaval, légers et rissolés ; il en offrit un à sa cliente, en manière d'excuse.

Sur la route, on dépassait bien, parfois, un jardin où il y avait quelques touffes de mimosas en fleur et des arbres fruitiers roses ou blancs ; mais, nulle part, Edmée n'apercevait cet excès de végétation qu'elle avait imaginé. Le paysage, au contraire, à mesure qu'on approchait de la montagne et de la mer, devenait pierreux et rude, plutôt inhospitalier. A un détour, le chauffeur se retourna pour désigner, dans une anse, le château et les maisons de Collioure. Edmée fut d'abord déçue ; mais lorsqu'elle se trouva au bord de l'eau et qu'elle vit la vieille église posée sur la mer, le château de légendes faisant corps avec les puissants rochers, elle se laissa tout de suite séduire, et décida qu'elle s'installerait, pour déjeuner, sur une pente d'herbe rase, d'où l'on avait la petite ville devant soi.

A Collioure aussi, le chauffeur possédait un ami ; il avait bien envie de le rejoindre. Il trouva pour Mme Thibernes, dans les anfractuosités du terrain, un siège naturel, près duquel il porta le repas. Il jura d'être très vite revenu. Edmée le laissa partir. L'idée d'être seule dans cet endroit magnifique la tentait.

Dans cette solitude vaste et lumineuse, en face de cet étrange petit port dont tous les habitants étaient rentrés chez eux pour se nourrir, Edmée éprouva une détente bienfaisante. Avant peu de temps, elle serait au cimetière de Port-Vendres ; elle réaliserait le vœu exprimé par Alain dans l'un de ses cahiers. Non : elle n'avait pas eu tort de venir ! Un si long, si discret, si tenace amour méritait bien cette récompense. Alain avait été si malheureux ! Il était mort si jeune, n'ayant connu de la vie que des rêves, pas même une espérance ! Quel effort avait-elle accompli, quelles difficultés avait-elle écartées pour venir jusqu'ici? Un pareil voyage n'était qu'une partie de plaisir...

Edmée regrettait maintenant que des obstacles plus grands ne se fussent pas élevés devant elle : elle aurait bien su les surmonter.

Elle mangea distraitement, et ne songea pas du tout à apprécier l'excellence du pâté perpignanais. Elle souriait parfois, malgré elle, en se représentant la surprise heureuse que sa venue allait causer à Mme Maréchal. Puis elle se leva et fit quelques pas dans la direction de la mer. Les contournements et les hérissements des rochers à pic formaient aux pieds d'Edmée un rivage fabuleux. Alain était venu se promener ici, certainement, avant qu'il fût malade. Elle se figura sa jeune silhouette, et revint au regret de ne pas l'avoir connu plus tôt, pour en faire son ami. Elle repassa par tous les sentiments qu'elle avait accueillis depuis octobre dernier : la pitié, la tendresse, la fierté, l'admiration, l'orgueil. Puis, brusquement, elle se demanda ce que pourrait penser Madeleine si elle apprenait pour quelles raisons elle était venue ici. « Elle serait capable de supposer que je suis amoureuse d'Alain ! » Cette idée fit sourire Edmée : Ah ! elle en était bien certaine, elle n'éprouvait pour Alain rien de ce qu'une femme éprouve pour l'homme qu'elle a élu, auquel elle s'est donnée ! L'amitié idéale qui l'attirait vers le souvenir d'Alain ne ressemblait pas du tout à l'attachement qu'elle avait voué publiquement à son mari. Pour une romanesque, pour une folle, l'amour résidait peut-être dans des rêves défendus ; mais, pour elle, l'amour dépendait de la réalité, d'un devoir si évident qu'elle ne le discutait même pas.

Elle revint vers la route et n'y vit point la voiture. Elle s'impatientait lorsque le chauffeur apparut à pied, faisant piteuse mine. Pendant qu'il déjeunait, un petit accident était arrivé à son moteur. Il parla d'une pièce volée ou perdue. L'accident d'ailleurs était très réparable, mais la réparation demanderait « un bon bout de temps ». Ce garçon paraissait sincère ; cependant Edmée ne le crut qu'à moitié. Elle ne discuta pas et se contenta de demander :

— A quelle heure serons-nous à Port-Vendres?

— Madame veut s'arrêter à Port-Vendres !... Mais il n'y a pas dix minutes d'auto, de Collioure à Port-Vendres !... Si cela ennuie madame d'attendre, et si madame ne redoute pas un peu de marche, elle trouvera Port-Vendres de l'autre côté du coteau.

L'idée d'arriver à Port-Vendres seule et d'y chercher Mme Maréchal sans témoin fit qu'Edmée se résolut facilement à faire ce petit trajet à pied. Après tout, si le chauffeur lui manquait de parole, elle rentrerait à Perpignan par le train. Mais le chauffeur jura qu'il serait là-bas dans moins d'une heure. Peut-être même, si tout marchait bien, pourrait-il rejoindre sa cliente en route. En tout cas, il l'attendrait sur le quai, près de l'hôtel : « Il n'y avait pas à se tromper ! »

Edmée partit et suivit une route peu fatigante, presque plate, qui, selon de petits vallonnements d'où l'on voyait la mer, faisait des détours négligents. Elle marchait depuis un quart d'heure lorsqu'elle aperçut, à environ un kilomètre de distance, le grand mur neuf d'une propriété. Elle se dit : « j'approche » et, pour savoir si elle ne se trompait pas, elle interrogea un passant. Celui-ci répondit :

— Port-Vendres, madame? Vous y êtes ! Voici le mur du cimetière, devant vous.

Edmée fut interdite : elle ne put remercier que d'un signe de tête l'homme, qui s'éloigna. Alain était là-bas, derrière ce mur blanc ! Elle irait donc seule jusqu'à lui, avant d'avoir vu Mme Maréchal. Malgré elle, elle pressa le pas.

Elle distinguait, au point le plus élevé du cimetière, un monument important, aussi neuf que le mur, et que surmontait une figure ailée... Mais où donc était la porte du cimetière? Edmée eût voulu l'apercevoir, pour s'y diriger directement ; elle craignait de perdre du temps.

Après deux ou trois derniers lacets, la route montra enfin cette porte à la voyageuse. Edmée, du point où elle était parvenue, voyait maintenant le cimetière tout entier : il occupait un fléchissement de la pente, puis s'élevait doucement vers le sommet, du côté de la mer. Ce cimetière paraissait désert. Elle y parvint rapidement. Elle suivit d'abord l'allée centrale.

D'instinct elle cherchait une tombe bien soignée. Certainement Mme Maréchal entretenait avec piété l'endroit où les siens reposaient. Elle se dit ensuite que cette tombe devait être située dans la partie la plus ancienne du cimetière : Mme Maréchal ne lui avait-elle pas dit que la famille de son mari habitait Port-Vendres depuis longtemps? Elle se dirigea vers un vieux mur qui n'avait pas été réparé comme l'autre, et le long duquel s'élevaient quelques ifs que le vent avait bien voulu ménager. Avant d'être arrivée à ce mur, elle vit devant elle une tombe presque entièrement recouverte de bouquets : les uns déjà fanés, les autres frais encore. Parmi ces fleurs, elle reconnut les arums qu'elle avait envoyés de Paris.

C'était bien la tombe qu'elle cherchait.

Les fleurs cachaient le nom d'Alain ; mais, dans la partie supérieure de la stèle, sous la petite croix aux arêtes rongées par le temps, Edmée déchiffra le nom du père d'Alain, gravé en lettres noircies ; puis, dessous, celui de son frère Paul : les lettres étaient seulement un peu grises. Poussée malgré elle par le besoin de contrôler, d'être sûre, Edmée écarta les grandes fleurs insensibles. Le nom d'Alain Maréchal apparut : les lettres creuses étaient aussi blanches que le marbre qui les portait.

Le bouquet qu'elle avait déplacé chavira à ce moment et découvrit, au bas de la stèle, une petite étendue blanche, assez grande pour porter un nom encore : Mme Maréchal aurait sa place près des siens.

Edmée se mit à genoux et pria. Toutefois les mots que ses lèvres prononçaient machinalement n'exprimaient point ses pensées. Ce n'était pas l'âme d'Alain, délivrée, élue, qui la sollicitait, mais la pauvre dépouille qu'on avait enfermée sous la pierre. Edmée était près de ce mort comme près d'un vivant : elle le retrouvait comme après une séparation, comme après une absence. Elle ne pouvait pas le voir ; elle le regardait cependant, exactement tel qu'il lui était apparu dans la petite chambre du quai du Louvre. Maintenant, il était, pour elle, non seulement ce mourant aux regards de feu, mais aussi celui qui avait écrit, l'aimant, tout ce qu'elle avait lu dans les cahiers.

Sa prière finie, elle demeura encore quelque temps agenouillée. Tout à coup, elle frissonna si fort qu'elle faillit tomber : elle avait pensé aux ossements, à la poussière, à la cendre... Elle se leva et regarda la main sur laquelle elle s'était appuyée pour se retenir : des fragments de terre, d'imperceptibles éclats de pierres y restaient attachés. Elle les considéra un instant, les yeux dilatés. Puis elle ferma la main et frotta ses doigts contre sa paume.

Après quoi, elle ordonna, en quelque sorte, son émotion. Elle cessa de s'abandonner à des sentiments qui l'avaient saisie malgré elle. Elle se souvint qu'elle était expressément venue ici pour réaliser un souhait formulé par Alain. Pendant quelques instants, elle se tint debout près de cette tombe comme pour se montrer à Alain, comme pour qu'il eût le temps, du fond de son éternité, de la voir, de la reconnaître, de se rendre compte de la vérité de sa présence. Elle examina attentivement, ensuite, la partie du cimetière où la tombe se trouvait. Elle grava dans sa mémoire ce petit mur bas dévoré de plantes aux feuilles courtes et robustes dont elle ignorait le nom ; cette pente pierreuse qui commençait après le mur. Elle fit quelques pas et leva les yeux : elle aperçut la ligne nette et toute minérale de la colline, comme incisée sur le ciel bleu.

Le soleil était derrière Edmée. Il jetait sur le sable du chemin l'ombre de la jeune femme. Elle se rappela un passage des cahiers, où Alain parlait de cette ombre et de son audace à y mêler imaginairement la sienne. Poussée par une pitié tendre, Edmée changea un peu de place, afin que son ombre touchât la pierre du tombeau.

Pendant quelques minutes elle ne bougea pas ; puis elle s'éloigna à regret, le cœur gros. Elle se sentait tout près des larmes.

Elle quitta le cimetière la tête baissée, fixant la route où des petits micas brillaient et semblaient bouger. Elle croyait bien qu'elle pleurait, mais ses yeux étaient secs. Elle se redressa. Devant elle, il y avait des maisons. A dix mètres, un trottoir commençait, portant un premier réverbère. Elle comprit qu'elle arrivait à Port-Vendres.

Edmée pensait que Mme Maréchal devait habiter près du cimetière. Elle s'enquit auprès de la première personne qu'elle rencontra. C'était une femme obèse qui raclait un chaudron sous un auvent, dans une cour.

— Hé ! Mme Maréchal ! dit-elle en faisant sentir les e muets, c'est la Parisienne, la belle-sœur de M. Poudade... On ne l'a pas vue passer aujourd'hui, avec ses bouquets... Elle demeure de l'autre côté du port, vers les Paulilles... Demandez de préférence M. Poudade, l'ancien percepteur. La pauvre dame demeure chez lui.

Il fallait donc aller jusqu'au port. Edmée y trouverait-elle la voiture? Elle ne le souhaitait pas. Devant l'hôtel, sur le quai, il n'y avait que des tonneaux vides. Un peu plus loin, cinq hommes déchargeaient une péotte d'oranges. Malgré la lumière spacieuse, une mélancolie profonde habitait cette rade minuscule prise dans les montagnes et au fond de laquelle un paquebot, comme un jouet trop grand, occupait à lui seul toute la largeur du port. Mme Thibernes, sans se l'avouer, avait hâte de se débarrasser de la visite qu'elle allait faire. Combien la mère d'Alain était peu de chose à côté de l'amour d'Alain, à côté du tombeau d'Alain ! Pourtant Edmée ne céda à aucune pensée égoïste ; elle ne pensa pas une seconde à se dérober à un devoir évident.

De l'autre côté du port, un gamin qu'elle interrogea et qui ramassait dans l'eau, avec une gaule, des oranges gâtées, lui proposa de la conduire. Il connaissait bien le « chalet » de M. Poudade.

A mi-côte d'un chemin montant bordé de maisons sans grand caractère, le jeune guide de Mme Thibernes s'arrêta devant une grille basse ; la modeste demeure de style banlieusard que l'on apercevait au delà eût paru affreuse à Edmée sans le petit jardin qui l'entourait et où foisonnaient les mimosas en fleurs. Le gamin sonna à la porte de la villa Bellevue. Un petit monsieur ratatiné, au visage malin, ne tarda pas à paraître au seuil de la maison :

— Hé ! monsieur Poudade, c'est une visite pour vous ! cria le gamin qui resta ensuite planté là, fort intéressé.

L'élégance de cette inconnue intéressa aussi immédiatement M. Poudade. L'expression de sa physionomie était facile à lire : « Enfin ! une distraction ! » Tout en rajustant son pantalon sans

ceinture, il descendit, aussi vite qu'il put, les marches d'un étroit perron.

Avant qu'il eût ouvert la porte, Mme Thibernes, sans se nommer, lui dit :

— Je suis une amie de Mme Maréchal... On m'a assuré que je pourrais la voir, monsieur, en m'adressant à vous...

— Ma belle-sœur ! s'écria M. Poudade, avec le plus gentil accent... La pauvre !... Elle s'est retirée dans sa chambre...

Il leva la main droite vers sa tête, et remua cette main d'un air navré. Voulait-il signifier ainsi que Mme Maréchal était très triste, ou un peu folle?

Edmée aurait aimé rester sous ces beaux arbustes, desquels le soleil tirait une lumière dorée ; mais M. Poudade lui offrit de pénétrer au salon : elle n'osa pas refuser.

— Voulez-vous avoir l'obligeance de dire à Mme Maréchal qu'une personne qui vient de la part de Mme Thibernes désirerait lui parler...

En regardant le vieillard s'éloigner, Edmée songeait : « J'espère qu'il ne va pas assister à notre entretien... »

Mme Maréchal apparut seule. Edmée hésita une seconde à la reconnaître. La pauvre femme, en quelques mois, avait vieilli de dix années. Ses cheveux blancs étaient dépeignés ; elle portait une robe noire mal attachée, couverte de taches ; elle avançait en traînant les pieds dans des espadrilles. Edmée dut abandonner en une seconde le souvenir d'une bourgeoise correcte, modestement mais soigneusement mise. Cette déchéance physique, cette indifférence vestimentaire firent presque mal à Mme Thibernes : quel muet aveu de détresse et d'abandon !

La mère d'Alain leva vers Edmée un visage flétri, ravagé, où seuls vivaient encore, comme deux braises dans de la cendre, les yeux au feu noir, actif, dévorant.

— Vous ! vous ! s'écria Mme Maréchal. Elle fondit en larmes et courut presque à Edmée en lui tendant les mains.

Comme naguère près du cadavre d'Alain, Edmée se pencha et embrassa la malheureuse. Elle était émue, mal à l'aise. Le contact des joues molles et chaudes lui fut, malgré elle, désagréable ; elle aurait donné tout au monde pour ne pas distinguer l'odeur fade, pénible, que dégageait le pauvre corps mal entretenu.

Mais Mme Maréchal ne la lâchait pas ; Edmée se retenait de faire le moindre mouvement de libération.

Puis Mme Maréchal fit asseoir Mme Thibernes sur un petit canapé rouge, face à la fenêtre ; elle s'assit à côté d'elle.

D'une voix nette et presque sèche, qu'elle prenait, sans s'en rendre

compte, pour se dominer, Edmée expliqua qu'elle était avec son mari à Perpignan : elle avait pu s'échapper pour l'après-midi ; elle venait de Collioure ; elle s'était arrêtée au cimetière, en chemin...

— Ah ! vous avez déjà été près de lui ! s'écria Mme Maréchal... Je suis sûre qu'il n'a pas été surpris !... Votre beau bouquet vous annonçait. Il savait certainement que vous alliez venir !... Moi, je ne suis pas aussi fine que lui ! Je n'osais pas l'espérer...

Elle regarda quelque temps la visiteuse avec une ineffable expression de joie. Edmée fut presque honteuse de donner si facilement à la pauvre femme un pareil bonheur. Elle baissa les yeux. Elle pensait : « Elle perd un peu la tête ; tant mieux pour elle... »

Mais l'attendrissement d'Edmée ne dura point. Mme Maréchal ne songeait pas à se retenir ; elle se laissa aller à son émotion. Elle dit tout ce qu'il eût fallu taire. Elle parla à Edmée des visites que celle-ci faisait quai du Louvre. La servante la tenait au courant. Edmée n'intimidait plus la pauvre femme :

— Si vous saviez comme cela m'aide à vivre de penser à vous !... Si vous saviez comme je parle de vous à mon enfant chéri !... Ils ne comprennent pas, ici, que je m'enferme comme je le fais, et que je ne sorte que pour aller au cimetière... Mais je ne suis pas seule... Je ne suis jamais seule ! Je pense à tant de choses... Et surtout à vos visites au quai ! Je n'ai pas besoin de vous le dire, mais ils sont toujours à vous, ces cahiers, il faut les prendre, les garder toujours !... Ah ! mon fils n'avait pas tort de vous aimer !... Vous êtes dignes l'un de l'autre...

Elle s'arrêta un moment, presque essoufflée, les yeux perdus dans des spectacles à la fois douloureux et réconfortants.

Edmée était gênée, comme elle l'était toujours lorsqu'elle entendait exprimer trop directement des sentiments trop intimes. Les mots, dans ces cas-là, lui semblaient profaner ce qu'ils étaient chargés de traduire. Elle aurait voulu que Mme Maréchal se tût. Mais celle-ci n'y songeait guère :

— C'est la Providence qui a voulu que vous voyiez Alain avant sa mort... Mon petit Alain !... Grâce à vous il est mort presque heureux... Après votre départ, toute la soirée, avant de mourir, il ne s'est pas plaint ; il ne sentait plus qu'il souffrait... Peut-être qu'il ne souffrait plus... Ah ! s'il savait maintenant que vous êtes venue jusqu'à sa pauvre vieille maman... Mais il le sait : il est près de nous !...

Mme Maréchal semblait avoir atteint les limites de l'attendrissement. Au contraire, Edmée devenait de plus en plus calme, presque insensible. Elle aurait voulu se lever, s'en aller. Pourtant cela faisait du bien à cette malheureuse mère de parler ainsi : jamais Edmée n'aurait la cruauté de l'interrompre... Du moins, si elle eût pu ne pas

l'entendre ! Cette expansion sans retenue contrastait avec la fierté secrète d'Alain d'une manière qui blessait la pudeur d'Edmée. Elle se dit : « Comme il lui ressemble peu ! » et : « Il ressemblait peut-être à son père, qui est enterré près de lui... »

Lorsque Mme Maréchal se tut enfin, Edmée songea : « Est-ce nécessaire que je parle? Rien de ce que je dirais n'approcherait de ce ton-là. » Mais, si elle ne parlait pas, il fallait au moins s'en excuser :

— Pardonnez-moi, dit-elle ; je sais si mal exprimer ce que j'éprouve...

Et, d'une voix qu'elle fit aussi douce que possible, mais qui lui parut fâcheusement sèche et dépouillée, elle ajouta :

— Ma présence doit certainement vous faire comprendre ce que je ne dis pas...

— Oui ! oui... oh oui ! je comprends, je comprends, répéta avec fièvre Mme Maréchal en se tamponnant les yeux...

Edmée s'était levée :

— Vous partez déjà !...

— Je dois être à six heures à Perpignan...

Elle expliqua qu'elle serait venue plus tôt, mais sa voiture avait eu une panne. D'ailleurs, il lui faudrait peut-être rentrer par le train. En tout cas elle devait, sans tarder, aller voir si l'automobile ne l'attendait pas, à l'endroit convenu.

Edmée constatait qu'elle n'avait plus rien à dire à Mme Maréchal. Égoïstement, elle regrettait même de l'avoir vue. Il lui semblait que cette conversation avait abîmé l'impression qu'elle conservait de sa visite au cimetière.

Mme Maréchal ne chercha point à retenir Edmée : la présence de celle-ci n'avait-elle pas quelque chose de trop merveilleux, de trop inattendu pour durer?... Elle vint avec elle jusqu'au perron. L'éclat des fleurs, sur lesquelles le soleil frappait maintenant presque horizontalement, obligea Edmée, après l'obscurité du salon, à cligner les yeux... Elle songeait à Alain enfant :

— Il a vécu longtemps ici? demanda-t-elle.

Mais Edmée apprit avec déconvenue que cette maison n'était pas la maison des Maréchal, laquelle se trouvait un peu plus haut :

— Nous avons dû vendre, après la mort de mon mari... Je demeure ici, chez mon beau-frère ; il est veuf, comme moi ; il avait épousé la tante d'Alain...

Aussitôt, malgré les mimosas, ce pavillon parut à Edmée tout à fait quelconque, indifférent. Mme Maréchal le sentit :

— Voulez-vous voir notre maison? Elle est tout près d'ici, à deux pas...

Elle mit sur sa tête un vieux chapeau de paille rongé de soleil, et guida par un petit sentier Mme Thibernes jusqu'à une demeure toute nue, ancienne, presque paysanne. Un crépi de couleur maïs la couvrait Tous les volets étaient fermés. Mme Maréchal désigna une fenêtre du premier étage...

— Voilà où se trouvait la chambre d'Alain...

Mais Edmée n'était plus capable d'être émue. Elle regarda tranquillement la fenêtre. Elle pensa d'une manière neutre à cette carte postale qu'Alain s'était procurée et qui représentait la maison de Saint-Romain...

Elles redescendirent. Mme Maréchal disait :

— La villa de mon beau-frère est bien plus belle, bien plus confortable, mais je regrette souvent ma vieille maison...

A la porte de cette villa, M. Poudade attendait. Il avait mis un faux col, des bretelles, et il tenait un gros bouquet de mimosas, qu'il offrit à Mme Thibernes avec un sourire gracieux qui plissa son vieux visage :

Edmée, à laquelle ce présent fit plaisir, complimenta l'oncle d'Alain sur la beauté de ses fleurs.

Avec une discrétion agressive, le bon vieux monsieur dit de sa voix chantante :

— Elles sont moins belles que certaines, qui viennent de Paris...

Cette allusion aux arums fit rougir brusquement Edmée. Elle le sentit et devint mécontente. Elle prit le bouquet ; elle remercia presque gauchement.

M. Poudade disait :

— Les mimosas sont la parure de notre rivage...

Tandis que Mme Maréchal répétait, la voix mouillée :

— Merci !... Merci encore !... Merci !...

Edmée partit. Lorsqu'elle fut parvenue au coude de la route, elle se retourna : Mme Maréchal était restée sur le chemin ; elle regardait celle qui s'en allait avec la ferveur implorante et soumise des chiens qu'on laisse à la maison. A ce moment-là, Edmée sentit son cœur battre fortement.

Elle fit un signe de main, auquel Mme Maréchal, comme sidérée, ne répondit pas. Puis Edmée reprit sa route.

Au port, elle trouva le jeune chauffeur, très entouré. C'était l'heure où les fonctionnaires et les retraités de Port-Vendres se promènent sur le quai. Edmée fut ennuyée par la curiosité qu'elle provoquait. Elle monta vite dans la voiture, sans écouter l'abondant récit du chauffeur.

— Nous rentrons, dit-elle seulement...

La voiture vira, reprit le chemin de Collioure... En repassant près du cimetière, Edmée eut envie d'aller déposer les mimosas sur la tombe d'Alain. Elle n'osa pas.

La journée se préparait à finir dans une gloire opulente. Edmée fut saisie par la mélancolie que l'on éprouve souvent devant les beaux couchants. Elle regardait la mer, qui avait la couleur un peu grise et foncée de certaines pervenches. Elle ne voulait pas beaucoup s'occuper de ce qui se passait en elle. Il lui semblait qu'il était inutile et imprudent de toucher à son cœur ; elle le portait avec précaution, presque en retenant son souffle, comme un enfant qui avance en tenant des deux mains un bol rempli de lait.

XVI

En revoyant René à la porte de l'hôtel, Edmée éprouva une impression de soulagement : elle retrouvait la terre ferme, à la fin d'une traversée sans sécurité.

René lui remit une dépêche : Mme Segray donnait d'excellentes nouvelles des enfants.

Elle tenait le bouquet de mimosas dans ses bras. René l'admira :

— Comment avez-vous eu cela?

Ils montaient l'escalier qui conduisait à leur chambre. Il était un peu derrière elle.

— Un vieux monsieur m'en a fait cadeau, à Port-Vendres. Son jardin en était rempli, dit-elle, fâchée de son demi-mensonge.

Lorsqu'ils furent dans la chambre, René demanda un peu timidement à sa femme si elle ne se sentait pas trop fatiguée pour aller dîner chez ce M. Sériail, qui semblait y tenir beaucoup. Il ajouta :

— Moi, je suis presque forcé d'y aller... Il m'a facilité trop de choses ici pour que je refuse...

— Si vous y allez, j'irai avec vous, répondit Edmée.

Elle tenait surtout à ne pas rester seule.

Elle s'habilla pendant que René lui racontait en détail ce qu'il avait vu, ce qu'il avait fait dans la journée. Edmée était contente que son mari ne lui posât pas de questions ; mais, en même temps, elle trouvait qu'il s'intéressait vraiment peu à elle.

Comme la lumière d'un phare à éclipses, le souvenir d'Alain venait parfois la frapper. Elle songeait à cette tombe, si seule sur sa croupe montagneuse. La nuit était maintenant descendue sur le cimetière. En ce moment, la pauvre Mme Maréchal se mettait à table, en

face de son beau-frère, sous la suspension qui éclairait leur médiocre repas. La vie morose de ces deux vieilles gens était toute troublée, tout illuminée par le rapide passage d'Edmée...

Près de son mari, elle s'appliquait instinctivement à penser à Mme Maréchal et au beau-frère de celle-ci, plutôt qu'à Alain. Mais ces nouveaux épisodes, qui ne dépendaient pas uniquement de l'amour d'Alain, lui paraissaient inférieurs, superflus. Pourquoi fallait-il associer des images banales ou presque pénibles aux souvenirs qu'elle gardait de ses trois entrevues avec celui qui l'avait aimée? Alain, embaumé dans le passé, ne gagnait rien à être ainsi environné par de pitoyables vivants. Puis elle remarqua bientôt qu'une pareille manière de voir était injuste, égoïste : « Demain, cette mauvaise impression sera peut-être dissipée... » Mais elle se sentait agacée, un peu nerveuse. Elle se plaignait du mauvais éclairage de la pièce, qui ne lui permettait pas de se coiffer commodément. Elle regrettait sa femme de chambre. Pourquoi son mari « la traînait-il dans un dîner en ville »? Comme elle aurait été heureuse de se trouver chez elle, au fond d'un appartement où Mme Maréchal n'aurait jamais mis les pieds!

Ce spleen se dissipa vite dans le salon où, avec leurs enfants et leurs hôtes, M. et Mme Sériail attendaient « le financier parisien ».

M. Sériail habitait une luxueuse maison neuve dans un quartier fait de jardins. Ce gros homme d'aspect pacifique et robuste vivait là entouré de très belles choses qu'il rassemblait intelligemment.

Ce ne furent point ces œuvres d'art qui donnèrent à Edmée une impression de bienvenue, mais un confort paisible, harmonieux, embelli par des arbres de serre, par de grands et brillants bouquets. Elle fut touchée aussi par une effusion de joie sincère dans l'hospitalité, que seule la province sait encore dispenser.

Après un instant de surprise, elle se sentit tout de suite en confiance, bien disposée.

Pendant le dîner, assise à droite du maître de la maison, Edmée voyait en face d'elle Mme Sériail, quinquagénaire au beau visage à la fois noble et gai, et, autour de la table, les cinq grands enfants de ce couple ; trois filles d'une beauté peu commune et deux garçons qui semblaient athlétiques et heureux.

La sécurité expansive de cette famille apaisait Edmée comme un baume bienfaisant. Selon sa coutume, elle parla peu ; mais elle souriait malgré elle. Elle ne refusa pas à M. Sériail de déguster les excellentes choses qu'on lui servait ; elle consentit même à goûter de tous les vins, ce qu'elle ne faisait jamais. En buvant une gorgée d'un excellent cru du pays, elle se demanda si elle ne cédait pas sans le savoir au besoin de s'étourdir un peu.

Le dîner achevé, on la conduisit dans une sorte de jardin d'hiver rempli d'immenses camélias étoilés de fleurs rouges, roses et blanches. L'une des demoiselles Sériail se mit au piano. Elle joua une suite languedocienne, aux rythmes qui parfois pétillaient comme le vin, parfois exhalaient un mystère pareil à la nuit. Edmée s'attendait peu à une telle soirée. La contagieuse gaieté des assistants, la succulence des plats et des breuvages, cette musique parmi les fleurs, tout cela agissait matériellement sur elle. Comme elle se sentait loin de la médiocre petite villa de Port-Vendres ! N'était-elle pas un peu grise? Elle appréhendait l'instant de se lever ; elle eût voulu rester longtemps là...

Peu après, une sœur de la pianiste s'approcha de celle-ci et commença de chanter. La voix timbrée, veloutée de cette jeune fille au sombre et sensuel visage émut Edmée. Cette voix déroulait des mélodies amoureuses où s'emmêlaient le sentiment et la volupté.

Malgré elle, Edmée accueillit alors le fantôme d'Alain. Elle n'avait aucune force de résistance. L'idée même de résister ne lui vint pas. Au surplus, elle se rendait mal compte qu'Alain était près d'elle. Les accents passionnés de la musique, la signification des paroles ardentes éveillaient dans la mémoire d'Edmée les impressions romanesques qu'elle avait consciemment ou inconsciemment emmagasinées depuis qu'elle savait qu'un homme était mort en l'aimant. Obéissant à une loi de réversibilité presque fatale, Edmée, en pensant à Alain, lui restituait, à ce moment-là, ce qu'il lui avait donné. Une sorte de reconnaissance obscure et instinctive la poussait vers son initiateur. Elle se dit finalement : « Comme il serait heureux, s'il était là ! » Cette pensée eut un écho immédiat : « S'il était là, je serais heureuse aussi... »

Solidement installée sur les incorruptibles assises de sa vertu, Edmée ne se méfiait de rien. Sa sensibilité, déjà entamée par les émotions qu'elle avait subies au cimetière de Port-Vendres, s'abandonnait avec une complaisante et aveugle faiblesse à des tentations par lesquelles, jusqu'alors, elle n'avait jamais été attaquée...

Lorsque son mari l'emmena, la perspective de se trouver bientôt dans une chambre d'hôtel l'alarma une seconde comme une pensée triste au milieu d'une fête. Dans la voiture, elle eût voulu gémir et se faire dorloter. Mais René donnait ses impressions. Cette soirée dérangeait ses idées toutes faites sur la vie de province. Dans une demi-somnolence, peuplée de visions indéfinissables et changeantes, Edmée écoutait son mari raconter que, lorsqu'il était jeune, à Lyon, les soirées que donnaient ses parents ne ressemblaient fichtre pas à celle-ci :

— Tout se perd, affirmait-il... voilà un gros négociant du Roussillon qui vit comme un artiste parisien...

Mais René était quand même content : il ne cachait pas qu'il avait trouvé la jeune cantatrice de la plus grande beauté.

Edmée se sentait de moins en moins d'aplomb. Assise sur le lit, elle regardait autour d'elle, ayant au visage un sourire fixe et tendu :

— Je meurs de fatigue, murmura-t-elle en détachant son peigne de ses cheveux.

René la prit affectueusement entre ses bras :

— Et puis, dit-il avec une indulgence amusée, vous avez peut-être aussi un peu trop bu...

Elle voulut protester ; mais, à quoi bon?

Elle dut faire effort pour se dévêtir. Elle se coucha sans songer à retirer de la chambre le bouquet qu'elle avait rapporté de Port-Vendres. Elle s'endormit presque aussitôt.

Elle dormit longtemps d'un sommeil profond, presque animal. Plongée dans un Styx momentané, le salutaire oubli s'était emparé d'elle. Mais, au sein des ténèbres, les démons du vin et de la musique élaboraient les rêves dont elle allait être assaillie, à la fin de la nuit. Dans une léthargie qui ressemblait à la mort, la jeune femme était une proie docile et innocente.

« La Reine » du pauvre Alain Maréchal, dans cette salle où la mélodie s'enchantait de parfums et de fleurs, avait vécu sans le savoir sa dernière heure de royauté.

...Ce fut Madeleine qui apparut la première. Elle était assise sur le capot d'une voiture automobile, et faisait rapidement tourner son bras gauche comme une roue. Autour d'elle voletaient des troupes de gros papillons blancs. Mais Edmée reconnut bientôt dans ces papillons des fleurs d'arums coupés de leurs tiges. L'expression du visage de Madeleine changeait à chaque instant ; toutefois, les paroles ou les cris qu'elle proférait ne concordaient pas avec ces changements de physionomie : lorsqu'une envie féroce se peignait sur ses traits, elle disait d'une voix douce : « Comme la vie est belle ! » ou bien clamait dramatiquement : « Tant pis pour moi ! Tant pis pour moi ! » en riant comme une bacchante.

Edmée sentait qu'elle avançait avec une rapidité vertigineuse ; elle n'aurait pas pu dire dans quel élément. Était-ce la mer, l'air ou l'eau? Par moments, le véhicule également indiscernable qui l'emportait traversait d'épais et étouffants paysages exotiques, nés d'une

mélodie que Mlle Sériail avait chantée dans la soirée. Edmée, dans son surprenant voyage, aperçut, entre des feuilles gigantesques, un personnage aux yeux de chat qui gesticulait sur le toit d'une maison. Cet homme, sans tomber du toit, frappait avec une gaule sur la porte de la maison chaque fois que quelqu'un, de l'intérieur, essayait d'ouvrir. Finalement, l'homme s'envola du toit comme une mouche et vint se mêler aux essaims d'arums voltigeants. Il disparut à la seconde même où Edmée, elle le sentait, allait le reconnaître.

Peu après, Madeleine glissa de l'automobile où elle se tenait jusque-là par miracle, et fut transformée en une lourde masse blanchâtre, inconsistante comme une vapeur, mais à travers laquelle on distinguait certaines sculptures du cloître d'Elne. Ces sculptures licencieuses, dont Edmée, pendant qu'elle visitait le cloître, n'avait distingué ni les formes ni le sens, devinrent alors claires et aisément déchiffrables. Elles s'amplifièrent bientôt et se multiplièrent : des hommes et des femmes se contournaient dans des postures lubriques et gémissaient en s'aimant. Parfois, l'un des hommes se détachait du groupe ; il allait mordre à même, un peu à l'écart, dans un pâté beaucoup plus grand que lui. Alors le personnage aux yeux de chat apparaissait sur le pâté comme il était apparu précédemment sur le toit de la maison. Il frappait sur la tête de l'homme vorace, que prenaient des rires convulsifs. Lorsque ces rires s'arrêtaient, Edmée entendait le motif d'une danse languedocienne jouée sur un instrument invisible, aux sons extrêmement plaintifs et doux.

Bientôt l'un des hommes de la sarabande démoniaque, au lieu de se diriger vers le pâté, gagna une région sombre vers laquelle, jusque-là, Edmée n'avait pas jeté les yeux. Mais ses regards percèrent immédiatement les ténèbres : sous une pierre tombale qui tenait toute seule au-dessus du sol, horizontalement, formant ainsi un plafond épais et bas, un corps était étendu. L'homme se pencha vers ce gisant et l'embrassa. Puis il se retourna vers Edmée ; elle reconnut sans étonnement M. Poudade.

Ce corps, Edmée n'en doutait pas, était celui d'Alain. En effet, Alain se leva, beau et nu, et comme pétri de la lumière éclatante dont toute la journée, Edmée avait eu les yeux remplis. Il s'avança vers Edmée qui, maintenant également dévêtue, tendait impulsivement les bras vers lui. Ils s'enlacèrent...

A ce moment la jeune femme quitta le monde mystérieux et despotique du rêve pour entrer dans l'état de demi-inconscience qui précède le réveil. Elle dormait toujours ; mais elle demeurait prise dans les franges du songe. Elle continuait de subir de la manière la plus précise

l'étreinte physique d'un très vivant Alain. Heureuse et avide, elle partageait le plaisir qu'elle donnait.

Puis, insensiblement, elle discerna qu'elle était couchée dans un lit ; elle fit machinalement un geste pour atteindre une petite poire d'émail qui, avenue Victor-Hugo, se trouvait sur la table de nuit et qui allumait une ampoule électrique. Sa main, en dehors du lit d'hôtel, tomba dans le vide. Elle se sentait toujours prise sous un corps chaud et pesant. D'un bras crispé, elle retenait ce corps contre elle. Une voix murmura : « Aime-moi ! Aime-moi ! » Edmée ne répondait pas, mais elle pensait : « Je t'aime !... »

Elle ouvrit les yeux.

Elle aperçut, comme une flamme, de l'autre côté de la chambre, en face du lit, le grand bouquet de mimosas posé sur la commode. La conscience lui revint ; elle tourna la tête : René dormait dans le lit voisin. Machinalement elle regarda la porte. Dans une suprême illusion, elle crut qu'Alain, en s'enfuyant, venait de fermer cette porte. Et, tout à coup, elle poussa un grand cri.

Mais ce cri n'était qu'une faible plainte. René ne bougea pas. Edmée ne bougea pas davantage. Pendant quelques minutes elle resta inerte, en quelque sorte assommée. Elle était comme ces gens qui descendent d'un manège de chevaux de bois et qui ne s'orientent plus, qui n'osent plus avancer, de peur de tituber, de tomber. Puis cette espèce de pétrification d'esprit devint lentement de la stupeur. Edmée se mit à trembler et dut faire effort pour s'asseoir sur son lit. Bientôt, un brusque mouvement de honte lui fit baisser la tête, elle cacha son visage dans ses mains. Elle venait seulement de comprendre ce qui lui était arrivé.

Elle resta soumise à sa terreur comme le pigeon à l'épervier. Son cœur battait à grands coups. Elle sentait aussi le battement de son sang au bout des doigts, aux tempes, aux chevilles. Son corps entier, contracté, lui semblait avoir perdu son épiderme ; elle vit malgré elle ces peaux de bêtes retournées, remplies de paille, qu'on pendait dans un coin de basse-cour, à Saint-Romain. Puis cette impression d'être à vif se dissipa peu à peu. Ses nerfs se délièrent... Ne rompait-on pas, ici et là, les cordes qui la ligotaient? Ses membres se libérèrent comme les fleurs d'un bouquet défait. Mais, aussitôt après, elle crut qu'elle allait se noyer dans une eau qui commença de la submerger lentement, infailliblement. Les souvenirs de son plaisir imaginaire la conquirent de nouveau. Ces souvenirs demeuraient si précis, si aigus qu'elle n'admit plus qu'elle pût avoir rêvé. Alain ! Alain avait dit : « Aime-moi. » Et en effet, elle l'avait aimé. Elle

s'était donnée à lui... Ah ! n'allait-elle pas défaillir de dégoût? Elle se passa les mains sur le corps comme pour effacer les traces visibles de son déshonneur. Qu'allait-elle devenir? Elle murmura indistinctement : « Je suis la maîtresse d'Alain ! »

Mais, comme la Walli du conte, le rêve n'avait plus le droit de vivre. Il acheva de se dissiper ; la réalité apparut à Edmée. Pareille à un naufragé qui se rapproche de la terre et qui voit autour de lui une branche, une épave, un oiseau, Edmée distingua dans ses souvenirs la tombe d'Alain, le chalet de Port-Vendres ; puis elle vit, dans cette chambre d'hôtel, sa malle ouverte, à gauche de la cheminée. Elle aspira profondément une gorgée d'air. Un vague et rapide sourire passa sur son visage : « J'ai rêvé !... J'ai rêvé !... » Mais, aussitôt après, l'idée qu'elle avait pu rêver de pareilles choses ne lui fit pas moins mal que son rêve lui-même. Elle avait beau ne plus y croire, elle restait sous l'influence de ces événements supposés. Sa mémoire était encore gonflée d'étouffants et atroces mensonges. Les images précises imposées par un mauvais sommeil lui semblaient aussi vraies que la vérité. Qu'elle l'eût rêvé ou non, elle s'était abandonnée aux bras d'Alain ; elle avait répondu à l'amour d'Alain par un amour égal. Pour qu'elle eût pu former un rêve pareil, ne fallait-il pas qu'il y eût en son esprit, en son cœur, des ferments cachés et puissants? Elle sentait qu'elle venait d'échapper à un danger terrible. Elle revit tout ce qu'elle avait fait, la veille, les jours et les mois précédents. Toutes ces actions la poussaient vers un précipice ! Ah ! ce songe anéantissait d'un seul coup et pour jamais sa stupide confiance : « Comme j'ai été coupable ! » se dit-elle ; puis : « Comme je suis punie ! »

Elle souffrait dans sa chair offensée ; elle souffrait dans son honnêteté, dans sa fierté ; elle souffrait aussi dans sa tendresse et dans sa loyauté conjugales. Elle se représentait ses enfants, et se disait : « Suis-je encore digne d'eux? » Tout ce qu'elle venait de subir était si contraire à sa nature, à son caractère, à son tempérament, que par réaction, Edmée s'abandonna à un besoin d'humiliation et de contrition sans mesure. Elle se faisait bien plus horreur que pitié. Certes, elle ne méritait pas de s'attendrir sur elle-même ; il fallait avant tout se reprendre, moins pour se repentir que pour se corriger. Par une volte-face toute naturelle, elle se mit à haïr Alain comme un ennemi, comme un traître. Certes, elle ne lui donnait pas tous les torts ; elle reconnaissait l'étendue de sa faute ; mais, victime de son ignorance, elle s'était mal défendue. Maintenant il fallait expulser Alain et tout ce qu'Alain avait apporté dans sa vie. Edmée ne doutait plus d'elle-même : elle y parviendrait vite et totalement !... Ah ! comme elle

payait cher cette cruelle leçon ! Les souvenirs éclatants de son rêve revenaient sans cesse l'attaquer ; son honneur les recevait en palpitant, comme autant de coups de couteau.

La pauvre Edmée se considérait ingénument comme la dernière des femmes. Elle n'admettait pas que le fait d'avoir rêvé fût pour elle une excuse. Au contraire, elle eût dû prévoir ce que ce rêve lui avait imposé, afin d'éviter une dégradante flétrissure. Elle trouvait à chaque instant de nouveaux griefs à s'adresser. N'avait-elle pas été d'une inimaginable sottise? Elle se rendait bien compte, maintenant, de ce qui s'était passé. Mais il fallait aussi remercier le destin : Edmée acceptait son rêve comme un avertissement. Oui : Alain était mort ; il n'était pas possible qu'elle pût jamais commettre réellement la faute que ce rêve lui avait imposée ; mais depuis des semaines, depuis des mois, elle s'était écartée de son devoir. Elle se jugeait sévèrement. Elle n'admettait pas que son ignorance pût être une excuse : « Je suis beaucoup plus coupable que le serait Madeleine ; elle sait que son romanesque est un jeu, un divertissement. Moi, je ne me suis méfiée de rien. » Elle s'en voulait d'avoir agi comme une enfant : « Il y a des enfants moins bêtes que je l'ai été. »

A ce moment René, endormi, fit un mouvement. Edmée crut qu'il allait se réveiller. Elle entrevit immédiatement des épreuves, des punitions nouvelles. Malgré qu'elle eût rêvé sa faute, qu'éprouverait-elle d'amer et d'intolérable, lorsque son mari s'approcherait d'elle pour la prendre dans ses bras? L'idée d'une pareille imposture lui faisait mal. « Que peut éprouver une femme qui a réellement trompé celui qu'elle aime? » se demanda-t-elle. Elle le savait bien : jamais elle n'avait cessé d'aimer René. Pauvre et bon René, si confiant : « Je ne mérite pas l'estime qu'il a pour moi ! »

Elle regarda longuement son mari. Elle éprouvait maintenant une sorte de délectation à être méchante et injuste pour Alain : « C'est un malade qui donne sa maladie aux autres ! » Elle lui en voulut d'être mort : d'un vivant, elle aurait bien su se défendre ! Elle avait été la victime d'une stupide, d'une détestable pitié !

Bientôt elle découvrit que la présence de René devenait sa défense. Si elle avouait son rêve à son mari, celui-ci pourrait-il lui en vouloir longtemps? Pourtant, la pensée de faire un pareil aveu ne la retint pas. Instinctivement, Edmée se rendait compte qu'il y avait d'autres moyens d'obtenir toute seule son pardon, sa réhabilitation. Une confession eût été une lâcheté de plus. Il était grand temps que sa lucidité lui désignât ses obligations et la nature de ses responsabilités. Quelque effort qu'il lui en coutât, il fallait maintenant dédommager René. Son devoir le plus évident était désormais d'aimer René

devantage. Cette ridicule et détestable aventure « servirait » au moins à cela.

Lorsque René s'éveilla, sa femme était penchée sur lui. Il aperçut le visage d'Edmée avant de distinguer l'expression de ses traits. Mais, rien qu'en la voyant, il se mit à sourire. Ce bon, brave et naturel sourire gonfla le cœur d'Edmée comme si René venait de lui sourire pour la première fois.

XVII

Pendant cette première journée de voyage, Edmée fut, près de son mari, la proie de deux sentiments contraires qui se renvoyaient alternativement leur victime. Parfois elle était poussée à se rapprocher de René. La compagnie de celui-ci était une assurance, un refuge. Parfois le souvenir de son rêve se ranimait dans sa mémoire ; et elle se disait alors : « Je ne suis plus une épouse irréprochable ! » Avait-elle le droit d'accepter que René l'embrassât ? Bientôt, certes, l'influence de son rêve se dissiperait définitivement ; mais, jusque-là, ne lui était-il pas défendu de rien faire pour s'approcher de son mari? Pourtant, comme il eût été doux, consolant, efficace de se sentir protégée par un amour vivant, public, déclaré ! A plusieurs reprises, Edmée eut de la peine à ne pas témoigner sa tendresse à René.

Elle était aussi retenue par une autre crainte : elle redoutait de déplaire à son mari en posant, dans un compartiment de chemin de fer, sa tête sur son épaule, en lui prenant sentimentalement la main. Pendant le trajet, de Perpignan à Carcassonne, elle resta le plus souvent immobile. Son mari, en face d'elle, lisait des journaux, des dossiers. Elle s'appliquait à le regarder. Dans cette application volontaire il y avait une intention agressive mais informulée à l'égard du fantôme d'Alain. Celui qu'Edmée aimait, ce n'était pas ce mort qui s'était emparé d'elle par supercherie, mais cet homme auquel elle appartenait, qui serait près d'elle demain, comme hier, comme aujourd'hui. Les mouvements que faisait René en dépliant son journal, en froissant une enveloppe causaient à Edmée un plaisir matériel. Elle était avide de se soumettre au charme, à l'autorité de la présence. Elle considérait attentivement la bouche de René : elle imaginait cette bouche sur sa propre joue, sur ses propres lèvres. Ah ! comme elle en connaissait bien la forme et le dessin ! Puis elle examinait les mains de René, la raie qui partageait ses cheveux, une

petite tache de sang extravasé qu'il avait devant l'oreille gauche. Elle se disait : « Lorsqu'il va cesser de lire, il lèvera la tête ; je verrai alors si je me rappelle bien la couleur de ses yeux. »

Elle ne s'en rendait pas compte, mais elle éprouvait près de son mari des sentiments d'une qualité nouvelle, plus fine, plus nuancée. Jusqu'à présent, Edmée avait aimé René passivement, sans du tout raffiner un sentiment que rien n'avait jamais menacé ; maintenant, elle l'aimait soigneusement, en détaillant, si l'on peut dire. Elle découvrait qu'elle était attachée à lui par des liens que l'habitude, la confiance, une entente naturelle et réciproque avaient resserrés et multipliés.

Lorsque René, en levant les yeux, eut rencontré une dizaine de fois le regard tendre et fervent que sa femme posait sur lui, il ne fut ni intrigué, ni surpris. La veille, en revenant de cette soirée où la chère avait été si bonne et la musique si suggestive, Thibernes avait attribué plus aux vins encore qu'à la musique l'alanguissement de sa femme. N'avait-il pas dû presque la porter, dans l'escalier? Edmée, d'habitude si maîtresse d'elle-même, ne s'était-elle pas laissée tomber sur le lit sans pouvoir se décoiffer ni se déshabiller debout? Maintenant, dans le train, René attribuait un peu sommairement ces regards expressifs aux suites d'une légère griserie. Outre cela, le changement de climat n'exerçait-il pas sur Edmée son influence? Pour René, le ciel bleu du Midi, ses fleurs, cette facilité de vie devaient forcément incliner une femme, sinon à des idées, du moins à des sensations amoureuses. Enfin, le seul fait de voyager redonnait à leur union un attrait de renouveau. Depuis longtemps il n'avait pas vécu tête à tête avec sa femme. Loin de leur existence quotidienne et domestique, loin des enfants, René sentait Edmée plus près de lui. Sauf ses affaires, rien, dans ce voyage, ne venait le distraire d'Edmée.

Ce fut donc bientôt René qui se laissa contraindre par une force mystérieuse et tendre. Il abandonna sa lecture et vint s'asseoir à côté d'Edmée. A ce moment, celle-ci sentit que son cœur battait plus fort ; elle fut heureuse d'un trouble que n'inspirait pas une crainte secrète mais un bonheur permis et publié.

Déjà, elle reprenait confiance. Elle retrouverait vite son équilibre. Comment avait-elle pu se laisser surprendre, dominer par l'amour d'Alain? Elle se pressa contre René ; elle posa sa tête sur une épaule convoitée. René disait :

— Ma chère Edmée, comme cela vous va, le voyage ! Vous avez été bien gentille de venir avec moi...

Edmée ne répondait rien ; elle était inerte et immobile comme une pierre qui s'arrête de rouler et qui se cale dans un creux, au bas d'une

pente. Elle ferma les yeux, pour mieux accueillir et apprivoiser sa paix.

A Carcassonne, après le déjeuner, Thibernes dut quitter sa femme. En s'en allant, il dit une parole qu'il n'eût pas prononcée la veille :

— Ces affaires m'ennuient ! J'aimerais beaucoup mieux rester avec vous !

Edmée ne lui répondit que par un regard d'acquiescement. Elle était encore, à ce moment-là, plus hardie pour regarder que pour parler. Le langage muet lui semblait plus facile, plus rassurant et plus sincère. Un arrière-fond de gêne l'habitait inconsciemment. Elle eût voulu étouffer les derniers reproches que lui adressaient sa conscience ; elle eût voulu oublier tout à fait que, la veille, elle était allée clandestinement à la tombe d'Alain, et que, pendant la nuit précédente, un rêve absurde avait fait d'elle une femme infidèle, heureuse de son infidélité.

Lorsqu'elle fut seule, elle aspira à une délivrance totale. Elle se dit : « Il ne faut plus prendre ce rêve au sérieux. Est-on responsable de ses rêves? » La nuit prochaine elle aurait peut-être un songe plus absurde encore : elle étranglerait M. Sériail ; elle forcerait la caisse de l'hôtel ; elle mettrait le feu à la ville ; et, cependant, en se réveillant, elle n'aurait pas l'idée de s'accuser d'un meurtre, d'un vol ou d'un incendie. Sa faute n'était pas d'avoir rêvé, mais d'avoir accueilli, préparé les éléments de son rêve. Il ne fallait pas aller et retourner quai du Louvre ; il ne fallait pas lire et relire les cahiers d'Alain ; il ne fallait pas accepter si naturellement l'idée de venir à Port-Vendres. Dans toutes ces circonstances, elle avait été imprudente, imprévoyante, mal avisée ; mais avait-elle été coupable? Elle s'interrogea loyalement. Avait-elle une seule fois soupçonné qu'elle était attirée vers Alain par un sentiment où il pouvait entrer de l'amour? Edmée haussait les épaules : on n'aime pas un mort ! Certes le triste destin d'Alain Maréchal l'avait émue ; certes elle avait été touchée par un sentiment si discret et cependant si puissant ; peut-être même avait-elle été flattée dans sa vanité. N'avait-elle pas été mesquinement contente de penser que, passant pour froide et terre à terre, elle avait pu inspirer une pareille passion ! Elle le constatait maintenant : dans toute cette aventure, elle n'avait pas toujours bien et prudemment agi. Mais jamais elle n'avait soupçonné qu'elle courait, en pensant à Alain, des dangers de la nature de celui que lui avait révélé son rêve. Si elle avait supposé cela une demi-seconde, elle n'eût pas eu besoin de ce rêve pour éloigner d'elle, à jamais, tout ce qui la rapprochait d'Alain.

Il fallait donc maintenant, en quelque sorte, se désinfecter, rapidement et complètement. Il ne s'agissait plus d'autre chose. Edmée n'en doutait pas : cela serait facile. Comme une cendre qui n'est plus vénérable, les souvenirs d'Alain devaient être jetés au vent. Mais que restait-il d'Alain, dès maintenant, dans la mémoire d'Edmée? Parfois un souvenir informulé passait en elle, d'une manière lointaine et vague, comme un reste d'orage dans un ciel qui redevient bleu.

Elle voulut s'appliquer à chasser tels souvenirs précis ; elle s'aperçut que ces souvenirs étaient presque déjà détruits : le quai du Louvre, la serrure forcée, l'envoi de fleurs, tout cela, Edmée le considérait à présent d'une manière objective, désintéressée, indifférente. Était-ce elle ou une autre femme qui avait agi ainsi? Elle en doutait sincèrement. Vingt-quatre heures après s'être rendue de son plein gré au cimetière où Alain Maréchal était enterré, Edmée acceptait l'idée de ne plus jamais penser à Alain. Elle se sentait maintenant beaucoup plus faite pour l'oublier que pour penser à lui.

Lorsque René revint, ils allèrent ensemble visiter la fameuse cité. Edmée marchait à côté de René avec une sorte de fierté naïve. Comme elle se sentait plus heureuse, plus sereine que la veille, lorsqu'elle courait les routes dans cette automobile, craintive, supputant des désagréments de toutes sortes ! Évidemment, pour avoir agi comme elle avait agi depuis novembre, il fallait qu'elle eût été dominée par une force qui l'avait privée de sa clairvoyance, de sa raison ! Elle avait été envoûtée. Maintenant, tout était rentré dans l'ordre ; elle n'était plus une exaltée, une demi-démente. Son rêve l'avait exorcisée.

La visite de la cité enchanta René Thibernes. Il ne songea certes point à déplorer une restauration qui prive de tout mystère et de véritable beauté un endroit d'où les archéologues ont chassé l'âme du passé. Au contraire, il écoutait les explications du gardien avec le plus vif intérêt. Edmée, avide de docilité, partagea vite cet intérêt ; elle trouvait des questions à poser à René, afin que celui-ci ne doutât point de son émulation. En même temps elle s'accrochait au bras de son mari ; elle se faisait aider par lui pour monter les marches.

On eût bien surpris et irrité Edmée si on lui avait dit, à ce moment, que malgré elle, elle transfigurait René grâce à ce qu'elle avait appris de l'amour en lisant les cahiers d'Alain. Trois mois de rêveries n'avaient pas été vains et stériles. Edmée reportait maintenant sur un vivant ce qu'un mort lui avait donné. A son insu, elle enrichissait René de certaines vertus d'Alain. Elle profitait en quelque

sorte de son expérience. Elle était un peu pareille à ces sauvages qui, parce qu'ils ont vu des civilisés se servir d'une fourchette, cessent de manger avec leurs doigts.

Dans les jours qui suivirent, Edmée promena de ville en ville sa félicité nouvelle. Plus elle s'éloignait de Port-Vendres, plus sa sécurité croissait. Elle se dit même : « J'ai bien fait d'aller là-bas. C'était une opération nécessaire. Je suis guérie. »

La tendresse tour à tour instinctive et appliquée qu'elle témoignait à son mari la réhabilitait à ses propres yeux. D'autre part, elle en revenait toujours à l'idée qu'elle devait « dédommager » René. Certes, elle ne lui dirait jamais rien de toute cette aventure. Elle sentait obscurément que son bonheur dépendait de son silence. Mais pour qu'elle se jugeât pardonnée, il fallait qu'elle fût certaine du bonheur de René ; elle ne pouvait plus être tiède avec lui. Pendant ces derniers jours de voyage, René aurait pu être quinteux, injuste, méchant, Edmée l'eût cependant considéré comme le plus séduisant des hommes. Avant tout, il fallait qu'elle se prouvât à elle-même que le pouvoir d'Alain était dissipé, qu'elle avait oublié Alain, qu'il n'avait même pas existé, qu'il n'avait été qu'un mirage...

A Albi, à Toulouse, à Bordeaux, chaque matin, Edmée éprouva, au réveil, une minute de contentement puéril en constatant qu'Alain n'avait pas paru dans ses songes. Une seule fois, à Toulouse, Mme Maréchal vint vaguement troubler son sommeil ; mais, celle-là, Edmée l'avait résolument expulsée, allégrement sacrifiée ! « Si elle n'était pas venue me voir, rien de tout cela ne se serait produit ! » Maintenant, c'était fini. Lorsque la mère d'Alain reviendrait à Paris, Edmée ne la reverrait certainement plus. Elle trouverait facilement un prétexte. La compassion militante d'Edmée s'était obscurément transformée en rancune. Elle était comme un viveur repenti qui en veut à ses compagnons de fête et qui est décidé à éviter désormais des témoins gênants, importuns.

Le besoin de stabilité, de sécurité, qui formait le fond du caractère d'Edmée fit que celle-ci sut éviter rapidement tout ce qui pouvait ressembler à un remords. Une fois revenue à la santé, les malades oublient leurs tourments et leurs fièvres. Elle était si heureuse de se sentir délivrée, si heureuse de n'avoir plus à se tourmenter, de n'avoir plus à obéir aux sollicitations imprévisibles d'une imagination peu douée, peu exercée ! De nouveau elle pouvait faire de ses incapacités des qualités et des vertus. Elle rentrait dans ses vraies limites. Elle ressemblait, si l'on peut dire, à ces animaux savants, qui palpitent et tremblent lorsqu'on exige qu'ils se tiennent la tête en bas ou qu'ils

voltigent dans les airs, et qui paraissent si contents, si rassurés, lorsque, le tour fini, on leur rend le droit de marcher à quatre pattes, comme les autres animaux.

Les paroles toujours raisonnables, judicieuses et prévues de son mari lui paraissaient dictées par la sagesse. La réalité quotidienne redevint pour elle pleine de prestiges suffisants. Elle se sentait en règle, protégée par tout un système d'existence fait pour elle et auquel elle était avide de se soumettre, de se conformer.

Quant à René, il s'était bien vite laissé prendre par le tendre empressement d'Edmée. Mais il continuait d'attribuer cette expansion à la vie inhabituelle qu'ils menaient. Lorsqu'ils seraient revenus à Paris, il s'attendait à ce que tout redevînt « comme avant ». Pourtant, cette prévision ne l'enchantait pas : il lui arrivait de s'écrier : « Désormais, nous voyagerons plus souvent ! »

Ils regagnèrent néanmoins Paris au jour et à l'heure fixés.

Lorsque, de retour chez elle, Edmée se vit assise sur le canapé du salon, son mari à ses côtés et ses deux enfants sur ses genoux, une image d'Alain passa dans sa mémoire, mais si faible, si vaporeuse, si fugitive, qu'elle l'aperçut à peine. Puis, tandis que Thibernes classait son courrier et mettait de côté les numéros du *Temps*, Edmée fit venir la cuisinière, lui demanda son livre de comptes et commanda le dîner.

Jean-Louis Vaudoyer.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES RÉVOLUTIONS DE BULGARIE

Il s'en faut que la plupart des événements rendent un son pur ou une note unique. A côté d'infamies comme la révolution russe, dont le contenu est franchement détestable, absurde, inadmissible, à côté de personnages comme Lloyd George ou Woodrow Wilson, dont l'effacement doit égayer tous les amis de la raison, à côté de terribles fautes comme la déclaration de guerre allemande en 1914 — pour ne choisir que des exemples récents en histoire — la plupart des occurrences qui se présentent à notre jugement ou à notre sensibilité, la plupart des individus qui traversent la haute politique, laissent dans leur sillage des résultats mêlés ou des appréhensions équivoques.

Ce cas général trouve dans les Balkans, et spécialement en Bulgarie, une accentuation particulière. Tout ce qui s'y passe, au moins depuis 1876, intéresse l'Europe et, depuis 1912, le monde entier, mais on serait bien embarrassé s'il fallait apprécier, au jour le jour, en bon et en mauvais, la nature des modifications dont cette région instable est l'objet.

Le mieux serait sans doute qu'il ne s'y passât rien, car, jusqu'à présent, sauf de très rares exceptions, et encore plus apparentes que réelles, les bouleversements européens ont trouvé leur origine entre Serajevo et Sofia, Athènes et Constantinople. De même qu'il y a dans l'écorce terrestre des portions favorisées par les séismes, de même en politique il existe des zones où les processus de des-

truction et de création paraissent plus actifs et plus ingénieux qu'ailleurs.

Il importe donc de ne jamais quitter des yeux la péninsule balkanique, centre extraordinaire d'irradiations politiques. A elle seule elle mériterait une chronique régulière et se chargerait, certes, de l'alimenter en épisodes aussi nombreux que surprenants. La fertilité prodigieuse de l'histoire depuis 1914 et 1918 empêche malheureusement de réaliser ce dessein. C'est à peine si de temps à autre des incidents de provenance balkanique, plus volumineux que d'habitude, s'imposent à l'attention mondiale et requièrent des commentaires appropriés.

Pour le malheur commun, il semble précisément que nous entrions de nouveau dans une période de fermentation chez les Yougo-Slaves. Oh ! la tranquillité parfaite n'a jamais régné dans ce Tartare nationalitaire. Néanmoins on pouvait croire que les frictions internes, entre classes, entre partis, entre nouveaux et derniers venus, allaient accaparer pour quelque temps les disponibilités révolutionnaires des Serbes, Bulgares, Turcs, Grecs et autres Pomacks. Il n'en est rien, ou plutôt, ces démêlés eux-mêmes ont pris une telle intensité que leurs répercussions se font sentir par-dessus les frontières et provoquent des secousses électriques d'une ampleur démesurée.

Si l'on voulait caractériser brièvement la situation d'ensemble dans les Balkans, et du même coup la nature des inquiétudes qu'elle éveille, on pourrait dire que de plus en plus les choses anciennes tendent à reprendre la place que la guerre et la défaite leur avaient fait perdre. Or ces choses anciennes, c'était elles qui avaient amené le conflit.

Il ne faut pas entendre par là que les principaux résultats de la guerre sont remis en question ou automatiquement écartés. Non. Cependant il se produit depuis un an ou deux des reflux qui ne présagent rien de bon.

Voici d'abord les Turcs qu'une puissante lame de fond, partie de Westminster et d'Athènes, ramène sans l'avoir voulu, des lointains prodigieux où le destin semblait les avoir relégués pour de longues années. L'empire osmanli, égaré, hier encore, comme une autre arche de Noé, sur les pentes du mont Ararat, reprend la route d'Otman et de Mahomet II. L'Anatolie est reconquise et, avec l'Anatolie, Constantinople, Andrinople, la Thrace. Bulgares et Turcs se trouvent de nouveau en contact. Or, c'est le moment où les nouveaux Bulgares sont chassés par les anciens.

J'ai des raisons personnelles de me méfier de la Bulgarie. Non que je devienne insensible aux vertus de discipline, de travail, de constance, d'économie, qui font du peuple bulgare le plus *sérieux*

des peuples balkaniques. Non que je méconnaisse les erreurs, voire le manque de parole dont l'Entente, comme pour changer, s'est rendue coupable à leur endroit. Non. Mais, jadis, des gens très bien, qui y ont du reste perdu leur trône, répandaient soigneusement, à proximité de mon petit poste d'écoute, les bruits les plus rassurants sur la sagesse, sur la francophilie de la nation bulgare et notamment sur le flair de l'inénarrable tsar Ferdinand. On a vu, en 1915, de quel attirail pratique s'affublèrent ces déclarations sucrées. On ne perdra donc pas son temps à fermer ses oreilles aux promesses réitérées de l'honorable M. Tsankof pour regarder simplement sous ses fenêtres comment s'y prennent les événements pour défiler dans l'ordre le moins mauvais possible.

Il y a d'abord Stamboulisky. Cette bonne grosse brute de quarante-cinq ans, qui ne manquait ni de saveur, ni d'un obscur et sommaire génie, avait su faire rendre au traité de Neuilly un son à peu près acceptable pour son pays, tandis qu'il conquérait en Europe des sympathies indiscutables. Jusqu'à quel point cette sympathie était-elle fondée, raisonnée, authentique? A force de se montrer pacifique, à force de « canuler » les chancelleries par ses voyages réitérés, à force de se cantonner dans des attitudes simples, bien définies, à force de mettre en tout et partout de la bonne volonté, — tant qu'il s'agissait du moins de politique extérieure, — Stamboulisky était parvenu à tranquilliser voisins et tuteurs. C'est certainement grâce à lui seul et par amour de lui que la Bulgarie avait obtenu une réduction des trois quarts de l'indemnité de guerre que le traité primitif l'obligeait à payer à ses vainqueurs. C'est par son entremise que le solde avait été échelonné sur une suite extraordinairement longue d'années à venir. Bref, dans ses petites sphères, Stamboulisky, était bellement en train de résoudre des problèmes non moins durs que ceux que l'Allemagne met tous ses efforts à éluder. A cet égard il est dommage que Stamboulisky disparaisse. On aurait pu voir, à l'usage, ce qu'auraient produit un amour sincère de la quiétude, un désir non équivoque de s'acquitter de ses obligations, l'horreur en un mot de l'incertain.

Malheureusement ce Janus peu banal, qui mettait au service de son pays tant de qualités *bourgeoises*, et qui faisait front aux difficultés du dehors en leur montrant la physionomie rassurante d'un ministre de Louis-Philippe, une fois tourné du côté de ses nationaux, exposait la figure farouche d'un dictateur *vert*, aussi *anti-bourgeois* que Trotzky en personne.

On a pu se demander jusqu'à quel point l'Internationale *paysanne* de Sofia constituait une succursale de l'Internationale *ouvrière* de

Moscou. Les relations entre agrariens bulgares et bolchevistes à la russe ont passé par des phases diverses, tantôt courtoises, tantôt bougonnes. Aux moments des pires brouilles, jamais les ponts n'ont été entièrement coupés. Stamboulisky ne compta-t-il pas les mêmes ennemis que Lénine, depuis surtout que les malheureux résidus de l'armée Wrangel s'étaient acoquinés avec les hommes qui, de 1915 à 1918, avaient tenu le futur dictateur dans l' « ombre » la plus propice à leurs manigances, et qui, depuis 1918, ne laissaient guère s'écouler d'année sans lui tuer quelque ministre ou sans chercher à l'assassiner lui-même?

Il est très difficile par le temps qui court de jauger un pays, de dire s'il est ceci ou cela. Si quelque chose paraît certain, c'est bien le caractère foncièrement, indélébilement *terrien* de la Bulgarie. Tous les Bulgares, quels qu'ils soient, ministres compris, sont d'anciens paysans, tout au plus des fils ou petits-fils de paysans, quand ils ne demeurent pas encore paysans pour leur propre compte, ce qui est le cas de plus des deux tiers de la nation. Tout gouvernement bulgare doit donc s'appuyer d'abord sur la terre. Stamboulisky — et le succès semblait lui donner raison — s'appuyait à peu près uniquement sur elle. Méthodiquement, par des lois farouchement égalitaires, il répartissait le sol entre les mains de ceux qui le cultivaient, entre les mains donc des citoyens les plus nombreux. Il mettait en action l'idéal parcellaire cher à M. Compère-Morel. Étant donné la composition simple, et même simpliste, de la société bulgare, il pouvait compter sur l'avenir. Tout travaillait pour lui : le temps, les passions, le nombre, les éléments naturels, la logique, l'instinct. En fait et en droit, ses adversaires devaient céder. Ils l'emportent.

Jamais l'insuffisance radicale d'une politique de classe n'a été mise dans une lumière plus aveuglante. Jamais la force des principes bourgeois, que tout semblait se réunir ici pour discréditer, n'a mieux éclaté. On ne violente pas impunément la nature, et la prescription des situations acquises, même lorsque n'en bénéficie qu'une minorité dans la nation, fait partie de la nature. Stamboulisky, ayant devant lui trois bourgeois et sept paysans, partageait entre eux tous les biens de quelques-uns. Que pouvait-il craindre? Le voilà par terre et même en terre.

Sans doute la question ne se posait pas uniquement en termes de *classe*. Mais c'est précisément là le point irrémédiablement faible des rêveries socialistes. Aucune des hautes questions qui concernent le gouvernement des hommes ne peut se poser en termes de lutte de classes, ou même simplement de différences de classes. Il y a toujours quelque part un résidu irréductible qui, à un moment donné, reprend

le dessus par un biais quelconque et c'est pourquoi Stamboulisky est tombé. C'est pourquoi, après la Bavière, après la Hongrie, après la Finlande, après l'Autriche, la Bulgarie vient de se débarrasser d'un régime fondé sur la prééminence d'une classe sur les autres et maintenu seulement par la violence.

Est-ce à dire que les successeurs de Stamboulisky vont prendre le contrepied, de ses lois agraires et restituer à leurs anciens possesseurs les biens expropriés? L'événement est improbable. Le mouvement d'appropriation du sol par les basses classes, nous l'avons vu récemment, est trop fort dans l'est européen pour pouvoir être annulé ou même sérieusement restreint, mais il sera tempéré. Notons à cet égard que les pays assez avisés pour avoir attendu les premières expériences en ce genre, ont bénéficié des erreurs commises par les autres et ont introduit dans leurs projets des tempéraments divers. C'est ainsi qu'en Finlande la loi Kallio atténue la dévolution des terres et en fait quelque chose de très maniable, de quasi occidental.

Stamboulisky, borné en cela comme un rustre, mettait son bonheur à taper dur et à molester ses adversaires, ses ennemis, comme il disait. Au lieu de s'amoindrir avec le temps, sa brutalité prenait de jour en jour plus de raideur. Avec sa « garde *orange* », symbole actif de cette terrible *Union paysanne* qui mettait le pays en coupe réglée à son profit, on le voyait s'acheminer avec une rapidité folle du côté des inepties dont les bolchevistes sont déjà, et à grands pas, revenus. Voilà pourquoi, dans un pays où il y avait encore moins de bourgeois qu'en Russie, le dictateur agrarien a été renversé par des bourgeois. Faut-il s'en plaindre?

Regrettons de voir à sa place des hommes qui, hier encore, dans leurs journaux, ne trouvaient pas assez de formules de condoléances pour exprimer à l'Allemagne la part qu'ils prenaient à l'humiliation qu'elle subit dans la Ruhr. Vraiment c'est dommage, car, en ce qui me concerne, je ne puis trouver regrettable la chute d'un gros malappris, très occupé à remplir ses poches de devises en général excellentes, pour mieux « embêter » les bourgeois. On sait ce qu'était devenue, entre ses mains, la loi sur le travail obligatoire. Cette dangereuse sottise, dont l'intérêt réel n'allait guère au delà de réduire tout le monde, ne fût-ce que temporairement, au rôle de manœuvre, risquait de faire tache d'huile, par voie de diffusion idéologique.

En définitive le mieux est d'attendre à l'ouvrage les successeurs de M. Stamboulisky. S'ils avaient la sagesse, en dépit de leurs attaches avec ces « organisations macédoniennes », que le dictateur avait jugé indispensable de supprimer (et certes, dans cette décision il n'y avait pas seulement de sa part un souci d'éviter des compli-

cations interbalkaniques), de continuer à l'extérieur sa politique de prudence, de paix, de soumission aux traités, nous pourrions nous féliciter du changement. Ne cédons pas à ce doux mirage !

Le danger le plus grave, parce qu'il recèle le plus d'imprévu, vient de ce que les États balkaniques poursuivent en bloc une évolution *sui generis* où chaque secousse locale affecte aussitôt le marché de l'ensemble et tourne vite à la crise européenne. Sous ce rapport, l'invention du communisme a introduit dans le mélange un élément perturbateur de plus, qui tantôt remplace et tantôt masque les tiraillements connus et classiques. C'est ainsi que le Monténégro, confisqué au profit de la Serbie par une décision assez cynique de la Conférence des ambassadeurs, réagit par le communisme contre les dirigeants de Belgrade. Dans une Skouptchina qui ne brille pas par l'homogénéité, leur dissonance aiguë renchérit sur la cacophonie générale.

Il en va de même en Macédoine. Si les Macédoniens avaient une nationalité, ils se rattacheraient plutôt à la Bulgarie. Le sort des armes et la maladresse de Sofia les ont livrés aux Serbes. Eux aussi confient au communisme le soin de traduire leur mécontentement.

Le recours est dangereux, dangereux en soi, dangereux par les contre-coups qu'il détermine. Le rôle du jeune roi Boris, en Bulgarie, dans la réaction actuelle, reste encore un peu énigmatique. Il est probable que le souverain ne fut pas étranger au complot. L'évolution de Stamboulisky vers la république menaçait directement son trône. Pour se débarrasser du gêneur, il lui fallut nécessairement s'appuyer sur une force palpable organisée. On sait où peut conduire, dans les Balkans, l'appel au soldat. Voilà déjà Belgrade et Bucarest qui se regardent par-dessus Sofia, non sans anxiété.

Que dire de la Grèce? Réalisera-t-on à ses dépens l'accès des Bulgares à la mer Égée, qui leur fut solennellement promis à Neuilly? Lui infligera-t-on cette nouvelle avanie? Le dictateur hellénique, le colonel Plastiras, maître des affaires depuis le coup d'État de septembre, suit de près les difficultés bulgares. Lors des pourparlers de Nisch, qui avaient marqué tout dernièrement un rapprochement bulgaro-serbe, la Grèce s'était sentie comme piquée au talon et avait réagi par des gestes non équivoques.

Il s'accumule donc en Orient, çà et là, des charges considérables d'explosifs. Il n'y a pas encore de catastrophes en vue. C'est tout ce qu'on peut dire de plus rassurant.

En tout cas, la situation nous oblige en Occident à rester plus forts que jamais.

René Johannet.

Le Rhin et l'Orient.

Si l'on envisage la politique orientale de la France durant les quinze dernières années, ses flottements, ses incertitudes, sa mollesse, qui conduisirent en 1914 à l'alliance germano-turque (qui retarda notre victoire de quatre ans), et qui nous conduisaient encore récemment, malgré notre victoire, à l'abdication d'une prééminence séculaire, on est surpris, dérouté, étonné.

Mais si l'on prend soin d'étudier en même temps le problème du Rhin, tout s'éclaire.

La question d'Orient ne forme pas un compartiment séparé de la diplomatie. En politique, tout se tient. C'est aux époques de grande prospérité nationale, aux époques où la France montrait sa force et son prestige au dehors, que nos rois firent reconnaître par les sultans de Constantinople les droits et privilèges des *francs* dans les échelles du Levant et devinrent en Turquie les protecteurs de la *nation* catholique. Les *capitulations*, signées en 1535, furent sans cesse complétées et améliorées jusqu'au cours du dix-neuvième siècle, et la France, protectrice et alliée de la Turquie, s'appliquait de 1820 à 1856 à la garantir contre les ambitions des Anglais et des Russes en tenant entre eux une juste balance.

Mais en 1871, le traité de Francfort éloigne la France du Rhin, et ouvre largement sa frontière à de futures invasions. Presque aussitôt, en 1878, Bismarck nous enlève le rôle d'arbitre de l'Orient, en s'opposant au projet russe d'une grande Bulgarie. En 1898, Guillaume II entreprend un voyage retentissant en Orient et cet empereur protestant, tantôt s'érige en protecteur des catholiques, tantôt se déguise en musulman, tandis que le sultan Abdul-Hamid fait massacrer les Arméniens suspects de souhaiter une autonomie sous l'égide russe. Dès lors, la France vaincue prend de plus en plus l'esprit de la défaite, à mesure qu'elle abandonne l'idée d'une revanche possible sur le Rhin. En Orient, sa diplomatie s'exerce au jour le jour. L'application des lois radicales et anticléricales tarit le recrutement de ses missionnaires de Turquie. La suppression de ses relations diplomatiques avec le Vatican facilite un premier émiettement du protectorat religieux, Italiens et Allemands faisant appel désormais à l'ambassadeur italien ou à l'ambassadeur allemand au lieu et place de l'ambassadeur de France. Au quai d'Orsay, la question des Carmes déchaux occupe pendant des mois la plume et la pensée d'un rédacteur. Mais autant mettre un carreau à la fenêtre quand la maison s'écroule. La France, qui cherche à se faire pardonner par l'Allemagne son action au Maroc, laisse libre cours aux ambitions germaniques à Constantinople. Ce laisser-faire est interprété par les Turcs comme un signe de faiblesse, et les Turcs n'aiment pas les faibles. Les Allemands ont

trop beau jeu pour insinuer auprès de la Sublime-Porte que la France tremble devant la menace d'une invasion allemande. Les bastions avancés de la Prusse sur la rive gauche du Rhin permettent la concession et la réalisation de l'entreprise de la *Bagdadbahn* et ouvrent à Berlin la route des Indes.

Cependant la révolution jeune-turque, dont le contre-coup immédiat fut l'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche alliée de l'Allemagne et la revendication de la Tripolitaine par l'Italie, alors autre alliée de l'Allemagne, aurait pu, si la France avait eu en Orient une politique, amoindrir la situation de l'Allemagne à Constantinople. Mais M. Constans, qui ne croit pas à l'avenir du mouvement jeune-turc, assiste impassible à la brusque volte-face du baron Marshall von Bieberstein qui devient l'ami intime du comité Union et Progrès. Au commencement de 1912, la diplomatie russe annonce à Paris, triomphante, qu'elle vient de constituer le bloc balkanique par la réconciliation des Serbes et des Bulgares alliés aux Monténégrins et aux Grecs. Mais quelques mois après, les Balkaniques, au lieu de monter la garde, l'arme au pied, face à l'Autriche, partent en guerre contre la Turquie, la battent, puis se désunissent lors du partage de la Macédoine et de la Thrace. La France, qui n'a pas de politique en Orient, donne de plus en plus l'impression de suivre le sillage de la Russie, son alliée. Au lieu de fortifier sa frontière de l'est et du nord, de perfectionner ses armements, elle compte sur le soldat russe. Le mouvement jeune-turc, comme tous les mouvements révolutionnaires, aboutit, après un premier écrasement militaire, à un sursaut de nationalisme. Le général allemand Liman von Sanders est chargé de réorganiser l'armée turque pour la revanche. Convaincus de la puissance sans limites de l'Allemagne, les Enver et les Talaat signent avec elle le 2 août 1914 un traité d'alliance, et cette alliance entra en jeu lorsque Berlin, cachant soigneusement aux Turcs l'importance de la bataille de la Marne, les eut éblouis par le spectacle de ses armées campées partout en territoire ennemi.

C'est ainsi que la France perdit son alliée séculaire la Turquie, gardienne des détroits, au moment où les communications entre Méditerranée et Mer Noire lui étaient indispensables.

*
* *

En 1918, au lendemain de l'armistice de Moudros, quand les Turcs se furent précipités hors de la barque allemande qui sombrait, la France pouvait reprendre en Orient sa position séculaire, mais à une condition : régler au plus tôt la question du Rhin, la question des frontières stratégiques, la question de sa sécurité continentale.

C'est ce qu'elle n'a pas fait.

Après le papier trop hâtivement signé du 11 novembre 1918, la France abandonna les garanties militaires réclamées par Foch contre

une simple promesse d'alliance anglo-américaine, et consentit à l'élaboration d'un plan de réparations étroitement subordonné à un accord durable entre les Alliés. Cela suffit à compromettre le rétablissement de sa politique orientale : le débarquement des Grecs à Smyrne, le blanc-seing donné à la police anglaise à Constantinople, le renvoi sans négociations des plénipotentiaires turcs dans l'été de 1919, ne furent qu'un corollaire. Au chantage allemand d'avant la guerre, rançon d'une frontière mal défendue, succédait logiquement le chantage anglais, précurseur d'un nouveau chantage allemand.

Pourquoi? Parce que la France, n'ayant pas profité de sa victoire pour assurer matériellement sa sécurité sur le Rhin, ayant accepté au contraire de laisser dépendre cette sécurité du bon vouloir de l'Angleterre, s'obligeait par ce fait même à payer ce bon vouloir au jour le jour, se condamnait à signer en 1920 le traité de Sèvres, c'est-à-dire le démembrement de la Turquie, c'est-à-dire la suppression presque totale des intérêts moraux, financiers, commerciaux de la France en Turquie, à l'exception du territoire syrien où le maintien de ces intérêts nécessitait la présence d'une armée, ce qui affaiblissait d'autant la frontière du Rhin.

Dès lors les conséquences fatales du traité de Versailles se déroulent en Orient comme en Europe. A chacun de ses gestes, le gouvernement français ressent la pression de l'Angleterre ainsi qu'un cheval, à tout mouvement, éprouve les entraves du mors. Derrière les intrigues de Fayçal, le quai d'Orsay découvre les Britanniques. Puis comme peu à peu l'Allemagne, aidée par l'inertie anglaise, échappe à sa défaite, les anciens alliés de l'Allemagne reprennent espoir. Moustapha Kémal organise le mouvement nationaliste d'Anatolie contre les Grecs, contre l'Entente. Malgré les avis de Foch, qui ne croit pas à la victoire grecque, Lloyd George encourage Athènes à refuser une médiation. Il prolonge ainsi l'état de guerre qui ruine les entreprises françaises en Turquie, et retarde le paiement des rentes turques dont presque tous les porteurs sont français. L'assemblée d'Angora, plutôt que de ratifier l'accord conclu par la France avec Békir Sami, signe un traité avec les soviets. Lorsqu'une nouvelle convention franco-kémaliste est réalisée en octobre 1921, la situation incertaine de la France en Europe fait apparaître aux Turcs notre évacuation de la Cilicie non comme une générosité, mais comme une reculade. Cette convention elle-même, avec ses graves lacunes, ses garanties insuffisantes et trop vagues en faveur des intérêts français, — susceptible cependant d'être amendée, précisée, et de servir de base à une politique nouvelle, — est sinon reniée par la France du moins abandonnée à la poussière des cartons verts, uniquement parce qu'elle déplaît à l'Angleterre, qu'il faut à tout prix ménager si l'on veut être payé par l'Allemagne. La France se laisse traîner par M. Lloyd George de conférences en entrevues, de Spa à Boulogne, de Cannes à Gênes, et brusquement, en septembre 1922, voici qu'elle assiste à la victoire

du cheval de course sur lequel elle a seule ponté avec l'Italie. Les Grecs à la mer, le quai d'Orsay pouvait apparaître en médiateur. Mais son plénipotentiaire, M. Franklin-Bouillon, se contente de jouer le rôle des confidents de tragédie. La modération forcée du général Harington, l'habileté du général Charpy et de notre haut commissaire, le général Pellé, permettent cependant la conclusion de l'armistice de Moudania. On ne comprend pas très bien que cet armistice ait été signé (et non pas simplement contresigné) par la France, qui avait déjà conclu son armistice, un an auparavant, avec les kémalistes. Mais comment avouer aux Anglais, au moment où la facture du débiteur allemand se resserre, telle une peau de chagrin, de conférence en conférence, que l'on se réclame encore de la convention d'Angora que l'on a tout fait pour leur faire oublier?

Et comme un délégué anglais siège à la commission des réparations, qu'il y a des manquements de l'Allemagne à entériner, que le traité de Versailles lie la France, et que déjà les Turcs qui sentent notre faiblesse se montrent tentés d'en abuser, Londres et Paris cherchent à faire bloc à la conférence de Lausanne, et les plénipotentiaires turcs ne comprennent plus ce que veut la France. La France donne l'impression qu'elle ne sait plus rien vouloir par elle-même ni pour elle-même. Depuis 1918, elle a cru sans cesse habile d'acheter l'appui de l'Angleterre contre l'Allemagne, en lui sacrifiant ses intérêts et ses amitiés en Orient. Si elle continue, elle va perdre l'Orient sans avoir rien obtenu de précis contre l'Allemagne. La première conférence de Lausanne a fini par un échec, et les divergences de l'Angleterre et de la France sur le moratoire allemand s'accentuent.

Alors M. Poincaré se décide à occuper la Ruhr.

D'abord l'opération est présentée par la presse étrangère et même française comme trop délicate et trop risquée pour qu'elle puisse influer sur ce qui reste de pourparlers à Lausanne, et c'est l'ajournement.

La seconde conférence de Lausanne voit en premier lieu son atmosphère éclaircie par l'absence de tout délégué des soviets. Le développement et le maintien de l'occupation de la Ruhr, gages de réussite, l'envoi du général Weygand en Syrie, le ton de nos plénipotentiaires, un ton plus net et plus ferme qui n'exclut pas la souplesse dans le détail des négociations, ont permis jusqu'ici une notable amélioration. Le Turc est très sensible à une courtoisie chevaleresque lorsqu'elle n'est que l'enveloppe de la décision et de la force. C'était précisément cet ensemble de qualités qu'il avait apprécié chez les Français d'autrefois. Il sait qu'il a besoin de l'appui bienveillant d'une puissance respectée et maîtresse de sa politique, mais que les flagorneries tatillonnes d'une nation faible, ouverte pour la conduite de ses affaires à toutes les influences extérieures, et soumise à des incertitudes, à des flottements, à des sautes, ne lui servent de rien. L'Allemagne, à défaut de la France qui dégénérait, l'avait attiré par l'appa-

reil extérieur de sa toute-puissance. L'Angleterre sans la Grèce, l'Angleterre d'après Moudania lui fait bonne impression. Downing Street a opéré un rétablissement de sa situation en Orient qui fut déjà sensible à la première conférence de Lausanne et qui peut surprendre si l'on ignore la psychologie turque. L'Osmanli ne peut supporter le Grec. Il est trop patriote pour admettre un morcellement, un démembrement de sa patrie, j'entends des terres habitées par sa race, les territoires chrétiens détachés successivement au cours du dix-neuvième siècle n'étant guère pour lui que des colonies que l'on peut perdre aux époques de moindre influence, quitte à les récupérer plus tard. Il observe attentivement le jeu et l'équilibre des puissances en Europe, mesure et évalue leurs forces, suppute les avantages qu'il retirera de leur amitié.

Il est donc grand temps que la France ait en Orient une politique personnelle et suivie, et elle ne pourra l'avoir que si sa sécurité sur le Rhin est solidement garantie, sans vassalité, sans dépendance, par ses seules forces. L'Angleterre d'aujourd'hui, avec une question d'Irlande, une question d'Égypte, une question des Indes, et avec un Pas de Calais franchissable non plus seulement par eau mais par la voie des airs, souhaite plus encore que l'Angleterre de George III l'affaiblissement et l'étroite dépendance de la France paralysée par le contrepoids de la Prusse. Mais elle dispose de beaucoup moins de moyens pour obtenir ce résultat. Les méandres et l'imprécision du traité de Versailles ont été le principal de ces moyens. L'opération de la Ruhr peut et doit être pour la France, si elle sait la poursuivre et l'utiliser, un affranchissement, une libération, qui lui permettront de reprendre, bien que tardivement, son rôle traditionnel en Orient.

Henri Mylès.

LES LETTRES

ARIEL OU LA VIE DE SHELLEY

De l'avertissement au *lecteur bienveillant*, placé en tête de son *Shelley* et dans lequel M. Maurois écrit qu'il « a souhaité faire, en ce livre, œuvre de romancier plutôt que d'historien ou de critique », il ressort que nous nous trouvons en présence, non d'un travail de sèche érudition mais bien plutôt de l'un de ces portraits en relief, bien saisissants, que Baudelaire appela une fois, dans une parfaite image, des *biographies dramatisées*.

En fait de drame, la vie de Shelley en est un presque permanent. Nul ne peut imaginer quelque chose de plus emporté, de plus irrégulier et de plus dément. Dès le collège d'Eton, voilà un garçon, — fils de baronnet, lié à la haute aristocratie d'Angleterre, et qui fait bruyamment profession d'athéisme, qui se montre rebelle aux lois scolaires comme toute sa vie il le sera à celles de la société. Une sorte d'exalté nourri de l'Encyclopédie, républicain illuminé et qui se grise avec les mots magiques d'Intolérance, d'Égalité, de Justice, empruntés aux révolutionnaires de France ; avec cela une nature véhémente, un tempérament de feu, capable de tous les désordres, poussé au paroxysme, et dont les passions inconstantes vont jusqu'à susciter, chez les créatures appelées à le subir, les privations, le désespoir, souvent le suicide et la mort ; enfin une manière d'être forcené, semblable, dans ses impulsions et ses enthousiastes, à ce farouche *Vent d'ouest* que lui-même a chanté et qui courbe et déracine tout sur son passage, tel est Shelley, à ce moment, dans l'extérieur de sa vie.

Appuyé, d'un côté, dès le seuil de celle-ci, sur ce Jefferson Hogg, qui est bien pour lui, dès le début, le mauvais génie, le conseiller impie, et vers le déclin de ses jours tragiques et brefs, sur ce séduisant et satanique Byron, « l'homme le plus admiré et le plus haï de l'Angleterre », voilà comment M. André Maurois, qui scruta tout du passé du poète, ne manque point de nous présenter Percy Bysshe. Après Trelawny, Edward Dowden, Richard Garnett, enfin tant d'autres qui donnèrent au culte *shelleien* toute sa raison et son ampleur, l'auteur du présent livre a cette honnêteté et cette franchise de ne rien omettre de tous les travers de cette vie, ni de ses folies, ni de ses désordres. Le *boy* véhément du collège d'Eton, la tête bouillonnante, l'esprit passionné, le cœur amoureux, emporté dans un chaos affreux d'idées, un vertige moral effrayant, est portraituré au mieux dans ces pages. Et James Darmesteter, sous cet aspect vivant, dans cette fougueuse peinture, reconnaîtrait aussitôt cet « auteur de *la Reine Mab*, le mari de la pauvre Harriet Westbrook, l'ennemi des rois, des prêtres, du mariage », dont il lui arriva de parler si bien, à propos de ce farouche révolté de la vie et de la poésie.

Mais ce que Darmesteter reconnaîtrait encore, dans ce tableau composé de mille scènes vivantes, ce serait — apaisées toutes les convulsions, refroidies toutes les laves, calmés tous les tumultes ! — l'autre aspect de cette figure, l'autre expression de cette physionomie, celle qui tout à coup se découvre dans les heures de l'inspiration, et donne soudain, à ces traits convulsés, à cette bouche amère, à ces yeux menaçants et hardis, une si angélique douceur, une si séduisante grâce, quelque chose à la fois de si féminin et de si tendre qui retient et émeut. *Je jure de consacrer ma vie à la beauté.* Voilà le cri du jeune homme au collège d'Eton, tel que M. André Maurois le rapporte. Et lui, qui « associait l'idée d'un poète aux objets les plus charmants et les plus aériens », le voilà bien avec ce charme auquel ne résistèrent par la suite ni Harriet, ni Mary, ni Claire, ni Jane, ni la pauvre petite *contessina* Emilia Viviani, la jolie recluse du couvent de Sainte-Anne, à Pise. « Glissant rapidement, rougissant comme une jeune fille », semblable, en ses manières délicates, à cet adolescent inspiré que miss Curran représenta dans son portrait si suggestif et que Trelawny rencontra pour la première fois en Italie, tel nous représentons-nous ce créateur du *Prométhée* et des *Cenci* dont M. Maurois nous retrace ici, avec amour et admiration, la vie et les aventures.

« Quelqu'un, demandait Taine, depuis Shakespeare et Spenser a-t-il trouvé des extases aussi tendres et aussi grandioses? » Non

personne vraiment, ni dans la poésie anglaise ni dans beaucoup d'autres poésies encore. Et depuis que Spenser a chanté la reine des Fées, depuis que Shakespeare a montré les lutins dansant et sautant dans la forêt à la pointe des primevères, nul n'a été un tel sylphe, nul ne s'est fait voir aussi enchanteur, enfin nul n'a donné au lyrisme ce caractère printanier, cette vivante fraîcheur qui communiquent à la poésie, sous les doigts de Shelley, quelque chose d'ineffable et de divin. Contraste singulier, déconcertante dualité de cette nature : en Shelley, deux êtres s'affrontent ; l'un plein de ressentiment, de colère, emporté, violent ; l'autre dont le chant est d'une suavité inexprimable. Ainsi, dans *la Tempête*, Shakespeare nous fait voir un paysage bouleversé, une mer où gronde l'orage, le cédant tout à coup, sous l'effet d'une douceur bienfaisante, à une vision de printemps.

Accompagné et précédé de ce prodige, le fils du roi de Naples avance au milieu d'une campagne ensoleillée ; il respire les fleurs ; une musique berceuse s'élève, dont l'harmonie est indicible ; et voilà Miranda qui se présente dans sa beauté, voilà le subtil Ariel qui secoue toutes les cassolettes des fleurs, qui fait de son souffle tintinnabuler tous les grelots des muguets et qui répand, autour du prince ébloui, une vapeur de prestige ! Dans ce passage de l'obscur au clair, ce glissement du tourment le plus infernal au paradis le plus enchanté, Shelley peut être parfaitement représenté comme s'il était lui-même ce prince de féerie. C'est ce à quoi, avec un art plein de nuances et les plus jolis caprices, n'a pas manqué M. André Maurois.

M. André Maurois n'a rien laissé au hasard de ce qui pouvait contribuer à donner au caractère si original du poète anglais son relief pathétique ; mais il n'a pas négligé non plus cette suavité, cette illumination. L'auteur de ces lignes se souvient avoir vu à la *Bodleian library* d'Oxford — entre autres reliques de Percy Bysshe conservées pieusement — une page manuscrite de ce beau poème que Shelley dédia à Jane Williams, poème dans lequel Jane est appelée Miranda, ainsi que dans *la Tempête*, et dans lequel lui se nomme Ariel. Ariel, c'est encore le nom dont Percy Bysshe baptisa l'instable et fatal bateau à bord duquel il devait périr, à peine âgé de trente ans, en vue de la Spezia.

Ainsi Ariel, le génie ailé, le lutin bienfaisant, l'aimable et scintillant esprit qui prodigua tant de beautés à la nature, c'est ce même poète qui parle, avec un accent ému, de « la blanche vapeur qui s'élève le soir des prairies », et des « anémones fermant leurs corolles blanches », enfin du vent léger qui, dans le petit bois, auprès de la maison, « balance devant la lune les plus hautes branches des arbres ». D'où

ce nom harmonieux, juvénile, ce nom shakespearien que M. André Maurois a donné à son poète. Ce nom délicat et chantant d'Ariel n'a-t-il pas quelque chose de délié et de vaporeux? Dans cette grasse nature anglaise, cette nature opulente de Hampstead, de Keswick, que nous pouvions croire un peu matérielle et qui est pleine de troupeaux, de métairies, de chevaux bien robustes, il y a, comme cela, de ces surprises.

Un peintre d'une étonnante puissance, d'une merveilleuse fraîcheur, John Constable, nous a montré de la sorte, et tour à tour, une *Vue à Epsom*, une *Vallée à Dedham*, un moulin au bord de la Stour, des prés verdoyants à Salisbury ; et tout cela est de la bonne nature franche, solide, qui plaît et qui apaise ; mais, tout à coup, voilà un peu d'orage, une pluie fine, un arc-en-ciel ; alors tout dans le pays s'illumine, se transfigure ; c'est la coloration irisée, c'est la magie.

La poésie de Shelley ne se présente pas d'une autre manière : elle est, à certains moments, cette peinture de Constable, délivrée de la matière et qui scintille. Où M. Maurois explique bien cela, et tous ces reflets, toutes ces nuances, c'est quand il fait voir Shelley s'en allant rêver et composer « dans les petites îles de la Tamise habitées seulement par les cygnes, et couché au fond du bateau au milieu des hautes herbes ». « Il cherchait des images dans le ciel changeant », dit M. André Maurois. Cher Percy Bysshe ! C'est cela. En quelque lieu qu'il se trouve, il se croit toujours en Italie au milieu de ce petit bois de myrtes, au bord de la mer, où il écoutait le chant de l'alouette ; ou bien dans ce jardin de la *Sensitive* qui rappelait par sa profusion végétale ce *Paradise lost* dont Milton, avant lui, avait décrit les merveilles. De toute nécessité, il lui fallait ainsi s'évader vers quelque chose d'éthéré, de fluide et de liquide comme ce ciel très bleu, très pur, qu'on aperçoit, sans un nuage, au-dessus des plus hautes montagnes. A cet ange déchu, le monde céleste s'imposait à tout moment ; et quand ce monde n'existait pas, Percy Bysshe, qui était un enchanteur et qui, comme les enchanteurs, avait tous les pouvoirs, n'hésitait pas à se créer à soi-même ce paradis.

Ariel enamouré, Ariel aimable, toujours en quête de tendresse et d'illusion, il imaginait non seulement de la sorte, à l'aide de la douce poésie immatérielle, un clair paysage d'arc-en-ciel, mais encore, ce qu'il voulait, c'est que ce paysage fût peuplé. C'est alors que l'amour lui était un aliment. Non pas que Shelley rendît heureuses les fragiles créatures qui se laissaient aller à son choix souvent maléfique ; mais en elles, ainsi que dans la lueur du ciel ou le reflet des eaux, il découvrait des motifs d'inspiration d'une déchirante grâce, et comme dit M. Maurois, « une source d'exaltation » souvent sublime.

A ce point de vue, son attachement à Emilia Viviani, qu'il célébra, dans son chant épuré de l'*Epipsychidion* avec la même adoration exaltée que Dante nommant Béatrice : *O Emily! je t'aime... Épouse, sœur, ange! Oh! trop tard aimée!...* trahit bien, chez le poète, cette aspiration vers un idéal insatisfait, mouvant, et qu'il ne put trouver que dans la mort. Sur les circonstances de celle-ci, sur le naufrage du bateau l'*Ariel*, en vue de Livourne, M. André Maurois a écrit les pages les plus fortes. Avec beaucoup de grandeur, de simplicité et d'émotion, il a retracé tous les détails de la construction du bûcher et de la crémation des dépouilles de Williams et de Shelley au bord de la mer. « Le temps était admirable, dit-il. Sous la lumière crue, le sable jaune vif et la mer violette formaient le plus beau des contrastes. Au-dessus des arbres, les blancs sommets des Apennins dessinaient un de ces fonds à la fois nuageux et marmoréens que Shelley avait tant admirés. Beaucoup d'enfants du village étaient venus voir ce spectacle rare, mais un silence respectueux fut observé. Byron lui-même était pensif et abattu. « Ah ! volonté de fer, pensait-il, voilà donc ce qui reste de tant de courage... Tu as défié Jupiter, Prométhée... Et te voici... » Tant d'orgueil sublime, de génie exalté, de passion et de grandeur aboutissait seulement à cela, à la flamme d'un bûcher, à cette petite poignée de cendres chaudes que Trelawny recueillit dans une urne de chêne !

Ariel délivré, tel est le titre que le narrateur a donné à ce final chapitre pathétique, celui des antiques et grandioses funérailles. *Ariel déchiré*, eût-on pu dire aussi bien, déchiré par ces mouvantes sirènes que sont les vagues, absolument comme notre Chénier le fut, dans un autre combat, par les furies de la Révolution. Ainsi William Michaël Rossetti, l'un des plus fervents *shelleiens*, avait représenté déjà Percy Bysshe « battu du monde, battu des vagues, le plus divin des demi-dieux ». A son tour, après Rossetti, après Dowden, après Graham, après M. André Chevrillon, M. André Maurois s'est tourné vers la tombe fleurie du cimetière protestant de Rome où les restes de Shelley reposent, calcinés, non loin de ceux de Keats ; il a repris les matériaux de ses devanciers ; avec beaucoup de prestige et de force, il les a fait vivre Et le portrait nouveau qu'il nous livre de Shelley, s'il est le dernier en date, n'est pas éloigné, par son intensité, sa vérité et son relief, d'être le premier en valeur et en séduction de tous ceux que le souvenir de l'auteur des *Cenci* suscita en Europe depuis un siècle.

Edmond Pilon.

LES SCIENCES

LA PIERRE PHILOSOPHALE ET LA CONSTITUTION DE LA MATIÈRE

La découverte et l'étude des propriétés du radium, les tentatives de transmutation de W. Ramsay et les expériences récentes de sir Ernest Rutherford, ont donné un regain de jeunesse à ce vieux rêve de nos aïeux que l'on dénomme « transmutation des éléments ».

Le problème dont nous voulons entretenir le lecteur date donc de quelques siècles, mais c'est seulement ces dernières années qu'il semble avoir reçu un commencement de solution expérimentale. Changer le plomb vil en or pur est un rêve qui a bercé des générations d'alchimistes et que commencent à caresser les physiciens modernes.

Avant d'exposer les tentatives actuelles, peut-être n'est-il pas sans intérêt d'indiquer comment les alchimistes s'y prenaient pour obtenir cette fameuse pierre philosophale dont le seul contact devait transformer en or tous les autres métaux. La comparaison de leurs théories avec celles qui guident actuellement les chercheurs est assez curieuse : elle montre, elle aussi, que l'esprit humain, toujours infirme, utilise aujourd'hui des béquilles qu'il croit nouvelles parce qu'il en a changé les noms, et plus solides parce qu'il les a recouvertes d'un nouveau vernis.

Les alchimistes avaient de la matière la conception suivante : à l'origine de toute substance se trouvait la *matière première* unique,

indestructible, et de laquelle dérivait tout ce qui tombe sous nos sens. De cette matière, substratum universel, découlaient les *principes* suivants : 1° le *soufre philosophique*, principe mâle, fixe ; 2° le *mercure philosophique*, principe femelle, volatil ; 3° le *sel*, principe neutre, utilisé pour faciliter l'union du soufre et du mercure philosophiques. Bien entendu ces derniers n'ont aucun rapport avec le soufre et le mercure des chimistes actuels, ce sont deux *principes* dont l'union produisait les quatre éléments : *terre* (visible, état solide) ; *feu* (occulte, état subtil) ; *eau* (visible, état liquide), *air* (occulte, état gazeux). Les deux premiers éléments se rattachaient au principe fixe, les deux autres au principe volatil ; entre ces deux groupes se trouvait la *quintessence*, dérivant du principe neutre.

Combien tout cela est changé ! Voyez nos théories actuelles : à la base nous plaçons aussi une *matière première* unique et à peu près indestructible, non moins mystérieuse d'ailleurs que celle des alchimistes ; de ce substratum universel découlent également deux *principes :* l'électron positif, peu mobile, qui semble avoir l'attachement et la gravité de quelques hommes (des poètes seraient, sans doute, tentés de le considérer comme un élément mâle) ; l'électron négatif est plus mobile, se détache facilement de la matière, et des esprits chagrins ne manqueraient point d'en rapprocher la légèreté de quelques femmes. En somme nous admettons, nous aussi, l'existence de deux *principes*, qu'en analystes modernes, nous différencions par des signes algébriques, mais auxquels des imaginations moins terre à terre que les nôtres pourraient fort bien attribuer des sexes différents ; entre ces deux principes se trouve un milieu, appelé *éther* par les physiciens, qui n'est pas moins hypothétique que la quintessence ou le sel des alchimistes. L'association de ces électrons de nom contraire produit nos éléments ou atomes ; il est vrai qu'au lieu de quatre, comme dans les théories alchimiques, nous en admettons quelque quatre-vingts.

Le mystère de la génération avait frappé l'esprit de nos ancêtres alchimistes ; le mystère de la gravitation universelle a frappé le nôtre. Aussi, pour eux, un élément quelconque devait résulter de l'union d'un principe mâle et d'un principe femelle ; pour nous un atome est formé par l'association de grains d'électricité positive et négative gravitant les uns autour des autres. Pour les alchimistes, comme pour les physiciens, toute substance dérive de la combinaison de deux *principes :* aux uns comme aux autres, transmuer la matière, et en particulier les corps appelés éléments, apparaît donc possible. La seule difficulté réside, pour nos anciens comme pour nous, dans le mode opératoire. Nous allons d'abord indiquer la solution proposée

par les alchimistes, nous indiquerons ensuite celle de nos physiciens.

La manière d'obtenir la pierre philosophale ne s'indiquait qu'aux initiés et au moyen de dessins fort obscurs. D'ailleurs à côté de ces initiés ou vrais sages (nous dirions aujourd'hui à côté des officiels), il y avait d'autres alchimistes opérant sans méthode ou du moins avec des méthodes différentes de celles des vrais sages : on les désignait avec mépris sous le nom de *souffleurs* ; de même nos doctes médecins appellent *rebouteux* ceux qui n'ont point de bonnet carré les autorisant à guérir de tous leurs maux les malheureux patients. Du reste, dans les essais de ces souffleurs régnait la fantaisie la plus échevelée ; voici, à titre d'exemple, le compte rendu d'une expérience de l'un d'eux : « Je fis amasser morve, crachats, urine, matière fécale, de chacun une livre, que je fis mélanger ensemble et mettre dans un alambic pour en tirer l'essence, laquelle étant toute tirée, j'en fis un sel que j'essayai en la transmutation des métaux, mais en vain ; je ne réussis pas. » (De la Martinière : *le Chimique inconnu.*)

Laissons ces malheureux souffleurs à leurs vains essais et voyons la méthode des vrais sages. Ouvrons un traité d'alchimie pour nous documenter ; nos livres modernes de chimie contiennent des formules développées, rébarbatives, accompagnées de noms étranges ; aussi nous attendons-nous à trouver dans un traité d'alchimie des formules encore plus barbares exprimées à grand renfort de signes cabalistiques. Quelle surprise agréable nous attend ! Nous trouvons de curieuses estampes, finement dessinées, dont le caractère artistique nous frappe, si leur sens caché nous échappe.

Voici, par exemple, une représentation de l'Olympe avec sept divinités : au premier plan Apollon, assis entre Vénus et Diane, et jouant de la harpe ; au deuxième plan, l'on aperçoit Jupiter, Mars, Saturne et Mercure, chacun de ces dieux se reconnaissant aux attributs qu'il a en mains. Cette charmante allégorie avait pour but de rappeler aux initiés qu'il y avait sept métaux : l'or (Apollon), l'argent (Diane), le cuivre (Vénus), l'étain (Jupiter), le fer (Mars), le plomb (Saturne), le mercure (Mercure). De ces métaux seul l'or, que caractérise la beauté d'Apollon, est parfait. Des flammes en exergue aux coins de l'estampe rappellent que le feu peut corrompre ou purifier les métaux imparfaits.

Cette imperfection est soulignée par une autre gravure : l'or, le roi des métaux, y est assis sur son trône ; les six autres métaux sont à genoux devant lui dans une attitude de suppliants. Cette scène donne aux initiés l'énoncé du grand problème : les six métaux imparfaits supplient l'or de leur communiquer sa perfection. C'est la ques-

tion de la transmutation posée en caractères artistiques : il s'agit de communiquer aux six métaux vulgaires les propriétés précieuses de l'or. Comment opérer ce miracle? Par simple action de la pierre philosophale.

Pour réaliser la fameuse pierre, la théorie alchimiste, toujours expliquée par figures allégoriques, était la suivante : la pierre philosophale s'obtient par l'union du principe mâle au principe femelle ; cette union est appelée le *mariage philosophique ;* les conjoints sont le *soufre philosophique* (futur mari) et le *mercure philosophique* (future épouse), le témoin dont la présence doit consolider l'union est le *sel philosophique*. De ce mariage doit naître un nouveau corps qui, sans être un métal peut, par simple contact, communiquer aux métaux la perfection, c'est-à-dire les transformer en or.

Le *soufre philosophique*, c'est l'or vulgaire débarrassé de toute impureté ; le *mercure philosophique*, c'est l'argent dépouillé, lui aussi, de toute souillure ; le *sel*, c'est le vif-argent ou mercure ordinaire. Avant d'unir l'or et l'argent, il faut les purifier, ce qui les transforme en *soufre* et en *mercure philosophique*. Cette opération, que les alchimistes appelaient le *bain*, devait naturellement précéder le *mariage*. Examinons l'estampe relative au bain : elle représente un roi, son sceptre en main, et une reine tenant trois fleurs ; à côté du roi se trouve un loup et un creuset chauffé par un fourneau ; du côté de la reine on voit Saturne armé d'une faulx et un creuset également chauffé. L'explication est la suivante : l'or, que représente le roi, doit être purifié par fusion dans un creuset en présence d'antimoine représenté par le loup. L'argent, symbolisé par la reine, sera purifié en le chauffant avec du plomb que symbolise Saturne : c'est le procédé bien connu de la coupellation ; les trois fleurs que porte la reine indiquent que cette opération devra être renouvelée trois fois.

Après le *bain*, il était procédé au *mariage* philosophique. Le processus de ce *mariage*, que les alchimistes appelaient le *grand œuvre*, était indiqué aux initiés de la manière suivante : un évêque (mercure ordinaire) unit les mains du roi (or) et de la reine (argent) ; des fourneaux placés à droite et à gauche de la figure indiquent que cette opération doit se faire en chauffant ; un cygne et des nuages de pluie, qui se trouvent à l'arrière-plan, indiquent que pendant cette opération il y aura volatilisation (cygne), puis condensation (pluie). Nos chimistes actuels diraient plus prosaïquement : pour préparer la pierre philosophale, on place dans un ballon scellé (*œuf des philosophes*) un mélange d'or, d'argent et de mercure, on chauffe le récipient dans un vulgaire fourneau, que les alchimistes dénommaient pompeusement *athanor*. Avant de donner la pierre philosophale, le

mélange passe par différentes phases et différentes teintes, suivant le degré de cuisson.

Ces diverses phases et teintes avaient aux yeux des alchimistes un intérêt capital ; aussi indiquaient-ils avec force détails à leurs élèves la succession d'états que l'on devait obtenir. Une dernière estampe résume ces instructions ; elle équivaut d'ailleurs à elle seule à tout un traité d'alchimie et donne un raccourci des connaissances chimiques de l'époque. Sous un arbre, symbole de l'unité de la matière, se trouvent le maître et l'élève, l'initiateur et l'initié. Sur l'arbre les sept métaux : l'or, représenté par le soleil, l'argent par la lune, et les cinq autres, chacun par une étoile. Sur le sol, au premier plan, un homme et un lion symbolisent la *terre;* au-dessous d'eux, un dragon symbolise le *feu;* à l'arrière-plan, une femme et un dauphin représentent l'*eau*, et au-dessous, un oiseau représente l'*air*. Tout autour de l'arbre, formant une couronne, des figures symboliques indiquent les différentes phases par lesquelles doit passer la matière pendant le *mariage philosophique*. Dans la première de ces figures, un corbeau signifie qu'au début il se produit une teinte noirâtre ; un deuxième corbeau, apparu dans la figure suivante, indique qu'il se produit ensuite une liquéfaction ; dans la troisième figure on aperçoit trois corbeaux, cela veut dire qu'une nouvelle phase apparaît, c'est une sublimation. En continuant à chauffer, on obtient une teinte blanche, symbolisée par les deux colombes de la quatrième figure ; ces deux colombes soutiennent une couronne, cela signifiait que l'on était arrivé à la fin du *petit magistère;* l'on avait à ce moment-là obtenu une pierre philosophale d'ordre inférieur, puisqu'elle permettait de transformer les métaux, non pas en or, mais en argent. Aussi conseillait-on aux initiés de ne pas s'arrêter en si bonne voie : en poussant l'opération, on obtenait les diverses teintes de l'arc-en-ciel, symbolisées par deux oiseaux posés sur un arbre, puis une teinte rouge que symbolisaient une licorne et un bouquet de roses ; après cette teinte rouge, le *grand œuvre* était terminé ; l'apparition d'un nouveau-né, dans une dernière figure, indiquait la fin du *grand magistère*.

Quand la couleur rouge était atteinte, on arrêtait l'opération, on cassait l'œuf et on recueillait une poudre rougeâtre ; c'était la fameuse pierre. Projetés sur un métal chaud, quelques grains de cette poudre suffisaient pour le transformer en or. On attribuait en outre à la pierre philosophale ainsi obtenue de merveilleuses propriétés. En voici quelques-unes extraites d'un vieux traité d'alchimie : « Elle remet le vin gâté, aigre ; elle détruit les poils follets ; elle fait disparaître complètement les rides et les taches de rousseur ; elle rend aux femmes un visage juvénile ; elle fait uriner ; elle donne des

forces ; elle dissipe l'ivresse ; elle rend la mémoire, etc... » Mais elle n'est pas seulement susceptible d'intéresser de grossiers matérialistes, Sporbor, lui, a découvert les curieuses propriétés suivantes : « Elle purifie tellement le corps et l'âme que celui qui la possède voit comme en un miroir et les mouvements célestes des constellations et les influences des astres, même sans regarder le firmament. »

Hélas ! Les recettes qui nous ont été transmises sont-elles incomplètes? Nous manque-t-il le tour de main? Toujours est-il que la substance obtenue, en opérant comme nous venons de le voir, n'aurait qu'en imagination ces propriétés magnifiques.

C'est aux efforts des alchimistes et à leurs vaines tentatives que l'on doit la chimie moderne ; guidés par l'expérience de leurs anciens, les chimistes ont été lentement amenés à la conviction que toute substance est formée par l'union de quelques éléments immuables et indestructibles qu'ils appellent *corps simples*. Toute matière, à leur avis, a une contexture granulaire ; les plus petits grains ou atomes peuvent s'associer entre eux pour former des grains plus gros pouvant exister à l'état libre et appelés molécules. L'on reconnaît là une idée chère aux alchimistes : toute substance dérive de l'union de plusieurs éléments indestructibles et immuables. Peut-on aller plus loin et montrer que tous les éléments dérivent eux-mêmes de deux *principes* uniques?

Des échecs nombreux et complets ont rendu sceptiques les chimistes qui ont succédé aux alchimistes : ils ont fini par ne pas plus compter sur la transmutation des éléments que leurs collègues physiciens ne comptent sur la réalisation du mouvement perpétuel. Les atomes leur paraissent essentiellement distincts suivant les divers éléments : ceux de l'or sont par essence différents de ceux du cuivre ; entre les deux il n'y a rien de commun, aussi n'est-il pas étonnant que l'on ne puisse passer de l'un à l'autre et la transmutation doit être considérée comme un leurre.

L'esprit fortement impressionné par les merveilles de la gravitation universelle, les physiciens, comme les chimistes leurs frères, ont été amenés à admettre la constitution granulaire de la matière : ils ont, eux aussi, supposé l'existence d'atomes et de molécules ; ils ont pu calculer et le nombre et les dimensions de ces mondes ultramicroscopiques, comme les astronomes ont pu déterminer les caractères des mondes infinis qui nous entourent. Les molécules et les atomes des chimistes sont probablement les mêmes que ceux des physiciens ; or, ces derniers ne sont pas aussi simples et aussi insécables que leur nom veut bien l'indiquer. Tout semble se passer comme

s'ils étaient formés de granules matériels chargés d'électricité, ces centres électrisés étant les mêmes pour tous les éléments ; de sorte que si nous appelions *soufre* les granules chargés d'électricité positive, qui sont les moins mobiles, et *mercure* les granules négatifs plus volatils, nous apparaîtrions comme de pâles plagiaires de nos poétiques anciens.

Les alchimistes admettaient leur constitution de la matière pour des raisons d'ordre sentimental, étayées de raisonnements par analogie avec ce qu'ils voyaient pour la reproduction dans le règne animal. Leurs manières de raisonner ne manquaient pas de charme, les nôtres sont, hélas ! moins séduisantes, mais elles sont un peu plus expérimentales. Voici quelques-unes de ces expériences, qui ont peu à peu entraîné la conviction de tous les physiciens ; elles ont trait à la conductibilité électrique de la matière dans son état le plus dilué, c'est-à-dire à l'état gazeux.

Les gaz ont été pendant très longtemps considérés comme des isolants parfaits, il y a cependant un très grand nombre de cas où leur conductibilité se manifeste : ils deviennent conducteurs sous l'action des rayons X ou du rayonnement du radium ; ils sont conducteurs quand ils sont issus d'une flamme ou s'ils viennent du voisinage d'un métal chauffé ou éclairé, ils le sont aussi dans tout espace où il y a variations de surface, formation de gouttes ou barbotage dans un liquide ; la conductibilité des gaz est provoquée par un grand nombre de réactions chimiques, etc... Or, dans ces gaz conducteurs, il y a de véritables fluides électriques : entre deux plateaux d'un condensateur, reliés à une machine électrostatique en fonctionnement, placez, par exemple, la flamme d'un brûleur Bunsen, et projetez sur un écran l'ombre portée des gaz issus de cette flamme, vous verrez les gaz se séparer en deux filets venant lécher les plateaux du condensateur : l'un des filets est chargé positivement, l'autre négativement.

Ces fluides électrisés sont eux-mêmes formés de granules, dont on peut manifester aisément l'existence en utilisant la propriété qu'ils possèdent de condenser facilement la vapeur d'eau : dans une atmosphère sursaturée, introduisez ces hypothétiques granules, il se forme aussitôt un très grand nombre de gouttelettes. Des expériences sur la condensation ont permis aux physiciens de dénombrer ces grains d'électricité et d'en mesurer la charge. Quelle que soit la manière dont on ait provoqué la conductibilité du gaz, quelle que soit la nature de ce gaz, on trouve pour cette charge une même valeur : cela fait déjà soupçonner qu'il y a peut-être un *élément d'électricité*, commun à toutes les molécules ou à tous les atomes.

Malheureusement les centres électrisés des expériences précédentes

sont des agrégats assez complexes et leur étude donne difficilement des renseignements sur la constitution de cet *élément d'électricité* que les physiciens ont appelé *électron*. La matière est ici horriblement gênante ; les résultats ne sont à peu près nets que lorsque cette matière est extrêmement diluée, comme cela a lieu dans les tubes à rayons cathodiques. Ces tubes, qu'il serait juste, à cause des merveilles qui en sont récemment sorties, d'appeler *œuf des philosophes* de nos modernes magiciens, sont simplement formés par un récipient de verre, muni de deux électrodes métalliques. Le gaz qu'ils contiennent est très raréfié et la décharge électrique y affecte des aspects fort brillants ; les propriétés en sont tellement curieuses que Crookes avait cru y voir un quatrième état de la matière sous la *forme radiante*.

A vrai dire, cette *matière radiante* est formée de petits projectiles, animés de vitesses énormes, leur trajectoire est tellement tendue, qu'au lieu de la parabole classique des projectiles usuels, ils décrivent une droite ; d'ailleurs, s'ils viennent heurter un obstacle, cet obstacle s'échauffe comme le fait une plaque de blindage sous le choc des balles d'un fusil ou d'une mitrailleuse ; ces petits projectiles sont chargés d'électricité négative : on peut les dévier par un champ électrique, les recevoir dans un cylindre de métal et en mesurer la charge ; on peut aussi les dévier par l'aimant. Et à chacune de ces expériences de physique amusante, correspond un moyen d'investigation sur la constitution même de ces projectiles électrisés ; chaque expérience se traduit par une équation et l'ensemble de ces équations permet de calculer la charge électrique, la masse et la vitesse de ces grains d'électricité. Leur vitesse se compte par dizaines de milliers de kilomètres à la seconde, leur masse est beaucoup plus petite que celle des molécules ou des atomes. Quelle que soit la manière employée pour produire la décharge, quelle que soit la nature du gaz ou celle du métal formant les électrodes, on trouve toujours les mêmes valeurs pour la masse et la charge électrique de ces centres négatifs ou électrons ; ils ne peuvent d'ailleurs provenir que de la matière, puisqu'ils disparaissent quand on la supprime, de là à admettre qu'ils en sont un élément essentiel, il n'y a qu'un pas qui fut rapidement franchi.

A côté de ces électrons négatifs très mobiles et se détachant aisément, il y a des centres positifs beaucoup plus difficiles à isoler, mais dont l'existence est incontestablement établie par celle de leurs congénères négatifs.

Toute matière est donc formée des mêmes grains d'électricité de noms contraires ; l'atome matériel n'est pas simple, il est constitué comme un système planétaire quelconque : autour d'un centre positif plus gros et moins mobile gravitent des centres négatifs, comme les

planètes gravitent autour de notre soleil ; les atomes des divers éléments se différencient par leur structure intérieure : nombre et périodes de révolution de ces centres planétaires.

Mais alors, si tous les atomes sont construits avec des matériaux identiques, si, comme de vulgaires édifices, ils ne diffèrent que par leur architecture, le problème de la transmutation de ces atomes est théoriquement soluble : il suffit de démolir ces édifices et avec les matériaux disponibles de reconstruire de nouveaux atomes. Il faut, il est vrai, trouver des explosifs et imaginer une artillerie capables de démanteler ces forteresses, dont la solidité a jusqu'à présent défié les actions les plus énergiques que chimistes et physiciens ont à leur disposition. Becquerel et les Curie nous ont donné ces formidables explosifs et sont les créateurs de cette moderne artillerie.

G. Reboul.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. EMMANUEL BROUSSE

C'est *une curieuse et fort savoureuse coïncidence que les départements les plus pittoresques présentent aussi les mœurs politiques les plus originales. La nature magnifique et sauvage veut que les luttes électorales prennent, dans son cadre, un caractère de passion personnelle parfois farouche, plein de vie et de couleur. En Corse, les partis politiques sont des clans organisés, armés en bataille, entre lesquels aucune conciliation n'est possible. En Roussillon et en Cerdagne, n'en va-t-il pas un peu de même? Je ne veux pas dire que les luttes d'idées sont exemptes des batailles politiques dans les Pyrénées-Orientales, mais qui niera l'influence, dans le combat, de fortes personnalités comme M. Pams et M. Emmanuel Brousse? Croit-on que tous les électeurs de M. Pams sont des cotisants ponctuels de la rue de Valois, et que tous les adhérents au parti Jonnart portent leur bulletin à M. Brousse? Ce serait grand dommage en vérité. Les paysans de la montagne et de la plaine, comme les marins de la côte éclatante d'Argelès, de Collioure, de Port-Vendres et de Banyuls, sont des hommes de M. Pams ou des hommes de M. Brousse. Que ces chefs viennent à disparaître, et toute la géographie politique de là-bas se trouvera bouleversée. Anomalie apparente : de ces deux hommes, celui qui commande aux troupes radicales est un vieillard fastueux et doux; celui qui dirige l'armée modérée est un chef à la fois impétueux et simple. Une haine inexorable sépare M. Pams de M. Brousse. Pour la défaite et la ruine de l'adversaire, il n'est point d'entreprise qui puisse rebuter l'un d'eux, il n'est point de*

fatigue qu'ils ne soient prêts à affronter. Nous n'avons point ici à tracer le portrait de M. Pams : le châtelain affable et magnifique de Valmy est un Parisien charmant et un fin lettré qui nous a doté de la Chambre du 16 novembre : ce radical qui se prétend farouche est le seul des ministres de l'Intérieur qui ait voulu faire — et qui ait fait — des élections modérées. Si M. Emmanuel Brousse était place Beauvau, certainement il ne ferait pas aussi bien. On dit que M. Pams se repent de son œuvre. Lui non plus n'avait pas voulu cela. Faut-il croire à la sincérité de son remords ou plutôt à la destinée tragique qui lui impose, en rançon de la fortune, de vivre une vie de grandeur et de servitude démagogiques à laquelle il n'a point le droit d'échapper?

Bien différent est M. Emmanuel Brousse. D'origine modeste, il a gardé l'allure un peu fruste et simple. Il ne pose pas au bel esprit. Ce n'est pas un Mécène ni un artiste, et il voulait tout net, on s'en souvient, économiser comme inutiles les crédits du centenaire de Molière. Il a conservé un goût de terroir, en somme assez savoureux. Mais c'est un véritable chef de parti. Les plus humbles hameaux des plus lointaines communes de France connaissent son nom : ses interventions sensationnelles en matière d'économies sont célèbres. Aux discours de M. Emmanuel Brousse, réquisitoires formidables contre la gabegie, le gaspillage, l'incurie des fonctionnaires inutiles, le budget s'équilibre par enchantement, l'abîme du déficit se comble, des cascades de millions détournés de leurs cours remontent à leur source. Sous la main énergique de M. Brousse, le trésor trop plein ruisselle à pleins bords. Le contribuable, gavé, jubile : on rend l'argent! Hélas, tout cela n'est qu'un rêve! M. Brousse a fait d'éloquents discours, mais il a prêché dans le désert...

Il lui est même arrivé une légère mésaventure. M. Brousse a été sous-secrétaire d'État. Sous-secrétaire d'État aux finances, bien entendu. Chargé de la liquidation des stocks, M. Brousse apparut au pays comme l'homme qui allait faire couler sur le pays, des camps qu'il avait à liquider, un inépuisable Pactole. Les mécomptes de sa gestion furent inévitables. Rentré dans le rang, M. Brousse reprit ses vigoureuses harangues sur les économies. Sa verve n'en était pas diminuée, mais son autorité avait quelque peu décrû.

M. Emmanuel Brousse, cependant, garde à la Chambre une situation relativement considérable, encore que de second plan. Mettons qu'il a la plus considérable des situations de second plan. Vice-président de la commission des Finances, ancien membre du gouvernement, adroit, malin, énergique, informé, il n'est point un adversaire facile à abattre. Les amis de M. Pams ont fort à faire avec lui. Leur principale tactique est de le faire passer pour réactionnaire. Or, sur ce chapitre, M. Emmanuel Brousse n'entend pas la raillerie.

Ce courageux adversaire du bloc de gauche, des radicaux-socialistes et de la Dépêche de Toulouse, *est un républicain, et même un républicain de gauche. Il fut un des trois membres de la gauche démocratique qui protestèrent vigoureusement, dans la dernière Chambre, contre la première tentative de constitution de « l'Entente », et refusèrent de s'y inscrire. Réélu avec deux de ses colistiers, ce qui faisait à sa liste trois élus sur quatre, il revint à la Chambre assisté du fils d'un de ses anciens collègues, qui lui est tout dévoué, et d'un ancien fidèle de M. Pams, qu'il avait adroitement débauché. M. Pams, qui est l'homme le plus amène et le plus doux du monde, en garde une furieuse et implacable rancune. Dans le propre département du ministre de l'Intérieur, l'adversaire personnel du ministre avait donc remporté un franc succès : le bloc de gauche n'eut qu'un élu, et si on pense que c'est Pierre Rameil, si charmant, si fin, si lettré, si dégagé de toutes les cuistreries et de toutes les formules sectaires, qui représente le bloc de gauche, c'est à pouffer de rire, en vérité.*

Donc M. Emmanuel Brousse et ses deux amis entrés à la Chambre sur une liste combattue par la Dépêche *et les extrêmes gauches, s'inscrivirent, phalange homogène, à l'ancienne gauche radicale devenue gauche républicaine démocratique; à gauche des républicains de gauche. M. Emmanuel Brousse, on le voit, ne badine pas. Lorsque l'affaire des camelots du roi fit du bruit, et que la purgation de M. Marc Sangnier causa quelque émoi dans la bourgeoisie pessimiste, M. Emmanuel Brousse, qui est un malin, prononça, sur le front unique, contre les « réacteurs » une courte et substantielle philippique que chacun peut lire sur les murs, car, d'enthousiasme, on en vota l'impression. On saura donc, dans les Pyrénées-Orientales, que M. Brousse est le sauveur de la République. Manœuvre, mais manœuvre adroite, en vue des prochaines élections. Car M. Emmanuel Brousse n'entend pas renoncer — ah! mais non — à dire son fait au bloc de gauche, avec une autorité nouvelle. Au demeurant, M. Brousse est comme un petit Poincaré des Pyrénées-Orientales : « Nous vous aimons bien tout de même! » disait Léon Daudet au président du Conseil, qui s'efforçait de l'exclure de sa majorité. Les conservateurs des Pyrénées-Orientales sont comme Léon Daudet. Ils aiment bien M. Brousse tout de même. Nous aussi.*

Et pourquoi n'aimerions-nous pas M. Brousse? Il a de belles qualités : il est combatif et vaillant. Nous l'avons rencontré un jour en compagnie du brave général Coronat, son compatriote, au moment où il venait d'être élu à Prades en remplacement d'un ancêtre de la démocratie qui ressemblait absolument à un écureuil très vieux, et qui s'appelait, si nous avons bonne mémoire, Escongé. Nous vîmes un petit homme trapu, musclé, souriant, avec des yeux noirs et brillants. Il était

toute pétulance et tout feu. Dans le regard, dans la voix, dans le geste, il n'a point changé. Il avait alors énormément d'accent : en a-t-il moins aujourd'hui? A peine. Cet accent, il se garde de le perdre, car c'est une de ses séductions. M. Brousse, en effet, est séduisant. Et il en use. Vaillant et loyal, il est aussi madré et roublard. Il ne néglige rien. Mais nous ne saurions oublier que dans les Pyrénées-Orientales il a toujours mené la bataille, une bataille rude et où il reçut des coups, contre la ploutocratie démagogique de M. Pams, contre la tyrannie maçonnique et le cynisme de Bourrat, contre le sectarisme doctrinaire de Dalbiez, et qu'à la Chambre, on l'a toujours trouvé au premier rang, lorsqu'il s'est agi du respect loyal des libertés, de la défense nationale et des intérêts supérieurs de la patrie.

***

Débutants et jeunes auteurs.

Quand Mme Mégard est venue annoncer au public de l'Odéon le nom de M. Maudru, elle a pris soin de nous avertir que *Madame la Sociétaire* était la première pièce de ce jeune auteur. Les journaux nous ont informés que M. Blanchon, auteur de *la Promenade du prisonnier* que vient de jouer l'Atelier, a vingt-trois ans. Les deux ouvrages représentés à la Chimère sont signés de deux noms nouveaux, ceux de M. Gantillon et de Mlle Diémer. Enfin l'auteur de la nouvelle pièce du Théâtre Français, *Un Homme en marche*, est ce M. Marx, qu'une réclame frénétique tenta de nous peindre en posture d'enfant sublime lorsque parut son premier ouvrage, voici un an et demi. Cette histoire mérite qu'on la rappelle brièvement. Sa pièce, *l'Enfant-Maître*, était un ouvrage ampoulé, prétentieux, et aussi médiocre que possible. La critique, sans aller jusqu'à la sévérité nécessaire, émit des réserves. M. Marx, qui dirigeait en personne sa publicité, se fâcha, cria qu'on ne l'avait pas compris et chaque jour, avant la représentation, il venait faire une conférence pour expliquer au public à quel point ses intentions étaient sublimes et insondables. Or, après un tel début, M. Marx a dû disparaître, sombrer dans le ridicule et le discrédit? C'est mal connaître nos mœurs. Cet auteur obligé d'expliquer ses ouvrages avant qu'on les joue a vu s'ouvrir toutes grandes les portes de la Comédie-Française. M. Fabre a couru au-devant de ce jeune dramaturge, qui tient du marchand et du prophète, et qui sait sonner de la trompette devant sa propre renommée. M. Fabre, en vérité, exagère. Rien ne justifie un tel choix. La nouvelle pièce de M. Marx est accablante d'emphase et de verbosité, elle ennuiera le public et ne fera pas dix représentations. La critique même a résisté. Quelques qualités, une assez belle scène à la fin du second acte, une autre à la fin du troisième

qui aurait pu être belle, sont perdues, noyées dans un déluge de mots inutiles.

*
* *

Au sortir du furieux ennui qu'inspire M. Marx, on se sent porté à l'indulgence pour l'auteur de la pièce de l'Odéon, M. Maudru. Dieu sait pourtant qu'elle ne vaut pas le diable ! Mais les péchés de M. Maudru paraissent bénins par comparaison. Ce n'est qu'un auteur médiocre, dont on ne parlerait point s'il n'avait réussi à forcer, lui aussi, les portes d'un théâtre d'État.

Il imagine de mettre aux prises un faux Don Juan et une fausse Célimène. *Madame la Sociétaire* est une actrice réputée et une femme célèbre par son inconstance : grande coquette à la scène, elle doit être grande coquette à la ville. Ses camarades, jalouses, la mettent en présence de l'irrésistible Tortosa. S'ils se prenaient l'un pour l'autre d'une passion vraie, leur réputation s'écroulerait, car tout leur éclat vient des vices qu'on leur prête, insensibilité, cruauté, art de jouer avec le cœur des autres sans engager le leur. A la réflexion, on se dit que M. Maudru a gâté un bon sujet. Il est bien vrai que, très souvent, la plupart du temps, les réputations se construisent plus rapidement, sont plus voyantes et plus hâtives quand les éléments sont impurs. Il est vrai aussi que les personnages en vue ne sont pas toujours tels qu'on l'imagine d'après les apparences, en particulier les acteurs. Tel jeune premier brûlant de passion rêve peut-être à ses pantoufles.

M. Maudru avait trouvé dès le début une bonne invention : son Don Juan et sa Célimène se font aux yeux de tous une guerre acharnée d'épigrammes et de médisances, et c'est par système, par subtile stratégie, pour qu'on parle d'eux, fût-ce en mal, surtout en mal. Il y avait quelque chose à tirer de cette juste observation. Par malheur, M. Maudru l'a lâchée sitôt que saisie et il est allé se perdre dans des histoires impossibles. Sa Célimène, qui travaille avec tant d'acharnement à se composer une exécrable réputation, n'est qu'une petite bourgeoise vertueuse, aux goûts simples et rustiques, qui rêve de vivre aux champs loin des intrigues et du théâtre. Admettons même qu'une telle anomalie soit possible, elle est si singulière qu'il fallait la justifier solidement. M. Maudru n'en a cure, il la pose et s'en va. Il embarque ses deux personnages dans une médiocre aventure sentimentale ; le Don Juan et la Célimène vont vivre à la campagne comme frère et sœur, et là, dans leur désœuvrement, Célimène croit s'éprendre du jeune neveu de Don Juan, Don Juan de la propre fille de Célimène. Le « maudruvaudage », si j'ose m'exprimer ainsi, qui résulte de cet imbroglio est très faible, aggravé par l'esprit que M. Maudru veut avoir, rempli de situations fausses, où les caractères agissent à l'envers, sans la moindre vraisemblance. Qu'on en juge : Don Juan vient de déclarer qu'il a assez de la vie

fraternelle et qu'il lui faut une aventure. La fille de Célimène, qui sort du couvent, déclare de son côté qu'il lui faut de l'amour à tout prix : Célimène l'enferme, et la confie... je vous le donne en mille, à la garde de Don Juan. Et la jeune fille qui sort du couvent saute au cou de cet homme mûr, l'embrasse et lui demande de l'enlever. Au dernier acte, M. Maudru a dénoué la situation par un double mariage : Don Juan avec Célimène et le neveu avec la fille, solution sentimentale et moralisatrice. Il faut en convenir, la pièce est diablement mauvaise, et si l'on avait encore des illusions, on se demanderait ce qu'elle vient faire à l'Odéon.

*
* *

Des faits multipliés nous enseignent à ne rien attendre des grands théâtres d'État, de M. Gémier pas plus que de M. Fabre. C'est pourquoi nous devons être très attentifs à tout ce qui vient d'un théâtre comme la Chimère. Son directeur, M. Baty, a de grandes ambitions. Il a su fédérer un groupe de jeunes, il semble bien leur inspirer un esprit commun, car les pièces jouées dans la maison ont un air de famille. Elles se ressemblent au moins par quelques points, réduction au minimum de l'intrigue, de l'action et du mouvement, parti pris de sous-entendus et de silences mystérieux, part de plus en plus large concédée à ce qui n'est au théâtre que l'accessoire et le secondaire, art du metteur en scène, effets de lumière et bruits réglés dans la coulisse. Il faudra un jour prochain ouvrir en grand le procès de la Chimère, car M. Baty entraîne dans une direction dangereuse un groupe de jeunes écrivains désintéressés, honnêtes, et dont plusieurs ont du talent. L'an dernier, la Chimère a joué *Martine*, de M. Bernard, qui est, en dépit des théories, une fort bonne pièce. Cette année, nous venons d'entendre coup sur coup deux ouvrages où il est visible que l'esprit de système a fait dévier et stérilisé en partie de réelles et sérieuses qualités. Dans *le Voyageur*, un des auteurs de *la Souriante Madame Beudet*, M. Denys Amiel, a dépensé quelques-uns des dons qui ont justement fondé sa réputation, à montrer trois personnages qui tournent laborieusement autour d'un lourd secret. M. Amiel a le goût de l'analyse et des nuances du sentiment, il sait sonder et peindre un cœur, mais, tandis que, dans *Madame Beudet*, il était soutenu par la solide structure d'une pièce qui était construite et qui avançait, il a voulu dans *le Voyageur* étirer une longue étude psychologique immobile. De même M. Gantillon, dans *le Cyclone*, a dépensé un vrai talent à une mince besogne. Il montre, dans la cale d'un bateau, les matelots hallucinés par la terrible chaleur qui précède l'orage sous les tropiques. Les caractères exaltés s'affrontent, et l'on doit louer M. Gantillon d'avoir su trouver des touches qui révèlent vite et bien les âmes diverses de ses humbles personnages. Seulement, faute d'action vraie, on ne s'intéresse que

médiocrement à eux. Je suis tout disposé à éprouver une vive sympathie à l'égard d'un marin qui a trop chaud et qui devient fou, mais j'attends autre chose du théâtre qu'une tranche de vie maritime et tropicale peuplée d'hallucinations. On gourmande M. Gantillon parce qu'on peut attendre de lui beaucoup mieux. Il écrit bien, simplement, sans emphase, défaut que n'évite pas toujours M. Amiel dans *le Voyageur*.

A l'actif de la Chimère, n'oublions pas de dire qu'elle a monté en même temps que *le Cyclone* une courte pièce en vers de Mlle Diemer, *l'Aube et le soir de sainte Geneviève*, d'une poésie tendre et vraie, et qui convenait tout à fait aux partis pris de mise en scène chers à M. Baty.

* * *

Nous avons gardé pour la fin le meilleur, *la Promenade du prisonnier*, de M. Blanchon. Cet auteur est fort jeune, on voit encore les influences qu'il a subies : Maupassant, le théâtre naturaliste, et, plus près de nous, *la Souriante Madame Beudet*, qui n'est pas seulement une bonne pièce, mais qui, on le voit, porte déjà des fruits. M. Blanchon s'est inspiré de son comique amer, de son âpre vérité et de sa construction rigoureuse. De plus, il a trouvé deux fort bonnes idées et les a fort adroitement conjuguées. Depuis dix ans, un placier en vins de la ville de Redon vante à sa femme les mérites de Chotard, son ami le Parisien. Mme Boudier est une provinciale honnête, qui, à Redon, n'a pas souvent l'occasion de rêver. Elle n'est ni plus ni moins romanesque qu'une autre. Mais lentement, pendant dix ans, par la force des choses, elle a placé tous ses rêves en Chotard. Chotard est devenu un être de légende, elle l'attend, elle l'aime sans le savoir, d'autant mieux qu'elle ne le connaît pas et qu'elle le modèle à son gré. Mais que Boudier soit appelé par ses affaires à habiter Paris, l'honnête Mme Boudier laisse paraître son âme candide, et va tomber d'elle-même dans les bras de Chotard. Première idée, bien imaginée, bien conduite.

Or, Chotard n'est point ce qu'un vain peuple pense. C'est un pauvre homme que sa femme conduit par le bout du nez. L'occasion que lui offre Mme Boudier est inespérée, il connaîtra la joie d'être aimé, admiré, ce sera pour lui le rayon, la lumière, *la Promenade du prisonnier*. Mais un hasard révèle la vérité à Mme Boudier, qui tombe du haut de son rêve. Chotard, éconduit, qui avait raconté une histoire à son épouse pour obtenir la permission de sortir, sera réduit à tourner par les rues en attendant l'heure de rentrer dans sa prison. Les deux actes sont d'un bon comique franc, dru, gaillard, qui permettent de saluer avec plaisir le début de cet auteur à la fleur du bel âge.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

L'affaire des réparations — L'agitation dans la Ruhr. — *En attendant de préparer une attitude commune avec la France dans la question des réparations, le gouvernement britannique annonce son intention de proposer, par l'intermédiaire de son représentant au conseil de la Société des Nations, l'institution d'une commission d'enquête sur l'administration de la Sarre. Une note en ce sens est envoyée à toutes les puissances représentées à la S. D. N.*

Le gouvernement français fait remettre aussitôt au gouvernement britannique une note en réponse, dans laquelle il expose que la France a, d'après le traité, la pleine liberté de l'exploitation des mines de la Sarre et qu'elle a donc le droit de prendre toutes les mesures nécessaires à cet égard (2 *juin*).

— *La nouvelle note allemande contenant les propositions du* Reich *est remise à Paris le* 7 *juin.*

La note ne parle pas de cesser la résistance passive dans la Ruhr; elle demande un moratoire jusqu'au 31 *décembre* 1927. *Jusque-là, il ne serait effectué que des prestations en nature montant à* 2 *milliards et demi de marks or par an. A partir du* 1er *janvier* 1918, *l'Allemagne verserait pendant trente-cinq ans des annuités d'un milliard et demi de marks or. Les recettes des chemins de fer serviraient à garantir une importante partie des annuités.*

La veille, 6 *juin, la conférence franco-belge de Bruxelles avait abouti au maintien intégral des décisions antérieures des gouvernements de Paris et de Bruxelles, notamment en ce qui concerne les conditions dans lesquelles aurait lieu l'évacuation de la Ruhr, après paiement des réparations, et en ce qui concerne l'obligation, pour l'Allemagne, de mettre fin à la résistance passive, avant tout examen de ses propositions.*

— *Dans la nuit du* 9 *au* 10 *juin, deux adjudants français sont assassinés à Dortmund par un groupe de trois civils allemands.*

Dans la nuit du 10 *au* 11 *juin, des patrouilles françaises, prises à partie dans les rues de Dortmund, doivent faire usage de leurs armes : six Allemands sont tués.*

Le 12 *juin, une sentinelle française est tuée d'un coup de feu à Recklinghausen. Le* 15, *une autre sentinelle est tuée à Herne.*

— *L'agence Havas annonce que le gouvernement britannique se refuse à suivre la France qui exige la cessation préalable de la résistance passive dans la Ruhr, avant de répondre aux propositions allemandes* (11 *juin*).

Le 12, *le Foreign Office fait savoir à l'ambassade de France qu'aucune décision n'a été encore prise par le Cabinet britannique et donne l'assurance que les dépêches publiées dans la presse française sont de pure invention. Il demande en même temps, le* 13 *juin, des éclaircisse-*

ments sur les intentions du gouvernement français dans la Ruhr. A l'heure où l'entreprise franco-belge commence à prendre une tournure favorable, l'Angleterre témoigne en somme le désir de ne plus l'ignorer.

La conférence de Lausanne. — *A Lausanne, les choses vont moins bien qu'on ne l'espérait. Les Turcs refusent de payer les porteurs de rentes ottomanes en francs or, et s'entêtent dans leur décision, en dépit de l'insistance des Alliés. Aucun accord n'a encore pu s'établir.*

France. — *La Ligue des Droits de l'homme ayant organisé, salle des Sociétés savantes, une réunion où, sous prétexte de flétrir le fascisme, devait être glorifié l'acte de Germaine Berton, des camelots du roi donnent un avertissement en s'emparant de trois des orateurs de la réunion, M. Moutet, M. Viollette et M. Marc Sangnier* (31 *mai*).

Le lendemain, à la Chambre des députés, M. Maunoury, ministre de l'Intérieur, annonce que le gouvernement a la preuve de l'existence d'un complot royaliste dont les ramifications s'étendent sur toute la France. La Chambre vote un ordre du jour affirmant sa confiance dans le gouvernement pour défendre les institutions républicaines (1er *juin*).

— *L'anarchiste Taupin qui était venu, le* 25 *mai, dans les bureaux de l'*Action française, *pour tuer Charles Maurras et, ne l'ayant pas rencontré, se contenta de loger une balle dans le plafond, est condamné par la onzième chambre correctionnelle à quinze jours de prison et* 25 *francs d'amende* (6 *juin*).

— *MM. René Coty, Bloc national, et Léon Meyer, radical socialiste, maire du Havre, sont élus députés de la Seine-Inférieure par* 52 267 *et* 56 861 *voix* (10 *juin*).

— *Non-lieu général dans l'affaire de M. Cachin et des communistes dont le dossier avait été renvoyé au juge d'instruction, à la suite de l'arrêt de non-lieu de la Haute-Cour* (13 *juin*).

Belgique. — *Devant l'impossibilité de trouver une solution à la question de la flamandisation de l'Université de Gand, le cabinet Theunis remet sa démission au roi des Belges* (14 *juin*).

M. Theunis est chargé aussitôt de former le nouveau cabinet.

Bulgarie. — *A Sofia, un coup d'État militaire renverse M. Stamboulisky, président du Conseil, qui avait donné l'exemple de l'exécution loyale du traité de paix* (9 *juin*).

Un nouveau ministère est constitué sous la présidence de M. Zankof, qui déclare qu'il n'y aura pas de modifications essentielles dans la politique générale de la Bulgarie.

M. Stamboulisky, fait prisonnier près de Slavonitza, est tué pendant qu'il essayait de s'échapper (15 *juin*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 29592.